



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

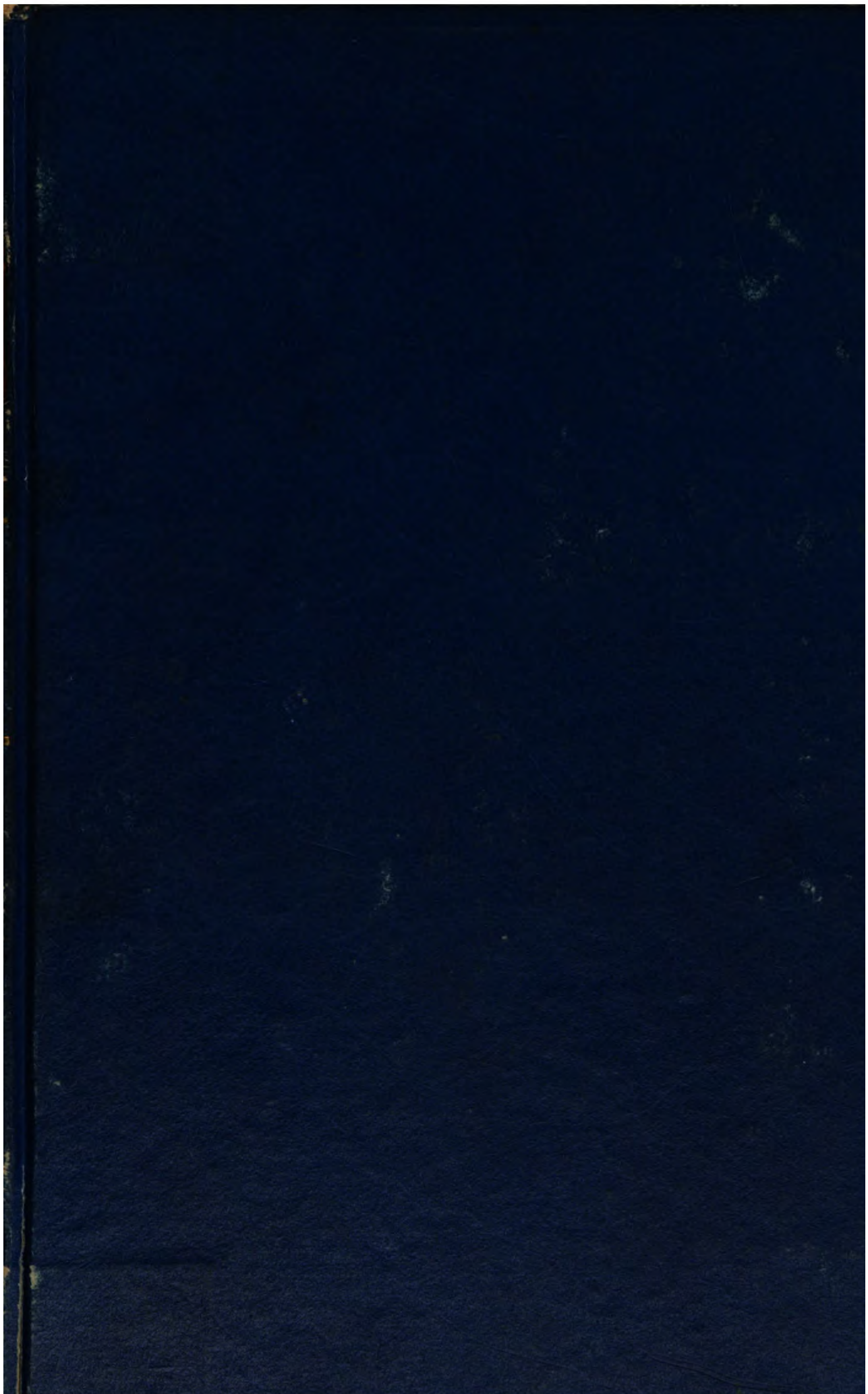
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

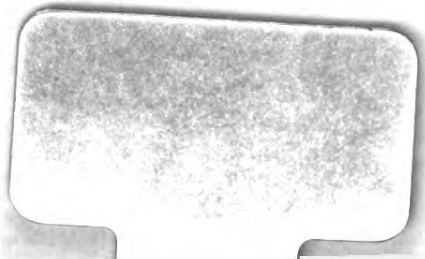
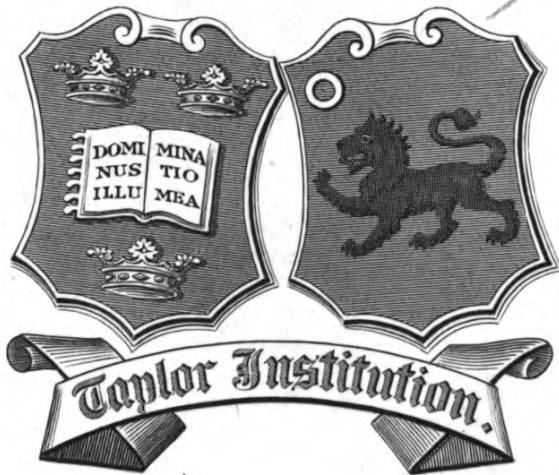


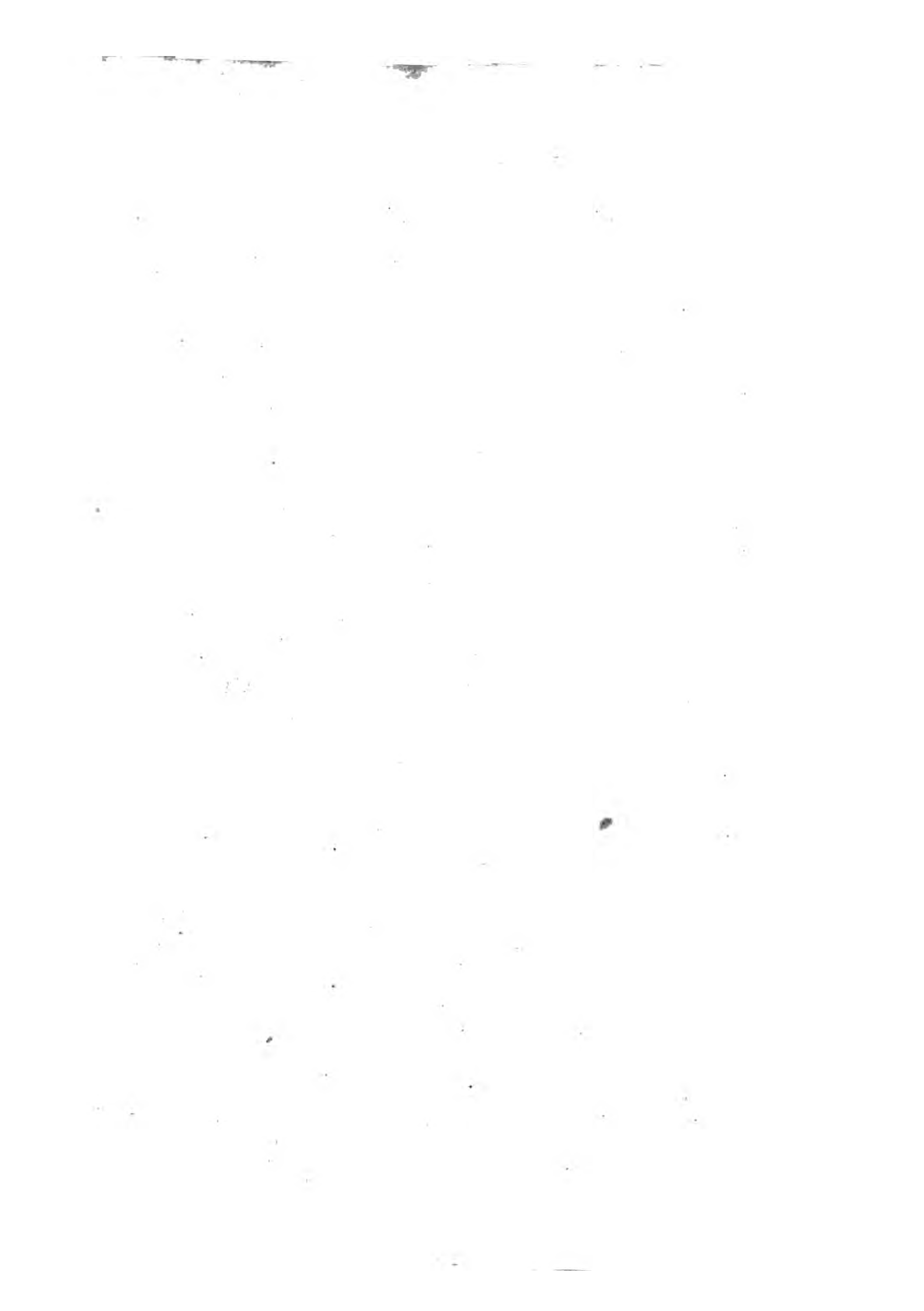
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



J. 54.

(Finch Adds.)





PROVERBES
DRAMATIQUES.



TOME TROISIEME.



PROVERBES
DRAMATIQUES.



TOME TROISIEME.



A PARIS,

Chez LEJAY, Libraire, rue Saint-Jacques,
au Grand Corneille.



M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

5300 S. DICKINSON DRIVE

CHICAGO, ILLINOIS 60637

TEL: 773-936-3700



ADMISSIONS OFFICE

5300 S. DICKINSON DRIVE

CHICAGO, ILLINOIS 60637

TEL: 773-936-3700

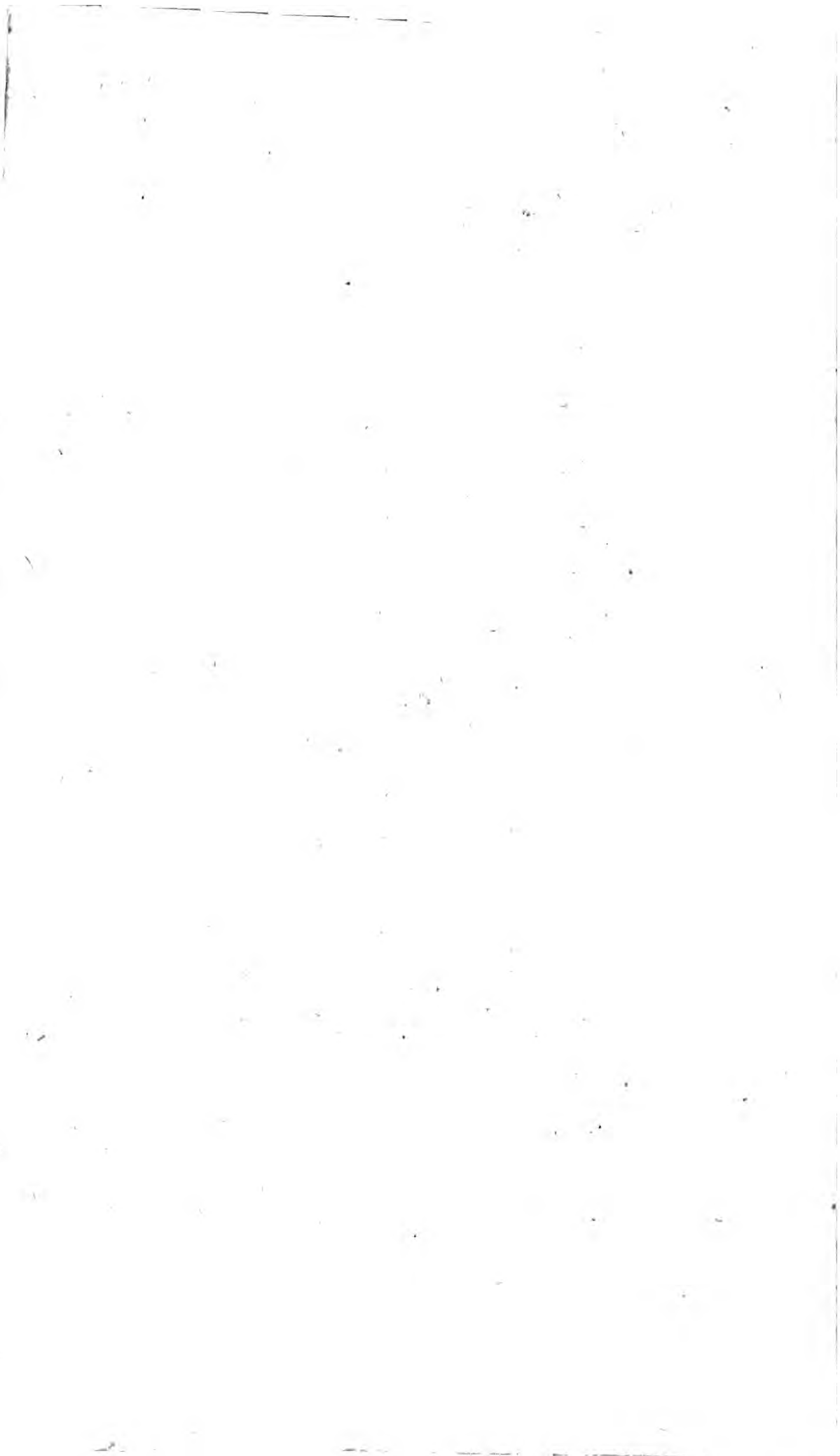


T A B L E

DES PROVERBES

Contenus dans ce troisieme Volume.

- XXXIV. **L**ES Pleureurs d'Homere.
XXXV. *Le Petit-Maitre par Philosophie.*
XXXVI. *Le Chanteur Italien.*
XXXVII. *Le Petit Poucet.*
XXXVIII. *L'Auteur avantageux.*
XXXIX. *Le Boudoir.*
XL. *Le Pari.*
XLI. *La Médaille d'Othon.*
XLII. *L'Homme qui craint d'aimer.*
XLIII. *La Rose Rouge.*
XLIV. *L'Auteur & l'Amateur.*
XLV. *La Veuve Avare.*
XLVI. *La Permission de Chasse.*
XLVII. *Les Époux Malheureux.*
Tome III, A



LES PLEUREURS

D'HOMERE.

TRENTE-QUATRIEME PROVERBE.

P E R S O N N A G E S.

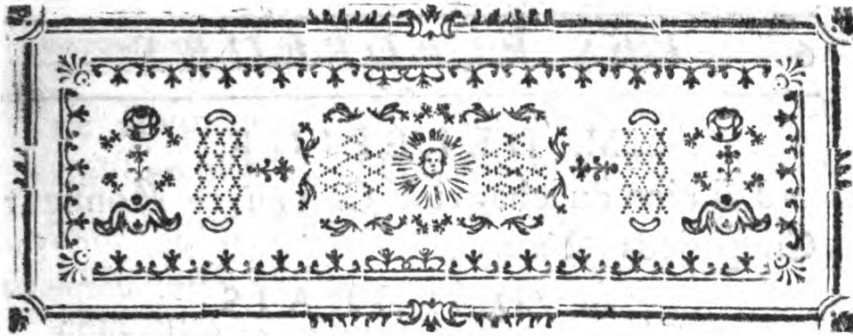
M. DESGRAIS. *En habit & veste canelle ,
bas noirs , perruque en bonnet , épée , chapeau
sur la tête.*

M. DELÉPINE. *En habit noir , mauvaise per-
ruque à nœuds , le chapeau sous le bras.*

M. DUCHESNE. *Habit gris , veste noire , per-
ruque brune , chapeau sous le bras , canne.*

Mad. RAMAS , *Revendeuse. Son tablier re-
troussé , un chapeau bordé , rabattu sur sa cor-
nette , & des mouchoirs attachés aux épaules.*

La Scène est dans un Caffé.



LES
PLEUREURS
D'HOMERE,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DESGRAIS, M. DELÉPINE.

M. DESGRAIS.

BONJOUR, Monsieur Delépine. Comment vous va aujourd'hui?

M. DELÉPINE.

Ah ! Monsieur Desgrais, je ne vous voyois pas.

M. DESGRAIS.

Qu'est-ce que vous avez donc ?

A iij

M. DELÉPINE.

J'ai bien du chagrin. Ce pauvre Monsieur Cinq-pieds est mort.

M. DESGRAIS.

Cinq-pieds est mort ?

M. DELÉPINE.

Oui, vraiment, à Nemours.

M. DESGRAIS.

Et qu'est-ce qu'il faisoit là ?

M. DELÉPINE.

Il s'y étoit retiré, pour deviner des logogriphes.

M. DESGRAIS.

Pour deviner des logogriphes ?

M. DELÉPINE.

Oui, & c'est ce qui l'a tué.

M. DESGRAIS.

Je ne comprends pas cela.

M. DELÉPINE.

Il avoit choisi ce genre d'occupation-là ; & c'étoit pour n'être pas distrait, qu'il avoit abandonné Paris, pour Nemours.

M. DESGRAIS.

Je conçois qu'on y est plus tranquille.

M. DELÉPINE.

Il mît une si grande application à ce qui

ne devoit être pour lui qu'un amusement , qu'il en perdoit le boire & le manger. Le dernier logogriphe lui a fait passer huit jours & huit nuits de suite , sans pouvoir le deviner : cela lui a échauffé le sang ; en trois jours de temps il est mort. C'est affreux !

M. DESGRAIS.

Voilà comme est mort ce pauvre Homere.

M. DELÉPINE.

Qu'est-ce que c'étoit que Monsieur Homere ?

M. DESGRAIS.

Quoi ! vous ne connoissez pas Homere , le Poëte Grec ?

M. DELÉPINE.

Ah ! mon Dieu ! je ne le connois pas ? Je le regretterai toute ma vie.

M. DESGRAIS.

C'étoit un homme cela ! quelles images ! quelle poësie !

M. DELÉPINE.

Ah ! ne m'en parlez pas ; les larmes me viennent aux yeux , d'abord que j'y pense.

M. DESGRAIS.

Et qui pleurera-t-on , si ce n'est un aussi grand-homme ?

M. DELÉPINE.

Et vous croyez que Monsieur Cinq-pieds est mort comme lui ?

M. DESGRAIS.

Quoi , ne vous souvenez-vous pas qu'il mourut de regret de n'avoir pas pu deviner une énigme que lui avoient proposé des Pêcheurs dans une des Isles Soporades ?

M. DELÉPINE.

Ah ! mon Dieu , oui , vous me le rappelez ; que c'étoit un bon homme ! (*Il pleure.*)

M. DESGRAIS.

C'est un excellent homme , qu'il faut dire. Ah ! (*Il pleure.*)

M. DELÉPINE.

Quand on dit qu'il dormoit quelquefois , c'est qu'il étoit aveugle , & l'on s'y méprenoit. Ah ! (*Il pleure.*)

M. DESGRAIS.

Monfieur , les grands-hommes auront toujours des envieux : mais qu'ils imitent Homere ceux qui disent cela ; qu'ils imitent sa bonté & sa reconnoissance. Comme il célébroit , dans ses ouvrages , tous ceux à qui il avoit quelque obligation ! Ah ! (*Il pleure.*)

M. DELÉPINE.

Quel homme ! quel homme ! (*Il pleure.*) Qui est-ce qui auroit inventé l'épopée de nos jours ?

M. DESGRAIS.

Ah ! personne ! personne ! (*Il pleure.*)

M. DELÉPINE.

Aristote n'en veut pas convenir ; mais il dit pourtant que c'est lui qui l'a enseignée aux Poètes.

M. DESGRAIS.

L'épopée ? (*Il pleure.*)

M. DELÉPINE.

Oui, l'épopée ! (*Ils pleurent tous les deux bien fort.*)

M. DESGRAIS.

L'épopée, sans lui n'auroit jamais parue ! (*Il pleure.*)

M. DELÉPINE.

Nous n'eussions jamais connu l'épopée ! (*Ils pleurent.*)

M. DESGRAIS.

Non, non, l'épopée !

E N S E M B L E.

Ah, ah, ah ! (*Ils pleurent jusqu'aux sanglots.*)

SCENE II.

M. DESGRAIS, M. DUCHESNE,
M. DELÉPINE.

M. DUCHESNE.

EH! mes amis, qu'est-ce qui vous est donc arrivé?

MM. DESGRAIS, DELÉPINE.

Ah, ah, ah! (*Ils pleurent sans pouvoir parler.*)

M. DUCHESNE.

Mais dites donc? je n'ai jamais vu une douleur pareille.

M. DESGRAIS.

Nous pleurons, ons, ons, ons, ons....

M. DUCHESNE.

Achevez donc.

M. DELÉPINE.

Ce pauvre... Ho, ho, ho, ho!

M. DUCHESNE.

Et qui donc?

M. DESGRAIS.

Ho, ho, ho!...

M. DUCHESNE.

Je ne vous comprends point.

M. DELÉPINE.

Vous ne pouvez pas, ah, ah, ah! nous blâmer.

M. DESGRAIS.

Oui, quand vous saurez, hé, hé, hé!...

M. DELÉPINE.

Que nous pleurons... Ho, ho, ho!

M. DESGRAIS.

Ho, ho, ho.... je ne peux pas prononcer son nom.

M. DUCHESNE.

Vous parlez bien pourtant?

M. DELÉPINE.

C'est, est, est, est.

M. DESGRAIS.

Homere.

M. DUCHESNE.

Homere? je ne le connois pas.

M. DESGRAIS.

Quoi! vous ne le connoissez pas?

M. DUCHESNE.

Non. Étoit-ce un de vos parens?

M. DELÉPINE.

Homere, le Poëte....

M. DUCHESNE.

C'est Homere que vous pleurez?

M. DESGRAIS.

Oui, vraiment.

M. DELÉPINE.

Mais vous êtes donc fou ?

M. DESGRAIS.

Fou ? & qui trouvez-vous qu'on doive
autant regretter ?

M. DUCHESNE.

Oui, je conviens que c'étoit un grand-homme,
(*Il s'attriste.*)

M. DESGRAIS.

Un homme incomparable !

M. DELÉPINE.

Un homme qu'on doit être bien fâché de
savoir mort !

M. DUCHESNE.

Il y a si long-temps !

M. DESGRAIS.

Sa mémoire vit bien encore !

M. DELÉPINE.

Et elle vivra toujours !

M. DESGRAIS.

Ah ! si nous le voyions un moment , tout
aveugle qu'il étoit....

M. DUCHESNE.

Il ne l'avoit pas toujours été.

M. DELÉPINE.

Ah ! c'est bien vrai !

M. DESGRAIS.

Ses ouvrages le prouvent. Quelles descriptions de la Nature !

M. DELÉPINE.

Quel profit il avoit tiré de ses voyages !

M. DESGRAIS.

C'est lui qui nous a dit le premier que la Terre étoit une Isle environnée d'eau. Ho ; ho , ho ! (*Il pleure.*)

M. DELÉPINE.

Et que le Soleil se levoit & se couchoit dans l'Océan. Han , han , han. (*Il pleure.*)

M. DUCHESNE.

Il est vrai qu'il sçavoit la Géographie....

M. DESGRAIS.

Tout , tout ce qu'on peut sçavoir ! (*Il pleure.*)

M. DELÉPINE.

Son Iliade!...

M. DESGRAIS.

Son Odyffée!...

M. DUCHESNE.

Il connoissoit le sein des mers , les enfers....

M. DELÉPINE.

L'Olimpe !

M. DESGRAIS.

Quelle Mythologie ! Hi, hi, hi, hi ! (*Il pleure.*)

M. DUCHESNE.

Arrêtez donc. (*Il pleure.*) Prêtez-moi un mouchoir.

M. DELÉPINE.

Je n'ai que le mien.

M. DESGRAIS.

Ni moi non plus.

M. DELÉPINE.

Nous en étions à l'épopée, hé, hé, hé !

M. DESGRAIS.

Oui, quand vous êtes arrivé, hé, hé, hé !

M. DUCHESNE, *pleurant.*

A l'épopée ! hé, hé, hé !

TOUS LES TROIS.

Hé, hé, hé, hé ! (*Ils pleurent.*)

M. DUCHESNE.

Comment donc vais-je faire ? (*S'essuyant les yeux avec ses doigts.*)

M. DESGRAIS.

A l'épopée !

TOUS LES TROIS.

Hé, hé, hé, hé !

S C E N E I I I.

M. DESGRAIS , M. DELÉPINE ,
M. DUCHESNE , Mad. RAMAS , *un
chapeau sur la tête & des mouchoirs attachés
aux épaules.*

Mad. R A M A S.

MESSIEURS , achetez de mes beaux
mouchoirs.

M. D U C H E S N E.

Des mouchoirs? ils viennent bien à propos,
j'en ai grand besoin. (*Il s'essuye les yeux & se
mouche dans un mouchoir de Mad. Ramas ,
sans le détacher de son épaule.*) Combien me
vendrez-vous ce mouchoir-là?

Mad. R A M A S.

Six francs , Monsieur.

M. D U C H E S N E.

Six francs ? c'est trop cher.

Mad. R A M A S.

Combien en voulez-vous donner?

M. D U C H E S N E.

Je vous en donnerai trois livres.

Mad. R A M A S.

Monsieur , je ne le peux pas , en conscience.

16 *LES PLEUREURS D'HOM.*

Il est à vous pour cent sols , si vous voulez.

M. D U C H E S N E.

Non , je n'en donnerai pas davantage.

Mad. R A M A S.

Mais , Monsieur , vous ne me le laisserez pas ?

M. D U C H E S N E.

Si vous ne me le donnez pour trois livres : car , sans cela , je n'en ai plus que faire ; j'aurai le temps d'en aller chercher un chez moi.

Mad. R A M A S.

Mais , Monsieur , vous l'avez sali.

M. D U C H E S N E,

Hé bien , voilà trois livres ou rien. (*Il s'en va.*)

Mad. R A M A S.

Mais , Monsieur , Monsieur ? (*Elle court après lui.*)

M. D U C H E S N E.

Monsieur Delépine , voulez-vous venir aux Thuilleries , pour nous dissiper un peu , nous en avons besoin ?

M. D E L É P I N E.

Très-volontiers , je ne demande pas mieux.

(*Ils s'en vont.*)

Fin du trente-quatrième Proverbe.

LE

LE
PETIT-MAITRE
PAR
PHILOSOPHIE,
TRENTE-CINQUIÈME PROVERBE.

Tome III.

B

P E R S O N N A G E S .

LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

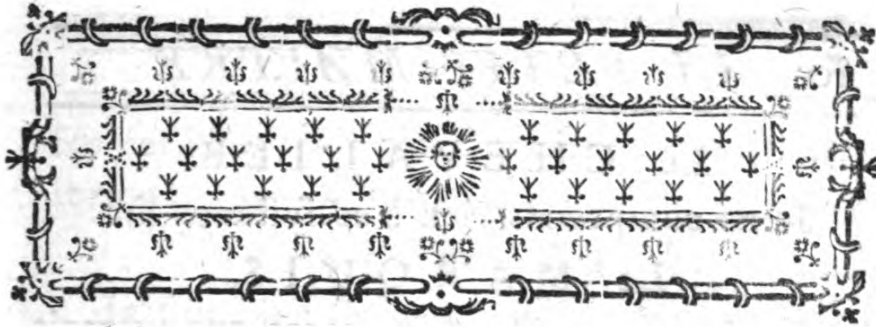
LE CHEVALIER.

} *Tous bien mis.*

DUPRÉ, *Valet-de-Chambre de la Comtesse.*

Habit, veste grise, petit galon d'or.

*La Scène est chez la Comtesse, dans
un Sallon.*



LE
PETIT-MAITRE
PAR
PHILOSOPHIE,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Le MARQUIS, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

ENTRONS ici, en attendant la Comtesse.

Le MARQUIS.

Oui, Monsieur, plus une femme vous plaît,
plus elle vous convient, plus vous en voulez
être aimé; moins il faut vous livrer à votre
passion.

B ij

Le CHEVALIER.

Je ne comprends rien à ce système-là.

Le MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, parce que tu crois qu'en aimant il faut de la bonne foi ; tout au contraire , c'est là ce qui vous fait perdre en peu de temps une femme : quand vous n'êtes occupé que d'une seule , la société vous regarde comme nul pendant ce temps-là ; cette femme voyant qu'on n'est plus tenté de vous , ne s'en soucie pas elle-même , ou elle y compte si fort , qu'elle ne fait plus rien , ni pour vous plaire , ni pour vous retenir.

Le CHEVALIER.

Mais cela est injuste.

Le MARQUIS.

Oui , injuste , cela n'est pas inconséquent toujours.

Le CHEVALIER.

L'on ne se soucie donc jamais que de ce que l'on n'a pas ?

Le MARQUIS.

Sans doute ; la crainte de perdre l'objet que l'on possède , nous le rend plus cher ; voilà pourquoi une Coquette a toujours un amant qui ne peut se détacher d'elle , malgré toutes

ses perfidies ; un peu d'art resserre la chaîne , lorsqu'on veut la rompre.

Le CHEVALIER.

Je suis bien sûr de n'aimer jamais une Coquette.

Le MARQUIS.

Avec les dispositions que je te vois à la constance , tu seras toujours la dupe de toutes les femmes à qui tu t'attacheras.

Le CHEVALIER.

Mais , crois-tu la Comtesse , Coquette , par exemple ?

Le MARQUIS.

Sûrement , elle doit l'être ; mais ce que je crois , c'est qu'elle doit être ennuyée de cet amour excessif , que tu lui montres continuellement.

Le CHEVALIER.

Puisqu'elle le partage , il doit l'occuper agréablement. Si tu pouvois être témoin de cette confiance mutuelle & délicate que l'amour fait procurer , tu enverrais quelquefois mon sort , & tu voudrais en goûter un pareil.

Le MARQUIS.

En vérité , tu me fais pitié ! j'ai passé par-

là, & c'est parce qu'on a été dupe, qu'on ne doit plus vouloir l'être. Cette confiance mutuelle, si délicieuse, anéantit tôt ou tard les soins qu'on doit prendre de se plaire; l'amour languit & meurt enfin.

Le CHEVALIER.

Je puis bien répondre que jamais....

Le MARQUIS.

Je suppose que tu puisses aimer longtemps, peux-tu espérer d'être toujours aimé de même?

Le CHEVALIER.

Mais n'y a-t-il pas des exemples de constance connus & cités?

Le MARQUIS.

Oui; mais cette constance est la seule qui puisse exister.

Le CHEVALIER.

Je ne te comprends pas. Quelle est-elle donc?

Le MARQUIS.

La constance de cette espèce ne se soutient qu'à force d'infidélités; mais elles sont légères; on les cache dans les commencemens, ensuite on les donne pour des fantaisies, &

l'on finit par n'y plus prendre garde. On a vu des femmes excuser leurs amans d'avoir des filles ; même tirer parti de ces infidélités , en faisant croire à leur vertu , & en prouvant que leur amour n'avoit jamais été que de l'amitié. L'inquiétude a soutenu l'amour ; & l'habitude a fait mériter le nom de constants, à des gens , dont l'ame est honnête , l'esprit doux , complaisant , & qui reconnoissent, après avoir beaucoup parcouru le monde , qu'il n'y a de sûreté , que dans une liaison fondée sur une estime réelle.

Le CHEVALIER.

Mais l'amour n'est donc rien , réellement ?

Le MARQUIS.

Bien peu de chose.

Le CHEVALIER.

Tu m'affliges.

Le MARQUIS.

Cela doit être ; mais ce n'est pas sans espoir. Écoutez-moi : on ne peut rien changer à ce qui est ; mais on en peut tirer parti. La Comtesse te plaît , il faut la conserver le plus qu'il te sera possible.

Le CHEVALIER.

Oh, toujours.

Le MARQUIS.

Je le souhaite, puisque cette idée te charme; je suis bien éloigné de vouloir la détruire, je veux même t'aider.

Le CHEVALIER.

Ne plaisante pas.

Le MARQUIS.

Je ne plaisante pas non plus. Je vous ai surpris hier, la Comtesse & toi, dans un moment où, je crois, que vous vous disiez peu de chose; cependant, peu-à-peu, j'ai vu ma présence vous contrarier, & je ne suis sorti que lorsque j'ai été bien sûr que vous ne vous retrouveriez plus seuls de la journée.

Le CHEVALIER.

Quoi! tu l'as fait exprès? Quelle méchanceté!

Le MARQUIS.

Au contraire, je vous ai servi, j'ai ranimé votre langueur, & votre soirée a dû être charmante; la quantité des choses que vous aurez eu envie de vous dire, & que vous n'auriez pas pensées, étant seuls; l'occupation

continuelle de vous chercher , de retrouver , dans les yeux l'un de l'autre , le même sentiment, n'est-elle pas toujours un nouveau plaisir?

Le CHEVALIER.

Il est vrai. . .

Le MARQUIS.

Que les obstacles se présentent sans cesse , & vous serez tous les deux presque constants. Que vous vous aimiez moins , & vous serez heureux. Te voilà bien surpris?

Le CHEVALIER.

Je l'avoue.

Le MARQUIS.

Un amour trop fort anéantit la gaieté ; il fait perdre toutes les graces de l'esprit : une première passion est comme l'eau d'un torrent , qui court rapidement se réunir à l'immenité des mers , pour éprouver des tempêtes ou un calme insipide. Les autres passions , plus légères, ressemblent à l'eau d'une fontaine, qui prend sa naissance entre les fleurs d'une prairie agréable , qui les caresse , se répand à droite & à gauche ; mais qui se réunit souvent & reprend plus de force , lorsque les obstacles se présentent. Quelle image est plus

riante ? & qu'il est doux de voir couler ainsi ses beaux jours ! Combien on voit d'hommes , qui ont eu cette conduite , qui même ne sont plus jeunes , être fêtés , cités , prônés , courus encore par la plus grande partie des femmes qu'ils ont eues ; pendant que ceux qui ont été ce qu'on appelle réellement constants , se reconnoissent à peine ; encore n'est-ce que pour se récrier en même-temps , que j'ai vû cette femme-là jolie ! comme cet homme-là est changé !

Le CHEVALIER.

Cette morale est légère.

Le MARQUIS.

Et la pratique en est douce & agréable : suis-la , ou bien-tôt tu te verras livré au désespoir d'être quitté , quoique sans raison : qui cesse de plaire , n'a point de droit de se plaindre , en éprouvant une infidélité.

Le CHEVALIER.

Tu m'épouvantes !

Le MARQUIS.

C'est bien mon dessein.

Le CHEVALIER.

J'avoue que je ne comprends pas quel est le but de cette conversation.

Le MARQUIS.

Ton bonheur, l'amour réel; c'est l'amour-propre, rien ne peut l'anéantir; mais il est avide. Cherche à plaire à toutes, & tu plairas davantage à celle que tu aimes. Je veux même qu'on te croie infidèle, pour te rendre heureux.

Le CHEVALIER.

Tu crois que je consentirois?...

Le MARQUIS.

Ta languissante Comtesse en sera plus vive, plus charmante; elle feindra de vouloir se venger, tu riras de ses projets: que de momens délicieux! mais jamais d'explication réelle, toujours une sorte d'incertitude, du persiflage, point de raisonnemens suivis, d'assurances pesantes d'un éternel amour; un continuel badinage, & voilà l'homme qui doit être aimé tout le temps qu'il aimera. Si, à la première inquiétude, tu dévoiles le motif de ta conduite, tu seras perdu & sans espoir d'un sincère retour; elle cherchera à se venger, se vengera, & tu seras puni, non-seulement d'avoir eu le projet de changer de conduite, mais d'avoir eu l'imprudence de l'avouer.

Le CHEVALIER.

Il faut du courage pour embrasser ce parti.

Le MARQUIS.

Du courage ? Ne prophanons pas les mots, dis le desir d'être heureux.

Le CHEVALIER.

Mais que vais-je faire ?

Le MARQUIS.

Le voici. Je parie que ce matin tu as revu la Comtesse, que vous vous êtes trouvés tous les deux charmants, pour avoir éprouvé toutes les contrariétés de la soirée.

Le CHEVALIER.

Il est vrai.

Le MARQUIS.

Vous vous êtes dit tout ce qu'on se peut dire.

Le CHEVALIER.

Je l'avoue.

Le MARQUIS.

Pourquoi donc y revenir cette après-dînée ?

Le CHEVALIER.

Pour goûter le plaisir, toujours nouveau, de nous revoir sans cesse.

Le MARQUIS.

Abus que tout cela , nul systême économique dans cette conduite.

Le CHEVALIER.

Mais je le lui ai promis.

Le MARQUIS.

Qu'importe ? on a un oncle malade , une mere , une tante , que fais-je , moi , une cour à faire , on le mande , ou on ne le mande pas ; on se montre au spectacle , elle l'apprend ; le lendemain explication , protestation légère ; on vous gronde , au lieu de s'ennuyer , vous rassurez , puis vous faites la même chose , & vous êtes adoré. Qui se soumet au joug , mérite de succomber sous son poids.

Le CHEVALIER.

Je conçois tout cela ; mais est-on maître d'aimer moins ?

Le MARQUIS.

On est maître de le cacher ; c'est par où il faut commencer.

Le CHEVALIER.

Et comment ?

Le MARQUIS.

Plus tu seras aimé , plus tu seras satisfait , & ta gaieté fera croire que tu aimes légèrement.

Le CHEVALIER.

C'est vrai ; mais pourrai-je demeurer en
reste , lorsque je me verrai autant aimé ?

Le MARQUIS.

Il le faudra.

Le CHEVALIER.

C'est trop difficile.

Le MARQUIS.

Hé bien ! employons l'art.

Le CHEVALIER.

Comment ?

Le MARQUIS.

Qu'on te croie une passion légère pour
une autre.

Le CHEVALIER.

O Ciel !

Le MARQUIS.

Tu te crois déjà perdu ? écoute-moi.

Le CHEVALIER.

Voyons.

Le MARQUIS.

Laisse croire qu'une autre femme a des
desseins sur toi.

Le CHEVALIER.

Ah ! pour celui-là , à la bonne-heure.

Le M A R Q U I S.

Quel effort ! Que tu lui as donné quelque espoir.

Le C H E V A L I E R.

Mais...

Le M A R Q U I S.

Il le faut.

Le C H E V A L I E R.

J'y consens ; sachons comment.

Le M A R Q U I S.

Laisse tomber une lettre ; les femmes veulent tout voir ; la Comtesse la voudra lire , & elle la lira : tu n'en paroîtras pas allarmé , & je parie même que tu ne seras pas fâché de voir son émotion.

Le C H E V A L I E R.

Mais.... je crois que oui.

Le M A R Q U I S.

Elle te défendra de revoir cette femme.

Le C H E V A L I E R.

Comment faire pour lors ?

Le M A R Q U I S.

Tu la verras. Tout ce qui pourroit t'allarmer avec tes principes , doit à présent te rassurer. Attends, je veux que tu commences

32 *LE PETIT-MAIRE*

de ce moment. Je vais te donner un billet ,
qui sera justement ce qu'il te faut. (*Il cherche
dans un porte-feuille.*) Voilà ton affaire.

Le CHEVALIER , *lisant.*

» Vous avez bien fait , Monsieur , de ne pas
» venir souper chez moi avant-hier , nous
» aurions été seuls ; venez demain , je ferai
» ce que je pourrai pour avoir du monde ;
» mais je ne vous en réponds pas ; cette incer-
» titude vous fera-t-elle peur ? Adieu , je vous
» attends , je le veux.

Cela me paroît....

Le MARQUIS.

Très-bien , te dis-je.

Le CHEVALIER.

Mais la Comtesse ne connoît-elle pas cette
écriture ?

Le MARQUIS.

Sûrement elle la connoît ; le billet est de
Madame de Clercy , & c'est tant mieux.

Le CHEVALIER.

J'ai quelque répugnance....

Le MARQUIS.

De voir durer une passion que tu chéris ?
c'est pitoyable !

SCENE

SCENE II.

Le MARQUIS, Le CHEVALIER,
DUPRÉ.

DUPRÉ.

MONSIEUR le Marquis, Madame la Comtesse va passer ici tout à l'heure.

Le MARQUIS.

C'est bon. Allons, prends ton parti dès ce moment ; je vais faire une visite, & je reviendrai voir les effets de mes conseils.

Le CHEVALIER.

Je vais essayer ; mais je crains bien...

Le MARQUIS.

Oh ! je t'abandonne à ton mauvais sort, si tu n'as pas de confiance en moi.

Le CHEVALIER.

Allons, en te remerciant.

Le MARQUIS.

Il n'est pas encore temps. Adieu. (*Il sort.*)

Le CHEVALIER.

Je ne fais, mais je tremble... Voici la Comtesse, essayons.

Tome III.

C

SCENE III.

La COMTESSE , Le CHEVALIER.

La COMTESSE.

CHEVALIER , j'ai été bien long-temps, n'est-ce pas ? Je suis excédée ! ma complaisance me coûte cher ! (*Elle s'assied sur une chaise longue.*) Mais où est donc le Marquis ? On m'a-voit dit qu'il étoit ici. (*Elle fait des nœuds.*)

Le CHEVALIER.

Il va venir.

La COMTESSE.

Asséyez-vous là.

Le CHEVALIER.

Je suis fort bien. (*A part.*) Je n'ai jamais été plus embarrassé.

La COMTESSE.

Mais vous avez quelque chose ? Asséyez-vous donc.

Le CHEVALIER , *s'asséyant.*

Je vous jure que je n'ai rien du tout.

La COMTESSE.

Je ne vous ai jamais vu comme cela.

Le CHEVALIER.

C'est une misère.

La COMTESSE.

Je veux savoir ce que c'est.

Le CHEVALIER, *embarrassé.*

C'est... que... je me suis chargé de faire un couplet, & cela me tracasse.

La COMTESSE.

Vous n'avez jamais fait des vers?

Le CHEVALIER.

Non... je vous demande pardon, autrefois.
(*Il se leve.*)

La COMTESSE.

Hé bien! où allez-vous?

Le CHEVALIER.

Je trouverai mieux debout ce que je cherche.

La COMTESSE.

Et pour qui ce couplet?

Le CHEVALIER.

Pour qui?

La COMTESSE.

Oui, est-ce un mystère?

Le CHEVALIER.

C'est pour...

La COMTESSE.

Je veux le savoir.

Le CHEVALIER.

Pour... Madame de Mongrieux.

La COMTESSE.

Vous connoissez Madame de Mongrieux?

Le CHEVALIER.

Mais, oui.

La COMTESSE.

C'est une femme que je ne puis pas souffrir.

Le CHEVALIER.

Elle est pourtant aimable.

La COMTESSE.

Et c'est-elle qui vous occupe fort ?

Le CHEVALIER.

Si fort ? comme cela.

La COMTESSE.

Tenez, je ne fais ce que vous avez ; mais je ne vous reconnois pas.

Le CHEVALIER, *à part.*

Ah ! ni moi non plus.

La COMTESSE.

Vous ne m'avez jamais menti, & je suis tentée de croire, d'après votre embarras...

Le CHEVALIER , *affectant un air gai.*

Hé bien ! voyons , que croyez-vous ?

La COMTESSE.

Cette gaieté contrainte ne vous va pas non plus.

Le CHEVALIER.

En vérité , il y a aussi de quoi être embarrassé : l'air occupé , la gaieté , tout cela vous paroît également ridicule.

La COMTESSE.

Ridicule ! Non , Chevalier , vous ne le ferez jamais à mes yeux. Je vous aime trop pour cela , & je ne vous aurois pas aimé , si vous aviez jamais eu la moindre nuance d'un caractère ridicule & léger. Croyez qu'un amour fondé sur l'estime , ne voit & n'a d'autre intérêt que celui de l'objet qu'il aime ; ainsi mon inquiétude , au lieu de vous déplaire , doit vous assurer de mon cœur. N'avez-vous plus la même confiance en moi ?

Le CHEVALIER.

Madame , je vous demande pardon.

La COMTESSE.

Pourquoi donc me cacher ce qui vous occupe ? M'aimez-vous moins ?

Le CHEVALIER.

Je ne dis pas cela, Madame.

La COMTESSE.

Je le crois bien.

Le CHEVALIER.

Pai conséquent, c'est une question...

La COMTESSE.

Qui devrait vous plaire; la crainte de vous perdre n'est-elle pas une chose flatteuse pour vous?

Le CHEVALIER.

Sans doute.

La COMTESSE.

Ah! parlons sensément; nous nous connoissons trop bien, pour avoir certaine crainte ni l'un ni l'autre, jamais; vous avez raison. Qu'il est doux d'aimer sans inquiétude!

Le CHEVALIER.

Oui, si cela pouvoit durer toujours!

La COMTESSE.

Et pourquoi pas? voilà un langage que je ne vous ai jamais entendu tenir.

Le CHEVALIER.

C'est une simple réflexion, d'après les exemples fréquents.

La COMTESSE.

Oui, mais quels exemples! ceux qui vous les fournissent, aiment-ils réellement? Non, Chevalier, ce sont des liaisons légères, où le goût a souvent même bien peu de part.

Le CHEVALIER.

Ces gens-là se croient heureux cependant.

La COMTESSE.

Quel bonheur! ce n'en est seulement pas l'image.

Le CHEVALIER.

Mais ils n'ont pas les tourmens de l'Amour.

La COMTESSE.

Avec vous, je ne connois que ceux de l'absence; car je compte sur vous, comme sur moi-même.

Le CHEVALIER, *à part.*

Le Marquis a raison.

La COMTESSE.

Que dites-vous?

Le CHEVALIER.

Que vous avez raison. (*A part.*) Suivons son avis. (*Il laisse tomber la lettre, en se levant.*)

La COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

Le CHEVALIER.

Oh! rien.

La COMTESSE.

Je parie que ce sont vos vers : je veux les voir.

Le CHEVALIER.

Je vous prie que non ; si c'étoit des vers...

La COMTESSE.

Donnez , je le veux absolument.

Le CHEVALIER.

Non , parce que vous pourriez croire...

La COMTESSE, *arrachant le billet
des mains du Chevalier.*

C'est un billet ?

Le CHEVALIER.

Oui ; mais...

La COMTESSE.

Vous avez l'air inquiet ?

Le CHEVALIER, *voulant se rassurer.*

Moi ? ... Ah ! point du tout.

La COMTESSE, *lisant.*

Voyions.

Le CHEVALIER, *à part.*

Le Marquis me perd.

La COMTESSE.

Je connois cette écriture.

Le CHEVALIER.

Cela se peut.

La COMTESSE.

C'est de Madame de Clercy.

Le CHEVALIER.

Il est vrai.

La COMTESSE, *émue.*

Vous êtes sur ce ton-là avec elle ?

Le CHEVALIER.

Vous voyez que je n'ai pas voulu y aller
souper.

La COMTESSE.

Mais vous irez ?

Le CHEVALIER.

Je ne crois pas que vous le permettiez.

La COMTESSE, *sérieusement, affectant
l'air tranquille.*

Pardonnez-moi, parce que demain je ne
vous verrai pas de la journée ; & je suis bien
aise que vous vous amusiez quelquefois ,
quand vous ne me voyez pas.

Le CHEVALIER.

Je vous assure que je n'ai jamais eu le des-
sein d'y souper , & je ne fais pas pourquoi
elle se l'est mis dans la tête, sérieusement.

La COMTESSE.

Qu'est-ce que cela fait ? je ne suis pas jalouse.

Le CHEVALIER, *très-inquiet.*
Je le fais bien.

La COMTESSE.

J'avois oublié de vous dire que j'allois à la campagne, chez ma sœur.

Le CHEVALIER.

Pardonnez-moi, puisque vous m'avez même promis de m'y mener.

La COMTESSE.

Je ne le peux pas, j'y vais pour deux jours ; & l'on me mene.

Le CHEVALIER.

J'irai de mon côté.

La COMTESSE.

Non, j'ai réfléchi que cela ne feroit pas décent.

Le CHEVALIER.

Mais j'y ai déjà été avec vous mille fois.

La COMTESSE.

C'est à cause de cela que je ne veux plus que vous y veniez.

Le CHEVALIER.

Je ne vous comprends point. Etes-vous fâchée contre moi ?

La COMTESSE.

Non, Chevalier, du tout.

Le CHEVALIER.

Vous dissimulez ?

La COMTESSE.

Je vous jure que non. Pourquoi ferois-je fâchée ? je n'ai pas à me plaindre de vous ; je n'ai pas prétendu qu'absolument vous ne voyiez que moi ; d'ailleurs Madame de Clercy est mon amie.

Le CHEVALIER.

Vous me déchirez le cœur avec cette froideur.

La COMTESSE.

Mais vous êtes devenu fou, je crois, aujourd'hui.

Le CHEVALIER.

Votre indifférence me tue.

La COMTESSE.

Comment, il faut que je sois jalouse absolument pour vous calmer ; que je vous querelle ?

Le CHEVALIER, *agité & soupirant.*

Ah!

La COMTESSE.

Qu'avez-vous donc ?

Le CHEVALIER.

Vous lisez dans mon ame ; & mon trouble, ma douleur ne vous touchent point.

La COMTESSE.

C'est que je n'en connois pas le principe ; vous n'avez pas , je crois , de raison de vous plaindre de moi. Si vous êtes malheureux d'ailleurs , je suis prête à vous entendre & à vous donner tous les moyens de consolation qui font en moi.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! Madame , il faut vous l'avouer , je suis la victime d'une façon de penser qui n'est pas à moi ; je me suis laissé séduire , & je suis trop coupable, pour ne pas me soumettre à tout ce que vous ordonnerez.

La COMTESSE.

Si vous aimez ailleurs , cela est tout simple , on n'est pas toujours le maître de son cœur.

Le CHEVALIER.

Non , Madame , je n'ai jamais cessé de

vous aimer , j'en jure à vos pieds. (*Il se jette à genoux.*) Ce principe que vous ignorez , qui m'a fait faire une faute que je ne me pardonnerai jamais , bien loin qu'il soit une preuve que je veux cesser de vous aimer , étoit , au contraire , un moyen que je voulois employer pour assurer mon bonheur pour toute la vie.

La COMTESSE.

Je ne vous comprends point ; mais levez-vous & expliquez-vous , s'il est possible.

Le CHEVALIER.

Madame , on ma fait craindre qu'un bonheur trop constant , sans la moindre inquiétude , ne pût pas durer toujours.

La COMTESSE.

Vous avez douté de mon cœur ?

Le CHEVALIER.

Non , Madame , non ; ce n'est pas moi à qui cette pensée a pu venir ; mais comme un véritable amour est facile à allarmer , je me suis laissé séduire , trop facilement , sans doute.

La COMTESSE.

Et qu'avez-vous fait ?

Le CHEVALIER.

Ah ! permettez...

La COMTESSE.

Non, je veux le savoir.

Le CHEVALIER.

Hé bien ! Madame, c'est avec la dernière confusion que je vais vous avouer, que j'ai voulu vous inquiéter par ce billet.

La COMTESSE.

Comment ?

Le CHEVALIER.

Ce n'est pas à moi qu'il étoit écrit.

La COMTESSE.

Vous avez recours à cet artifice, dans un moment où vous étiez si sûr d'être aimé ?

Le CHEVALIER.

Ah ! je ne prévoyois pas tout ce que je souffrirois de l'indifférence avec laquelle vous avez reçu cette épreuve.

La COMTESSE.

Je conçois que cette crainte avoit pu vous retenir ; mais vous n'avez pas eu celle de me voir souffrir par cette épreuve : ce spectacle vous auroit sans doute enchanté !

Le CHEVALIER, *avec confusion.*

O Ciel ! que dites-vous ?

La COMTESSE.

Allez , Monsieur , vous me confirmez , mais trop tard , ce qu'on m'avoit dit des hommes ; qu'ils se ressemblent tous , & qu'ils ne vous aiment que pour eux.

Le CHEVALIER.

Quoi , Madame , vous pourriez ne me pas distinguer ?

La COMTESSE.

C'en est fait , Monsieur , je ne vous verrai plus. (*Elle sort & tire une porte sur elle.*)

Le CHEVALIER.

Ah , Madame ! je mourrai , s'il m'est impossible que jamais...

SCENE IV.

Le MARQUIS , Le CHEVALIER.

Le MARQUIS , *arrétant le Chevalier.*

Hé bien ! hé bien ! que dis-tu donc là ?

Le CHEVALIER.

Ah , Monsieur ! vous m'avez perdu !

Le M A R Q U I S.

Paix donc. Heureusement qu'elle vient de fermer sa porte. Je crains, dans l'état où tu es, que tu n'aies fait quelque imprudence.

Le C H E V A L I E R.

Oui, j'en ai fait une affreuse !

Le M A R Q U I S.

Comment ?

Le C H E V A L I E R.

Celle de vous croire, & d'avoir suivi vos conseils.

Le M A R Q U I S.

Si ce n'est que cela...

Le C H E V A L I E R.

Cette épreuve me coûtera la vie.

Le M A R Q U I S.

Tout cela, ce sont des mots, qu'en est-il arrivé ?

Le C H E V A L I E R.

Qu'elle n'en a seulement pas été émue.

Le M A R Q U I S.

Tu l'as cru : voilà ce que fait le manque d'expérience.

Le

Le CHEVALIER.

Je lui ai tout avoué, elle ne veut plus me revoir.

Le MARQUIS.

Elle a raison, je l'avois prévu. Que t'avois-je recommandé?

Le CHEVALIER.

Vous m'avez perdu, vous dis-je!

Le MARQUIS.

Je ne crois pas cela.

Le CHEVALIER.

Vous ne la connoissez pas.

Le MARQUIS.

Laisse passer le premier moment; si elle t'aime véritablement, l'amour lui parlera en ta faveur, & si elle ne te pardonne pas, elle ne t'auroit pas aimé encore long-temps.

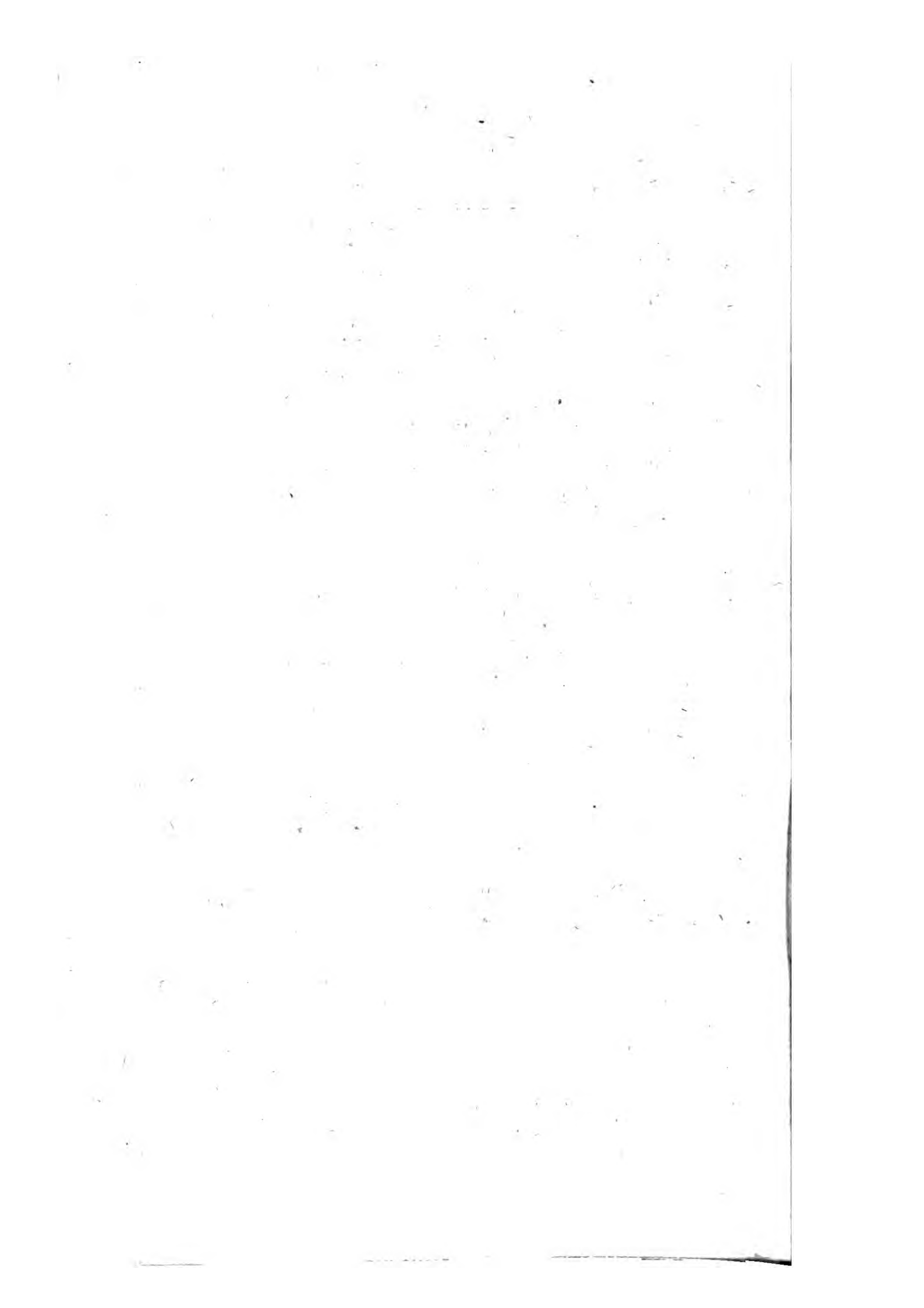
Le CHEVALIER, *s'en allant.*

Non, je ne vous écoute plus.

Le MARQUIS, *le suivant.*

Dans quelque temps, je suis bien sûr que tu penseras comme moi.

Fin du trente-cinquième Proverbe.



LE
CHANTEUR
ITALIEN,
TRENTE-SIXIEME PROVERBE.

Dij

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-HYGIN. *Habit de velours noir, veste d'or, perruque blonde.*

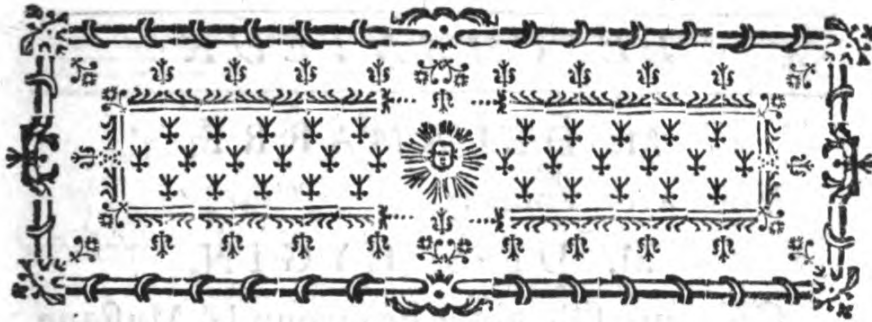
Mlle DE SAINT-HYGIN. *En robe de satin bleu, garnie de dentelle, coëffée en cheveux.*

M. DELAMARRE. *Habit de velours gris, galonné d'or, veste de même, avec chapeau & épée, perruque à nœuds.*

M. OCTAVINI. *En velours de trois couleurs, bien marquées, cheveux en bourse, épée & chapeau.*

UN LAQUAIS. *Habit gris-de-fer, galon rouge & vert.*

La Scène est chez Mademoiselle de Saint-Hygin, dans sa chambre à coucher.



L E

CHANTEUR

ITALIEN,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE S. HYGIN, M. DELAMARRE.

M. DE S. HYGIN.

PASSONS ici , Monsieur Delamarre ; puisque vous avez à me parler , nous y ferons mieux que dans le fallon , qu'on va arranger pour le concert.

D iij

M. DELAMARRE.

Vous avez concert aujourd'hui ?

M. DE S. HYGIN.

Oui, ma fille aime beaucoup la Musique,
& je ne suis pas fâché de lui donner quelque-
fois cet amusement-là.

M. DELAMARRE.

C'est très-bien fait. C'est d'elle que j'ai à
vous parler.

M. DE S. HYGIN.

Voyons, affez-vous.

M. DELAMARRE.

N'avez-vous pas envie de la marier ?

M. DE S. HYGIN.

Oui, si je trouve un bon parti.

M. DELAMARRE.

Je crois avoir votre affaire.

M. DE S. HYGIN.

Quest-ce que c'est ?

M. DELAMARRE.

C'est un Banquier Vénitien, fort riche,
qui veut s'établir à Paris.

M. DE S. HYGIN.

Et combien croyez-vous qu'il ait ?

M. DELAMARRE.

Un de mes amis , qui me l'a adressé , & qui connoît son bien , & ce que lui vaut sa banque , répond qu'il a quarante à cinquante mille livres de rente.

M. DE S. HYGIN.

Diab! ce seroit une fort bonne affaire ! Ma fille a du bien ; mais ici je ne trouverois jamais un pareil parti. Comment se nomme-t-il ?

M. DELAMARRE.

Monfieur , Monfieur... c'est un diable de nom en J , dont je ne me souviens jamais ; cela ne fait rien : il est assez jeune & pas trop mal fait.

M. DE S. HYGIN.

Je crois qu'il ne faut pas manquer ce parti-là.

M. DELAMARRE.

Je pense comme vous ; mais comme il connoît peu de monde à Paris , il n'y a rien à craindre.

M. DE S. HYGIN.

Il y connoît au moins ses correspondans , & ces gens-là , qui font au fait de ses facultés , peuvent avoir des filles à marier ; ainsi il ne faut pas perdre de temps.

M. DELAMARRE.

Voulez-vous que je vous l'amène aujourd'hui ?

M. DE S. HYGIN.

Pourquoi pas ? Il doit aimer la Musique, & le concert est justement une occasion.

M. DELAMARRE.

C'est très-bien dit ; mais c'est que j'ai affaire, & je ne fais pas à quelle heure je pourrai revenir.

M. DE S. HYGIN.

Et passez chez lui, & s'il y est, envoyez-le-moi.

M. DELAMARRE.

Oui, vous avez raison. Je ne perds pas un instant.

M. DE S. HYGIN.

Je ne vous remercie pas encore.

M. DELAMARRE.

Vous vous moquez de moi.

M. DE S. HYGIN.

Revenez le plutôt que vous pourrez.

M. DELAMARRE.

Je ne serai peut-être pas long-temps.

M. DE S. HYGIN.

Allons , tant-mieux ; adieu , mon ami , au revoir.

S C E N E I I .

M. DE S. HYGIN , Mlle DE S. HYGIN.

Mlle DE S. HYGIN.

Hé bien ! Papa , il n'y a pas encore un violon d'arrivé , il n'y a que les Basses , concevez-vous que ces Messieurs se fassent attendre , encore aujourd'hui , comme la dernière fois ?

M. DE S. HYGIN.

Ils viendront , ils viendront.

Mlle DE S. HYGIN.

Cela est impatientant !

M. DE S. HYGIN.

Laissons cela un moment.

Mlle DE S. HYGIN.

Permettez que j'aïlle voir encore.

M. DE S. HYGIN.

Non , j'ai quelque chose à te dire en attendant . Tu aimes la Musique Italienne ?

Mlle DE S. HYGIN.

Sûrement; d'abord je ne connois que celle-là.

M. DE S. HYGIN.

Moi, je ne l'aime pas trop; mais cela ne fait rien.

Mlle DE S. HYGIN.

Je vous réponds que vous finirez par ne vouloir pas en entendre d'autre.

M. DE S. HYGIN.

Cela se pourra; mais revenons à notre affaire. Serois-tu fâchée dépouser un Vénitien, fort riche? Parle-moi naturellement.

Mlle DE S. HYGIN.

Un Vénitien?

M. DE S. HYGIN.

Oui, c'est un homme assez jeune, un Banquier.

Mlle DE S. HYGIN.

Et faudra-t-il aller à Vénise?

M. DE S. HYGIN.

Non, il vient s'établir à Paris.

Mlle DE S. HYGIN.

Pourvu que je ne m'éloigne pas de vous, Papa, tout ce que vous ferez me conviendra très-fort.

M. DE S. HYGIN.

Cela sera décidé dès aujourd'hui ; c'est M. Delamarre qui m'a fait cette proposition, & ce Banquier va, peut-être, venir ici dans le moment, même tout seul. Tu le verras. On prétend qu'il a de quarante à cinquante mille livres de rente ; il n'y a pas à hésiter.

Mlle DE S. HYGIN.

Sans doute, d'abord que cela est sûr.

M. DE S. HYGIN.

Oh ! très-sûr. Un de ses Correspondans l'a assuré à M. Delamarre.

Mlle DE S. HYGIN.

J'entends quelqu'un ; c'est peut-être lui.

S C E N E I I I.

M. DE S. HYGIN, Mlle DE S. HYGIN,
M. OCTAVINI, UN LAQUAIS.

Le LAQUAIS, *annonçant.*

MONSIEUR Octavini.

M. DE S HYGIN, *allant à lui.*

C'est lui-même. Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer.

M. OCTAVINI, *avec une voix claire.*

Monfieur, est Monfieur de S. Hygin?

M. DE S. HYGIN.

Oui, Monfieur, & voilà ma fille, qui fera charmée de faire connoiffance avec vous. (*Elle fait la révérence.*)

M. OCTAVINI.

Mademoifelle, je fuis votre ferviteur. Je fuis pas encore bien au fait de la langage de fte pays ; mais j'ai purtant entedou dire beaucoup de Mademoifelle, pour fon gût pour notre Moufique.

Mlle DE S. HYGIN.

Oui, Monfieur, j'aime beaucoup la Mu-
fique Italienne.

M. OCTAVINI.

Je fuis bien fâché de n'avoir pas encore été plous long-temps ici.

M. DE S. HYGIN.

Ah ! cela fe réparera ; on dit que vous avez envie d'y refter toujours?

M. OCTAVINI.

Oh ! tujurs ; je fais pas encore bien autrement.

Mlle DE S. HYGIN , à *M. de S. Hygin.*

Papa , il a une drôle de voix , ce Monsieur-là.

M. DE S. HYGIN.

Paix donc. (*Haut.*) Monsieur , suivant ce qu'on m'a dit , il seroit aisé de vous y fixer , & il n'y a personne qui ne voulût s'allier avec un homme aussi honnête que vous ; ma fille a du bien , elle en aura encore davantage , & l'on doit vous avoir dit que je serois charmé , pour ma part , que tout cela pût vous convenir

M. OCTAVINI.

Monsieur , après la concert , vous direz si je chante bien , & puis , s'il vous plaît , l'argent il me fait point , je suis content tujurs de vivre à Paris , par tut ce que j'y ai vous.

M. DE S. HYGIN.

Le concert n'est pas une chose qui doive nous retarder , je m'en vais envoyer chercher mon Notaire , qui vous montrera l'état des biens de ma fille.

M. OCTAVINI.

Je n'ai pas besoin de voir.

M. DE S. HYGIN.

Pardonne z-moi , quand on se marie , il faut bien que toutes ces formalités-là se fassent. Est-ce que ce n'est pas l'usage dans votre pays?

M. OCTAVINI.

Pardonne-moi ; mais je n'ai point été à des mariages. Mademoiselle il se marie donc ?

M. DE S. HYGIN.

Oui , si vous voulez.

M. OCTAVINI.

Je ne puis pas empêcher.

M. DE S. HYGIN , à *Mlle de S. Hygin.*

Il ne fait pas ce qu'on lui dit. (*Haut.*) Monsieur , je vais vous parler tout naturellement , on m'a dit que vous vouliez vous marier ?

M. OCTAVINI.

Moi ?

M. DE S. HYGIN.

Oui , Monsieur ; & comme vous ne savez pas beaucoup notre Langue , je ne veux pas prendre de détours pour vous dire que si vous voulez épouser ma fille , c'est une affaire faite.

M. OCTAVINI.

Monsieur , je vois bien que c'est un ba-

dinage ; c'est pourquoi je dis rien à cela.

M. DE S. HYGIN.

Non, je ne badine point ; sur ce qu'on nous a dit de vous, nous en ferons charmés.

M. OCTAVINI.

Monseigneur, je suis venu pour le concert.

M. DE S. HYGIN.

Hé bien ! vous entendrez le concert. est-ce que ma fille ne vous plaît pas ?

M. OCTAVINI.

Je dis point qu'il n'est pas jolie ; mais pour le mariage, c'est autrement ; vous savez bien que je ne puis pas.

M. DE S. HYGIN.

Pourquoi ? Dans votre état, il faut se marier en demeurant à Paris, lorsqu'on y veut tenir une bonne maison.

M. OCTAVINI.

Oui ; mais Monseigneur, je cours peut-être encore dans d'autres pays.

M. DE S. HYGIN.

C'est une défaite ; si vous avez des engagements ici avec d'autres, c'est différent.

M. OCTAVINI.

Non, je suis point engagé.

M. DE S. HYGIN.

Si vous n'êtes point engagé, pourquoi ne voulez-vous pas de ma fille? Vous n'entendez pas bien, je crois, ce que j'ai l'honneur de vous dire.

M. OCTAVINI.

Monfieur, je parle tut de bon. Je fuis point pur la mariage.

M DE S. HYGIN.

On vous à peut-être dit du mal des femmes de France.

M. OCTAVINI.

Monfieur, pour les femmes, je fuis fort charmé de voir en fte pays; mais je puis pas dire.

M. DE S. HYGIN.

Monfieur, quand vous connoîtrez ma fille, je me flatte que vous penferez différemment, & je ne vois pas pourquoi nous ne finirions pas cette affaire tout de fuite.

Mlle DE S. HYGIN.

Mais, Papa, c'est auffi trop preffer Monfieur.

M. OCTAVINI.

Oui, Mademoifelle, il dit bien, & la concert il vaut mieux pur moi.

M. DE S. HYGIN.

M. DE S. HYGIN.

Mais dites-moi, je vous prie, une raison.

M. OCTAVINI.

Monfieur....

M. DE S. HYGIN.

Monfieur Delamarre....

M. OCTAVINI.

Monfieur Delamarre, il ma dit, de venir ici chanter aujourd'hui, c'est le vérité.

M. DE S. HYGIN.

Il va venir, ainsi il vous expliquera mieux tout cela que moi.

M. OCTAVINI.

Je entend fort bien, c'est pur cela que je dis comme il est vrai, certainement.

M. DE S. HYGIN.

Je n'y comprends rien.



SCENE IV.

M. DE S. HYGIN, Mlle DE S. HYGIN,
M. OCTAVINI, M. DELAMARRE,
UN LAQUAIS.

Le LAQUAIS, *annonçant.*

MONSIEUR Delamarre.

M. DELAMARRE.

Ma foi, mon ami, je suis bien fâché, mais on m'a dit que notre homme en question étoit allé à S. Cloud se promener, & qu'il ne rentreroit que ce soir fort tard.

M. DE S. HYGIN.

Bon, le voilà.

M. DELAMARRE.

C'est Monsieur Octavini.

M. DE S. HYGIN.

Oui, il dit qu'il ne peut pas se marier, qu'il a des raisons qu'il ne peut pas me dire.

M. DELAMARRE, *souriant.*

Quoi! vous croyez que c'étoit?...

M. DE S. HYGIN.

Comment, allez-vous aussi être comme lui; & tout le monde se moque-t-il de moi aujourd'hui?

M. DELAMARRE.

Non ; mais écoutez-moi

M. DE S. HYGIN.

Il a beau dire , je n'entends rien à tout cela ; & vous m'avez fait faire des démarches fort désagréables pour un honnête-homme : enfin on n'aime pas à être refusé , & cela n'est pas convenable.

M. DELAMARRE.

Mais il ne peut pas faire autrement.

M. DE S. HYGIN.

Pourquoi donc m'avez-vous dit?...

M OCTAVINI.

Monfieur Delamarre, Monfieur, il fe fâche contre moi ; je fais pas pourquoi.

M. DELAMARRE.

C'est qu'il vous prenoit pour un autre. Monfieur Octavini est un célèbre chanteur Italien, que j'ai promis à Mademoifelle de S. Hygin, de lui faire entendre ; mais que je ne voulois pas lui donner pour mari.

M. OCTAVINI.

Monfieur, vous voyez bien a ite moment

M. DE S. HYGIN.

Oui, oui, Monfieur. Allons, allons au

68 **LE CHANTEUR ITALIEN.**

concert. (*A Monsieur Delamarre.*) Pourquoi ne m'aviez-vous pas dit aussi ?

M. DELAMARRE.

Je ne savois pas ce qui arriveroit.

M. OCTAVINI.

Monsieur, il n'est plus fâché avec moi.

M. DE S. HYGIN.

Non, non, Monsieur ; & vous avez grande raison ; allons, passez, passez. (*Ils vont tous au concert.*)

Fin du trente-sixième Proverbe.



L E
PETIT-POUCET,
TRENTE-SEPTIEME PROVERBE.

E ij

P E R S O N N A G E S.

GUILLAUME, Bucheron. Cheveux plats, mauvais chapeau noir, mauvaise veste, ceinture de cuir, où est passée une serpe, grosses guêtres.

PERRETTE, femme de Guillaume. Juste brun, jupon rouge, tablier à carreaux bleus, cornette plate.

Le PETIT-POUCET. Cheveux plats, chapeau noir déchiré, veste brune, gilet d'indienne, guêtres.

PIERROT. Cheveux plats, veste grise, chapeau noir, guêtres, gilet jaune.

JAVOTTE. Petit juste gris, tablier, jupon rayé de calmande, cornette plate.

JANNETTE, Petit juste maron, tablier, jupon bleu, cornette plate.

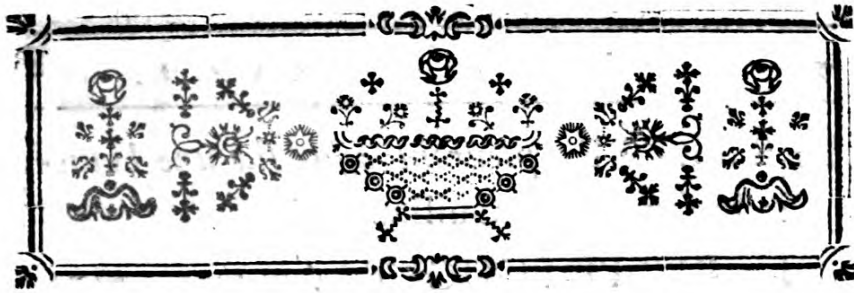
L'OGRE. Veste, bas, gands de toile, couleur de bois; culotte rouge de matelot, bonnet de peau d'ours, d'où sort un carton, qui soutient un morceau de drap rouge, élevé d'un pied au-dessus de la peau d'ours, & pendant par derrière de trois pieds; barbe, cheveux noirs, casaque de loup cervier, croisée par une écharpe de tigre, nouée à la ceinture.

La mere BONNETTE, Servante de l'Ogre. Un juste & un jupon d'étamine olive, tablier noir, bonnet rond noir, avec une dentelle noire, & un fichu noir.

BOURGUIGNON, } Laquais du Seigneur. En
BEAUVAIS, } livrée.

LA BRISÉE, } Gardes-Chasse. Bandoulières
LA RENTRÉE, } à la livrée du Seigneur, en
veste & en guêtres, chapeaux rabattus par-devant, avec des carnaffières & des fusils.

La Scène est dans une Forêt.



LE
PETIT-POUCET,
PROVERBE.

La Scène représente une Forêt ; d'un côté est la maison de l'Ogre , & de l'autre , une Caverne. Dans le milieu , il y a deux Arbres , aux pieds desquels , il y a une petite hauteur , où l'on peut s'asseoir.

SCENE PREMIERE.

GUILLAUME, PERRETTE, Le PETIT
POUCET, PIERROT, JAVOTTE,
JANNETTE, *dans le fond.*

GUILLAUME, *consterné.*

Hé bien ! Perrette , es-tu tout-à-fait déterminée à perdre encore une fois nos enfans ?

PERRETTE, *pleurant assise sur une bourée.*

Il le faut bien, Guillaume !

Le PETIT-POUCET, *écoutant, aux
petits enfans qui ramassent du bois.*

Mon frere, mes sœurs, ne craignez rien ;
faites toujours semblant de travailler.

G U I L L A U M E.

Quoi, abandonner comme cela le Petit-
Poucet, & Javotte !

P E R R E T T E.

Pierrot & Jannette !

G U I L L A U M E.

C'est un grand malheur que la misere !

P E R R E T T E.

Veux-tu les voir mourir de faim ? auras-
tu ce cœur-là ?

G U I L L A U M E.

Quatre enfans à nourrir, & pas un denier !
pas un morceau de pain !

P E R R E T T E.

Profitons du moment où ils ramassent des
branches, pour nous en aller.

G U I L L A U M E.

J'espere qu'ils reviendront encore une fois
à la maison.

P E R R E T T E.

Pour moi , je le crains & je le desire.

G U I L L A U M E.

Le Petit-Poucet a bien de l'esprit.

P E R R E T T E.

Pierrot est déjà fort.

G U I L L A U M E.

Javotte sera bien jolie.

P E R R E T T E.

Et Jannette ? quel dommage !

G U I L L A U M E.

Oui , mais d'ici au temps où ils seront
grands , il y a bien loin ; que je les plains !

P E R R E T T E , *se levant.*

Allons , puisqu'il le faut.

G U I L L A U M E.

Aussi bien le jour tombe.

P E R R E T T E.

Ce que nous faisons-là est affreux !

G U I L L A U M E.

Pour moi , j'en mourrai de douleur ! (*Il
emporte la bourrée , sur laquelle Perrette étoit
assise.*)



S C È N E I I.

LE PETIT-POUCET, PIERROT,
JAVOTTE, JANNETTE.

PIERROT.

Hé bien ! mon frere , les voilà en allés.

JAVOTTE.

Comment ferons-nous ?

JANNETTE.

Serons-nous perdus ?

Le PETIT-POUCET.

Non, non , laissez-moi faire. N'ayant point de petits cailloux blancs à semer cette fois-ci , pour reconnoître notre chemin ; j'ai semé de la mie de pain.

JANNETTE.

De la mie de pain ?

Le PETIT-POUCET.

Oui.

PIERROT.

Ah , c'est bon !

JAVOTTE.

Où est-elle ?

Le PETIT-POUCET.

Il faut regarder à terre.

PIERROT.

Cherchons, cherchons.

(*Ils cherchent tous quatre à terre.*)

JAVOTTE.

Mon frere, je n'en vois point.

JANNETTE.

Ni moi non plus.

PIERROT.

Je m'en vais voir par-ici.

Le PETIT-POUCET.

Et moi par-là. Attendez-moi.

JAVOTTE.

Ma sœur, en voyez-vous ?

JANNETTE.

Non, ma sœur.

JAVOTTE.

Comment ferons-nous donc ?

JANNETTE.

Le Petit-Poucet nous le dira.

JAVOTTE.

Le voilà qui vient.

PIERROT.

Hé bien ! mon frere ?

Le PETIT-POUCET.

Je ne trouve rien. Les oiseaux ont apparemment mangé ma mie de pain. Que je suis fâché de n'avoir pas eu mes petits cailloux blancs !

P I E R R O T.

Et voilà la nuit qui vient encore !

J A V O T T E.

Si nous allions être mangés des loups ?

J A N N E T T E.

Des loups ? Ah ! mon Dieu , que j'ai de peur !

P I E R R O T.

Oh ! je les tuerai , moi , plutôt que de laisser manger mes petites sœurs.

Le PETIT-POUCET.

Oui , vous les tuerez. Attendez , attendez : je m'en vais monter sur un arbre. (*Il monte sur un arbre.*)

J A N N E T T E.

Pourquoi faire ?

J A V O T T E.

Est-ce pour passer la nuit ?

P I E R R O T.

J'y monterai bien aussi , moi.

J A N N E T T E.

Et nous, nous ferons donc mangées?

Le PETIT-POUCET, *sur l'arbre.*

Non, non, écoutez-moi. Nous sommes trop heureux! je vois une petite, petite lumière, qui est bien loin, bien loin, bien loin.

P I E R R O T.

Par où?

Le PETIT-POUCET, *sur l'arbre.*

Par-là, tout droit; devant moi.

J A V O T T E, *avec joie.*

Ah! c'est bien bon cela!

P I E R R O T.

C'est sûrement une maison, il faut y aller.

Le PETIT-POUCET, *descendant de l'arbre.*

Je vais vous y mener.

P I E R R O T.

Allons, allons, marchons.

J A N N E T T E.

Et moi, mon frere?

P I E R R O T.

Si vous ne pouvez pas marcher, nous vous porterons.

J A V O T T E.

Par où faut-il aller, mon frere le Petit-Poucet ?

Le PETIT-POUCET.

Je vais chercher, pour voir où est la lumiere.) *Il regarde au travers des arbres.*)

P I E R R O T.

Hé bien ?

Le PETIT-POUCET.

Je ne la trouve pas.

J A V O T T E.

Vous ne la trouvez pas ?

Le PETIT-POUCET.

Non; mais je vais remonter sur l'arbre.
(*Il y remonte.*)

J A V O T T E.

Si la lumiere étoit éteinte ?

Le PETIT-POUCET.

Non, non; je la vois, & j'irai tout droit.
(*Il descend.*)

P I E R R O T.

Ah! c'est bon, c'est bon.

Le PETIT-POUCET.

Ecoutez : tenons-nous tous & suivez-

LE PETIT-POUCET. 79

moi ; oh ! c'est bien près , c'est ici : ne faites pas du bruit.

PIERROT , JAVOTTE , JANNETTE.

Non , non. (*Ils marchent tous les quatre en se tenant par la main.*)

Le PETIT-POUCET.

Me voilà contre une maison , & je vois la lumière à travers une petite fente.) *Il regarde par la fente.*) Ah ! je vois une bonne femme qui file. (*Il frappe à la porte.*)

S C E N E III.

La MERE BONNETTE , PIERROT ,
Le PETIT-POUCET , JAVOTTE ,
JANNETTE.

La MERE BONNETTE , *dans la maison.*

Q U' E S T - C E qui est là ?

Le PETIT-POUCET.

C'est nous ; ouvrez , ouvrez - nous ; nous sommes perdus.

La MERE BONNETTE , *une lampe à la main.*

Hé ! mon Dieu , les beaux petits enfans que

voilà! Eh! mes amis, qu'est-ce que vous venez faire ici?

Le PETIT-POUCET.

Nous vous prions de nous donner à souper & à coucher.

PIERROT.

Et de nous mettre dans notre chemin, demain matin.

La MERE BONNETTE.

Hé! mes enfans, vous ne savez pas où vous êtes!

Le PETIT-POUCET.

Hé! vraiment non, puisque nous sommes perdus.

La MERE BONNETTE.

Perdus? Hé! mon Dieu, oui, vous êtes perdus! Je tremble pour vous! Ah! s'il revenoit! Savez-vous que vous êtes chez un Ogre?

PIERROT.

Un Ogre; qu'est-ce que c'est que cela?

JAVOTTE.

Un Ogre?

JANNETTE.

Un Ogre, ma sœur!

La

La MERE BONNETTE.

Oui , Ogre.

Le PETIT-POUCET.

Et qu'est-ce qu'un Ogre, ma bonne Dame?

La MERE BONNETTE.

C'est... c'est... je tremble à vous le dire ;
c'est un homme qui mange les petits enfans.

Le PETIT-POUCET.

Qui mange les petits enfans !

PIERROT.

Où sommes-nous tombés !

JANNETTE.

Ah , ma sœur !

JAVOTTE.

Ah , mes freres !

La MERE BONNETTE.

Hé , mon Dieu , que ce seroit grand dom-
mage ! qu'ils me font de peine !

PIERROT.

Vous nous effrayez !

Le PETIT-POUCET.

Et en mangez-vous aussi , vous , des petits
enfans ?

La MERE BONNETTE.

Moi ? moi , en manger ! vous ne savez

Tome III.

F

pas , mes amis , que c'est pour n'être pas mangée , que j'ai consenti à vivre ici avec lui , pour lui servir de servante.

P I E R R O T.

Comment , il a voulu vous manger ?

La MERE BONNETTE.

Oui , vraiment.

Le PETIT-POUCET.

Il falloit vous enfuir.

La MERE BONNETTE.

Oui , m'enfuir ; il a des bottes de sept lieues , avec quoi il m'auroit bientôt rattrapée.

J A V O T T E.

Comment ferons-nous donc ?

La MERE BONNETTE.

Il y a plus de cinquante ans que je vis comme cela ici ; j'étois aussi grande que le plus grand de vous tous ; oui , plus grande encore ; non , pas tout-à-fait ; tout de même. Hé bien ! le voilà qui me dit , comme cela , qu'il m'alloit manger , si je ne voulois pas rester avec lui , pour le servir.

J A N N E T T E.

Vous n'avez donc pas été mangée ?

La MERE BONNETTE.

Non, vraiment, & je suis toujours restée
ici comme cela.

Le PETIT-POUCET.

Mais, s'il vouloit, nous le servirions aussi.

PIERROT.

Oui, nous irions chercher du bois à la
forêt.

JANNETTE.

Moi, je soufflerois son feu.

JAVOTTE.

Moi, je mettrois la nappe.

JANNETTE.

Et nous serions tous quatre bien sages,
bien sages.

JAVOTTE.

Pour cela, oui.

La MERE BONNETTE.

Oh! il aimera mieux vous manger. Que
je vous plains!

JAVOTTE, JANNETTE, *pleurant.*

Nous manger!

PIERROT.

Mon frere, il faut le tuer à nous deux.

Le PETIT-POUCET.

Non, il vaut mieux nous cacher, & quand

F ij

demain il sera forti, cette bonne femme nous montrera notre chemin; & si nous voulons rentrer chez nous, il ne faudra plus en sortir dutout, dutout.

P I E R R O T.

Vous avez raison, mon frere.

La MERE BONNETTE.

Hé bien! je m'en vais vous cacher; mais il ne faudra pas remuer.

Le PETIT-POUCET.

Oh! pour cela non.

La MERE BONNETTE.

Ni parler.

Le PETIT-POUCET, PIERROT,
JAVOTTE, JANNETTE.

Non, non.

Le PETIT-POUCET.

Entrons dans la maison.

La MERE BONNETTE.

Dans la maison? L'Ogre vous trouveroit tout de suite.

P I E R R O T.

Où nous mettrons-nous donc?

La MERE BONNETTE.

Tenez, derriere ce buisson. Ah! je crois

que je l'entends. Cachez - vous bien , & ne faites pas de bruit. (*Les enfans se cachent , s'accroupissent , ont grande peur , & peu-à-peu ils se serrent les uns contre les autres , quand l'Ogre parle.*)

SCENE IV.

L'OGRE , La MERE BONNETTE ,
Le PETIT-POUCET , PIERROT ,
JAVOTTE , JANNETTE.

L' O G R E.

Hé bien ! la mere Bonnette , le souper est-il prêt ?

La MERE BONNETTE.

Oui , mon Maître ; le mouton vient d'être mis à la broche , & je vous attendois pour le retirer.

L' O G R E.

N'est-il venu personne ?

La MERE BONNETTE.

Mon Dieu , non.

L' O G R E.

As-tu tiré du vin ?

La MERE BONNETTE.

Oui, mon Maître.

L' O G R E.

Tu dis qu'il n'est venu personne ?

La MERE BONNETTE.

Qui voulez-vous qui soit venu ?

L' O G R E.

Je sens pourtant la chair fraîche.

La MERE BONNETTE.

Bon ! c'est ce veau que j'ai habillé pour
votre dîné de demain.

L' O G R E.

Je la sens fraîche, te dis-je.

La MERE BONNETTE.

Je ne fais pas d'où cela vient

L' O G R E.

Donne-moi la lampe. (*Il cherche & découvre les enfans qui meurent de peur.*) Ah, maudite chienne ! voilà donc comme tu me trompois ? Je ne fais qui me tient que je ne te mange. Tu es bien heureuse d'être trop vieille, & de ce que je n'ai plus que quarante-neuf dents.

La MERE BONNETTE.

Mais, mon Maître, je n'ai pas le nez si

bon que vous, je ne favois pas que ces enfans étoient là, si près de notre maison.

L' O G R E.

Tu ne le favois pas, chienne ? je t'apprendrai à mentir. Voilà du gibier qui vient bien à propos pour régaler trois Ogres, de mes amis, qui viennent demain dîner avec moi.

La MERE BONNETTE.

Les malheureux enfans ! comment les sauver ?

L' O G R E.

Qu'est-ce que tu marmottes là ?

La MERE BONNETTE.

Moi ? je ne dis rien, je ne dis rien.

L' O G R E.

Tiens cette lampe. (*Il tire les enfans, qui se tiennent tous ensemble, & se jettent à genoux.*)

LES QUATRE ENFANS.

Pardon, pardon.

Le PETIT-POUCET.

Monfieur l'Ogre, ne nous mangez pas, je vous en prie.

L' O G R E.

Voilà des friands morceaux. La mere Bonnette , donne-moi mon couteau & ma pierre pour le réguifer. Ah ! je les ai sur moi. (*Il réguife son couteau.*)

La MERE BONNETTE.

Hé ! mon Maître , que voulez-vous faire ? vous avez tant de viande de tuée !

L' O G R E.

Celle-ci fera plus mortifiée. (*Il veut prendre Jayotte.*)

J A V O T T E , *criant.*

Ah , pardon , pardon !

La MERE BONNETTE.

Vous avez un veau , deux moutons , trois cochons , tout cela se gâtera

L' O G R E.

Tu as raison. Hé bien ! donne-leur donc à manger , pendant que je vais souper ; afin qu'ils ne maigrissent pas. (*Il s'en va.*)

LA MERE BONNETTE.

Oui , oui , j'en aurai bien foin.

L' O G R E , *revenant.*

J'aurois pourtant envie... Ah ! demain , il sera assez temps.

La MERE BONNETTE.

Je vais leur chercher à manger (*Aux enfants.*) Tenez-vous-là, mes pauvres petits, & n'ayez pas de peur. Quand l'Ogre sera endormi, nous verrons ce que nous ferons.

SCENE V.

LE PETIT-POUCET, PIERROT,
JAVOTTE, JANNETTE.

JAVOTTE.

AH! mon Dieu, que j'ai eu de peur!

JANNETTE.

Et moi, ma sœur? je croyois toujours qu'il alloit nous manger.

PIERROT.

Mais comment ferons-nous?

JAVOTTE, *pleurant.*

Oui, demain matin?

Le PETIT-POUCET.

Paix, Javotte, ne pleure pas. J'entends quelqu'un.

J A N N E T T E.

S'il revenoit !

Le PETIT-POUCET.

Non; c'est la mere Bonnette.

S C E N E VI.

La MERE BONNETTE, PIERROT ,
Le PETIT-POUCET ; JAVOTTE ,
J A N N E T T E.

La MERE BONNETTE, *rapportant
une corbeille de fruits.*

TENEZ, mes enfans, je vous apporte de
quoi manger.

J A N N E T T E.

Ah! maman, nous n'avons pas faim.

Le PETIT-POUCET.

Que fait l'Ogre, la mere Bonnette?

La MERE BONNETTE.

Il boit & mange comme un affamé; j'ef-
pere qu'après il s'endormira tout de suite. Je
m'en vais, car il me gronderoit, si je restois
plus long-temps. Je reviendrai bientôt.

S C E N E V I I.

Le PETIT-POUCET, PIERROT,
JAVOTTE, JANNETTE.

Le PETIT-POUCET.

ALLONS, Javotte, Jannette, mangez,
mangez.

J A V O T T E.

Ah ! mon frere, je ne pourrai jamais.

J A N N E T T E.

Pour moi, le cœur me bat trop fort.

Le PETIT-POUCET.

Il faut bien prendre des forces, si nous
sommes obligés de nous enfuir.

J A N N E T T E.

Oui, & les loups ?

P I E R R O T.

Nous n'en trouverons peut-être pas. Al-
lons, allons.

J A V O T T E.

Oui ; mais si l'Ogre nous poursuit avec
ses bottes des sept lieues ?

Le PETIT-POUCET.

Hé bien ! nous nous cacherons.

JAVOTTE.

Oui ; mais il nous sentira , mon frere.

Le PETIT-POUCET.

C'est vrai ; si nous pouvions seulement sortir de la Forêt , ou bien trouver des Bucherons , ils nous défendroient !

PIERROT.

Le jour va bientôt venir.

Le PETIT-POUCET.

Oui , mettons tout cela dans nos poches , & allons-nous-en sans faire de bruit.

PIERROT.

C'est bien dit.

JAVOTTE.

Hé bien ! mon frere , aidez-moi.

JANNETTE.

Et moi aussi.

Le PETIT-POUCET.

Prenez - en le plus que vous pourrez & venez. (*Ils remplissent leurs poches.*)

JAVOTTE.

C'est fait.

Le PETIT-POUCET.

Pierrot , marche devant , par-là ; je verrai derriere si l'Ogre ne vient pas après-nous. (*Ils s'en vont.*)

S C E N E V I I I .

L'OGRE , La MERE BONNETTE.

La MERE BONNETTE.

HÉ ! mon Maître, où allez-vous donc, au lieu de vous coucher ?

L' O G R E .

Mere Bonnette, apporte la lampe, je me ravise ; il vaut mieux tuer ces enfans à présent, les Ogres, mes amis, aimeront mieux les manger que de manger du mouton, du veau, ou du cochon.

La MERE BONNETTE.

Mais mon Maître....

L' O G R E .

Encore ? je n'aime pas qu'on me contredise, tu le fais bien. Allons, obéis ; apporte la lampe.

La MERE BONNETTE, *s'en allant.*

Ah, les malheureux enfans !

L' O G R E .

Tu réponds, je crois ?

La MERE BONNETTE.

Je dis que vous l'aurez dans l'instant. (*Elle va chercher la lampe.*)

L' O G R E.

Quest-ce que ceci veut dire ? je ne les fens plus. (*A la Mere Bonnette.*) Veux-tu venir?

La MERE BONNETTE, *dans la maison.*

C'est que la lampe est éteinte.

L' O G R E.

Comment, chienne !

La MERE BONNETTE.

Je suis tombée, pour mettre trop pressée.

L' O G R E.

Je t'irai chercher.

La MERE BONNETTE.

Notre feu est éteint, il faut que je batte le briquet.

L' O G R E.

Comment, vieille forcierre ! je vais aller à toi ; attends, attends-moi.

La MERE BONNETTE.

Ah ! j'ai trouvé du feu.

L' O G R E.

Si je vais te chercher, tu t'en repentiras.

La MERE BONNETTE.

J'y suis tout-à-l'heure. (*Elle paroît avec la lampe.*)

L' O G R E.

Voyons , éclaire - moi (*Il cherche.*) Éclaire donc bien. (*En colere.*) Ils n'y sont plus ; c'est toi , abominable bête , qui en es cause.

La MERE BONNETTE.

Moi ?

L' O R G R E.

Oui , toi. Je ne fais qui me tient que je ne t'étrangle , oui....

La MERE BONNETTE , *à genoux.*

Ah ! mon cher Maître , miséricorde !

L' O G R E.

Leve-toi , & donne-moi mes bottes de sept lieues , tout-à-l'heure.

La MERE BONNETTE.

J'y vais. (*En s'en allant.*) Comment faire ?

L' O G R E.

Oui , sûrement , c'est-elle. (*À la Mere Bonnette.*) Viendras-tu ?

La MERE BONNETTE , *revenant avec les bottes.*

Je les tiens.

L' O G R E.

Allons donc. (*Il met ses bottes.*) Si je ne les trouve pas , tu seras mangée à mon retour.

SCENE IX.

La MERE BONNETTE.

AH! mon Dieu, que je suis malheureuse !
Si je pouvois m'enfuir avec ces enfans ; mais
s'il me rencontroit, il les feroit mourir en-
core plutôt, sûrement. Rentrons, rentrons.

SCENE X.

Le PETIT-POUCET, PIERROT,
JAVOTTE, JANNETTE.

PIERROT.

PAR ici, par ici.

JAVOTTE.

Ah, mon Dieu! mon frere, que je suis lasse!

JANNETTE.

Et moi aussi.

Le PETIT-POUCET.

Paix donc, paix donc.

PIERROT.

Voilà le jour qui vient.

Le PETIT-POUCET.

Tant-mieux. Je crois voir une caverne, il
faut

faut y entrer & nous y cacher , en attendant qu'il soit jour tout-à-fait.

P I E R R O T .

Allons , je le veux bien.

Le P E T I T - P O U C E T .

Entrez , mes sœurs , toi , Pierrot , après ; & moi je me tiendrai à la porte , pour voir s'il ne viendra rien : avec ces pierres à fusil , je ferai peur aux loups. (*Ils entrent tous dans la caverne.*) J'entends quelque chose. Ne remuez pas.

S C E N E X I .

JANNETTE , Le P E T I T - P O U C E T ,
PIERROT , JAVOTTE , *dans la*
caverne , L' O G R E .

L' O G R E .

Où font-ils , où font-ils ? J'étranglerai cette chienne de vieille. J'ai fait plus de quatorze cent lieues , je n'en puis plus ! je meurs d'envie de dormir. Couchons - nous là. Je trouverai toujours bien ces enfans.

Tome III.

G

(*Le Petit-Poucet fait signe aux autres enfans de ne pas revenir. L'Ogre s'endort & ronfle.*)

Le PETIT-POUCET, *s'avançant.*

Je le crois bien endormi.

P I E R R O T.

Oui, il ronfle bien fort.

Le PETIT-POUCET.

Pierrot, viens ; ôtons-lui ses bottes de sept lieues ; s'il ne s'éveille pas, nous les cacherons dans la caverne, & il ne pourra plus nous poursuivre.

P I E R R O T.

Je le veux bien.

Le PETIT-POUCET.

Mes sœurs, restez-là.

P I E R R O T.

Va bien doucement.

Le PETIT-POUCET.

Oui, oui.

P I E R R O T.

En voilà une.

Le PETIT-POUCET.

Et voilà l'autre.

LE PETIT-POUCET. 99

PIERROT.

Cachons-les dans la caverne, nous nous en irons après, s'il dort toujours. (*Ils portent les bottes dans la caverne.*)

L'OGRE, *s'éveillant.*

Je ne faurois dormir. Allons, allons, il faut que je les cherche encore. (*Il s'en va.*)

Le PETIT-POUCET.

Le voilà parti. Il faut rester ici, & mettre des branches devant la caverne, pour qu'il ne la voie pas, s'il revient. (*Ils mettent des branches.*)

SCÈNE XII.

GUILLAUME, PERRETTE,
Le PETIT-POUCET, PIERROT,
JAVOTTE, JANNETTE, *cachés dans
la caverne.*

PERRETTE.

Pour cela, Guillaume, nous avons eu grand tort de ne pas confier notre malheur au Seigneur.

G ij

G U I L L A U M E.

Oui, puisqu'il nous a envoyé de l'argent, dès qu'il l'a sçu.

P E R R E T T E.

Comment n'avions-nous pas pensé qu'il nous soulageroit?

G U I L L A U M E.

Il est vrai que nous devons bien nous en douter, connoissant son bon cœur.

P E R R E T T E.

Va, nous ne serons plus à plaindre, si nous retrouvons nos enfans. C'est ici, je crois, que nous les avons laissés?

G U I L L A U M E.

Oui ; mais j'ai bien peur qu'il ne leur soit arrivé quelque accident.

P E R R E T T E.

Pour moi, je jure de ne rien manger qu'avec eux, quand je les aurai retrouvés.

G U I L L A U M E.

Il ma été impossible à moi, d'y penser à manger.

P E R R E T T E.

Hélas ! ils meurent peut-être de faim actuellement !

GUILLAUME.

Si les loups les avoient dévorés!

P E R R E T T E.

Comment as-tu pu consentir que nous les abandonnâssions comme cela , dans le plus épais de la forêt?

GUILLAUME.

N'est-ce pas toi qui l'a voulu?

P E R R E T T E.

Mais , n'étois-tu pas le maître? Il faut être bien inhumain , pour songer à exposer ainsi ses enfans!

GUILLAUME.

Dis donc toujours la même chose. Au lieu de les pleurer , continuons à les chercher.

P E R R E T T E.

Hélas! où sont mes pauvres enfans? Mes pauvres enfans, où êtes-vous?

LES QUATRE ENFANS.

Nous voilà, nous voilà. (*Ils sortent de la caverne.*)

P E R R E T T E.

Hé! mon Dieu , mes chers enfans , que je suis aise de vous voir! (*Elle embrasse Pierrot & Jannette.*)

G U I L L A U M E.

N'êtes-vous pas bien las, n'avez-vous pas bien faim? (*Il embrasse le Petit-Poucet & Javotte.*)

P E R R E T T E.

Comme te voilà fait, Pierrot! & toi, Jannette!

G U I L L A U M E.

Petit-Poucet, Javotte, n'avez-vous pas eu bien peur?

Le PETIT-POUCET, JAVOTTE.

Oh! pour cela oui, mon Papa.

P I E R R O T.

Nous avons trouvé un Ogre, qui vouloit nous manger.

P E R R E T T E.

Je vous le disois bien. Les pauvres enfans!

G U I L L A U M E.

Allons, allons, venez-vous-en chez nous.

Le PETIT-POUCET.

Vous ne nous perdrez plus?

G U I L L A U M E.

Oh! pour cela non; je vous en répons.

P E R R E T T E.

Oui, j'ons eu trop d'inquiétudes & de regrets.

SCENE XIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
La RENTRÉE, La BRISÉE.

La RENTRÉE.

AH, ah! vous voilà de bonne heure au bois, Guillaume?

GUILLAUME.

Oui, & vous? est-ce que vous chassez déjà à cause de la fête du Seigneur; car on dit que vous avez bien du monde au Château, aujourd'hui.

La BRISÉE.

Il est vrai.

PERRETTE.

Oui, mais cela ne l'a pas empêché de penser à nous, le Seigneur.

La RENTRÉE.

Oh! je croyons bien, il pense à tout, lui.

La BRISÉE.

Oui, mais ce n'est pas cela; c'est que j'ons enfin attrapé l'Ogre; parce qu'il n'avoit pas ses bottes de sept lieues.

Le PETIT-POUCET, *avec joie.*

Quoi! il est pris?

La B R I S É E.

Enchaîné & en prison , où il demeurera toujours.

Le P E T I T - P O U C E T .

Mon frere , nous avons bien fait de lui voler ses bottes.

La R E N T R É E.

Quoi ! c'est vous autres ?

P I E R R O T .

Oui , parce qu'il couroit après nous , pour nous manger.

La B R I S É E.

Ah ! le coquin ! & savez-vous où il demeurait ?

Le P E T I T - P O U C E T .

Oui ; tenez , voilà sa maison.

La R E N T R É E.

Allons ; c'est bon. (*Il frappe à la porte.*)



SCENE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, La
MERE BONNETTE, *ouvrant la porte.*

La RENTRÉE, *à la Mere Bonnette.*

C'EST vous justement que nous cherchons.

La MERE BONNETTE.

Hé ! Messieurs, pourquoi faire ?

La BRISÉE.

Pour aller en prison, pour avoir demeuré
avec l'Ogre, qui est pris enfin.

La MERE BONNETTE, *avec joie.*

L'Ogre est pris ?

La RENTRÉE.

Oui, oui ; allons en prison.

La MERE BONNETTE, *pleurant.*

Moi, en prison ?

Le PETIT-POUCET.

Ah ! la Rentrée, il ne faut pas lui faire
de mal.

La RENTRÉE.

Comment ! pourquoi cela ?

PIERROT.

C'est qu'elle a empêché l'Ogre de nous
manger.

J A V O T T E.

Ah ! c'est bien vrai , cela.

J A N N E T T E.

Oui , c'est bien vrai , bien vrai.

La B R I S É E.

Oh ! mais , qu'elle vienne toujours avec nous ; car en ce cas-là , le Seigneur la récompensera.

S C E N E X V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS,
BOURGUIGNON , BEAUVAIS.

BEAUVAIS.

EH ! dites donc , Guillaume & Perrette , vous vous faites bien chercher.

G U I L L A U M E.

Pourquoi faire ?

B O U R G U I G N O N.

Le Seigneur a appris que vous aviez perdu vos enfans ; il est bien en colere contre vous.

P E R R E T T E.

Et qu'est-ce qui lui a dit cela ?

BEAUVAIS.

Ce font des Payfans qui vous ont rencontrés , à qui vous avez demandé s'ils ne les avoient pas trouvés dans la forêt.

GUILLAUME.

Nous en avons bien été fâchés , Beauvais, vous pourrez bien lui dire..

PERRETTE.

Oui , Bourguignon ; je vous en prie , dites-lui que cela ne nous arrivera plus.

BOURGUIGNON.

Oh ! je le crois bien ; car il veut se charger de les faire élever , & puis après , de leur faire apprendre un métier à chacun.

GUILLAUME , PERRETTE.

Ah , le bon Seigneur ! Ah , le bon Seigneur !

La RENTRÉE.

On a bien raison de l'aimer dans le Village.

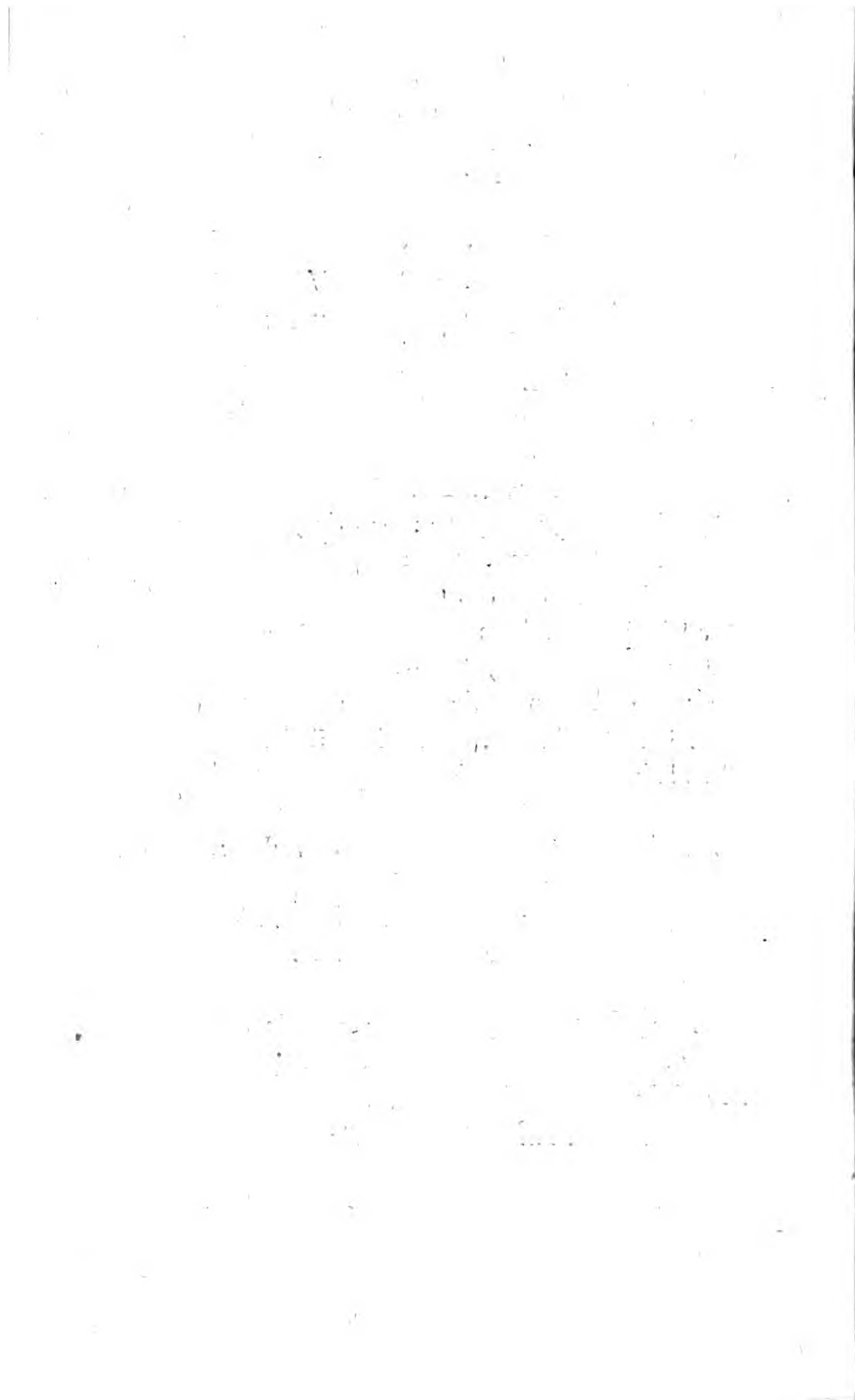
BEAUVAIS.

Dans le Village ? oh ! dis aussi à la Ville , par-tout , par-tout où on le connoît.

PERRETTE.

Allons , Guillaume , allons le remercier , & jouir du plaisir de lui devoir notre bonheur , & celui de nos enfans.

Fin du trente-septième Proverbe.



L'AUTEUR

AVANTAGEUX,

TRENTE-HUITIEME PROVERBE.

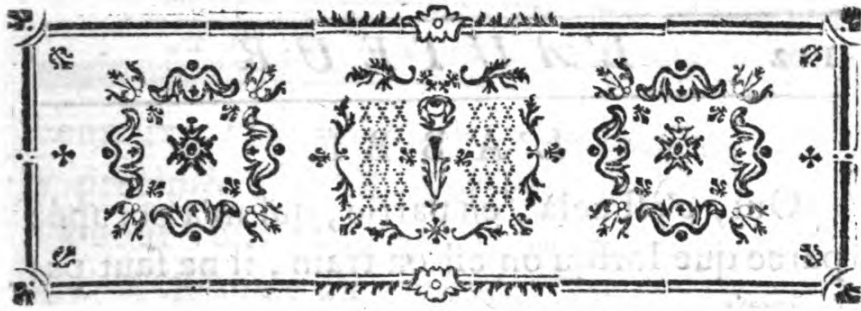
PERSONNAGES.

L'ABBÉ. *Habit noir , rabat , manteau , & poudré à blanc.*

LE CHEVALIER. *Habit de lustrine gris , galonné en argent , Croix de Saint-Louis.*

LE COMÉDIEN. *Habit d'été , verd , galonné d'or.*

La Scène est dans le Jardin du Luxembourg.



**L'AUTEUR
AVANTAGEUX,
PROVERBE.**

SCENE PREMIERE.

L'ABBÉ , Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

AH ! l'Abbé , je suis enchanté de vous rencontrer ; il y a mille ans que nous ne nous sommes vus nulle-part.

L' A B B É.

Il est vrai , & j'en suis , pour le moins , aussi fâché que vous ; mais j'ai eu beaucoup d'affaires.

Le CHEVALIER.

Et votre Tragédie , est-elle finie ?

L' A B B É.

Oui, c'est cela, en partie, qui m'a occupé; parce que lorsqu'on est en train, il ne faut pas quitter.

Le CHEVALIER.

Sans doute, la chaleur se perd, & cela ne se retrouve pas quand on veut. On dit que c'est un ouvrage admirable.

L' A B B É.

Mais je crois qu'il y a des choses que peu de gens feroient capables de faire. Je vous la lirai, un de ces jours, si vous voulez.

Le CHEVALIER.

J'en serai enchanté. Quel sujet avez-vous pris?

L' A B B É.

C'est un sujet de pure invention. Cela s'appelle le Bacha d'Alep; mais il n'y a rien là de tout ce que vous connoissez; on ne paroît rien, & l'on est toujours surpris.

Le CHEVALIER.

C'est très-bien.

L' A B B É.

L'ame est remuée, brisée, calmée; on espere, on desire, on craint; on est près d'être
heureux

heureux , l'abîme s'ouvre , le désespoir vous y précipite , la Raison vous retient ; mais l'amour vous entraîne , tout est perdu ; lorsque la tyrannie est terrassée sous le poids des remords , la vertu est récompensée , & prouve qu'elle est seule le vrai chemin du bonheur.

Le CHEVALIER.

Que de choses , l'Abbé , dans tout cela !

L' A B B É.

Je ne vous dis rien ; il faut voir l'enchaînement des événemens , les détails.... il n'y a point de vers qui ne soient frappés au bon coin , qui ne peignent , & qui ne saisissent , qui... je suis quelquefois étonné d'avoir pu faire un ouvrage pareil.

Le CHEVALIER.

La chaleur avec laquelle vous en parlez , prouve bien que vous seul en êtes capable.

L' A B B É.

Monsieur , j'avois vû admirer nos plus belles Tragédies , j'en avois bien senti aussi toutes les beautés ; car je suis juste , j'avoue qu'il y en a ; mais je trouvois qu'il manquoit toujours quelque chose à l'ouvrage le plus parfait dans ce genre.

Le CHEVALIER.

Ce que c'est que de bien voir ! je suis un grand ignorant moi ; car je suis content de presque toutes celles qui sont restées.

L' A B B É.

Hé bien ! moi , je vois souvent dans celles qui tombent , de lueurs de génie , qui ne sont pas dans les autres.

Le CHEVALIER.

Réellement ?

L' A B B É.

Je dis , très-souvent.

Le CHEVALIER.

C'est admirable cela ! par exemple.

L' A B B É.

Non , c'est tout simple , & je dois voir comme cela moi ; parce que je travaille ; vous ne voyez vous que le cadran de la montre , & moi j'en vois les ressorts , la mécanique. Je remonte au principe , or on ne voyage jamais qu'on n'en retire quelque fruit , selon l'étendue de ses connoissances , vous entendez bien ?

Le CHEVALIER.

A merveille !

L' A B B É.

Je me suis demandé à moi-même ; pourquoi , dans cette Piece , dont tout le monde est enchanté , ai-je désiré quelque chose ? Je cherche ensuite ce que j'ai désiré , & je le trouve ; à force de travailler , j'étois parvenu au point de pouvoir être sûr de perfectionner toutes les Pieces.

Le CHEVALIER.

Quelle entreprise !

L' A B B É.

Elle étoit sûre , vous dis-je ; mais j'ai pensé que cet ouvrage paroîtroit impertinent à tous les admirateurs , esprits bornés , qui ne voyent jamais au-delà de ce qu'on leur présente.

Le CHEVALIER.

Oui , cela auroit pû arriver.

L' A B B É.

Il falloit donc prendre un parti : j'ai dit enseignons , par un exemple neuf , la vraie route que le Génie doit suivre ; que ces regles uniformes , qui le contraignent , soient détruites , que le Génie soit libre enfin. Et j'ai fait le Bacha d'Alep.

H ij

Le CHEVALIER.

C'est un projet héroïque , digne d'une grande âme , d'une âme forte ! l'Abbé , votre enthousiasme me gagne.

L' A B B É.

Ce sera bien autre chose , quand vous verrez ma Piece.

Le CHEVALIER.

Et quand la donnera-t-on ?

L' A B B É.

Mais , je ne fais pas si jamais elle sera jouée , il faut des Acteurs , & nous n'en avons plus.

Le CHEVALIER.

Quoi ! vous croyez que ceux que nous avons actuellement ne seroient pas capables....

L' A B B É.

Bon , capables ! une preuve qu'ils ne le sont pas , c'est qu'ils me la font demander par tout le monde ; qu'ils font agir auprès de moi les puissances supérieures , sur ce qu'un des leurs , qui me l'a entendu lire , sans que je le sçusse , leur en a dit : vous sentez bien que s'ils en avoient conçu toutes les difficultés , ils auroient été épouvantés.

Le CHEVALIER.

Mais ne pourriez-vous pas les faire évaporer ces difficultés, en montrant, à chacun, la manière de jouer son rôle ?

L'ABBÉ.

Je suis incapable de me donner ce soin. Je compose chez moi ; mais dès qu'il faut me remuer hors de-là, je ne le saurois.

Le CHEVALIER.

Vous aimez donc mieux enfouir le trésor que vous avez découvert ?

L'ABBÉ.

Oui, j'en jouis seul, ou avec quelques amis comme vous, par exemple.

LE CHEVALIER.

Nous ne devons pas le permettre, l'Abbé, pour votre gloire, pour celle de la Nation, pour.... Et tenez, voilà un Comédien qui, sans doute, vous cherche, je vais me joindre à lui pour vous presser.

L'ABBÉ, *embarrassé.*

Non, Chevalier, laissez-le passer ; vous ne me déterminerez jamais, allons-nous-en.

Le CHEVALIER, *le retenant par la main.*

Non, non, je vais l'appeller. Monsieur, Monsieur ?

S C E N E I I.

Le CHEVALIER , L' A B B É ,
Le C O M É D I E N .

Le C O M É D I E N .

M O N S I E U R le Chevalier , je vous demande
bien pardon , je révois

L' A B B É , *voulant s'en aller.*

Chevalier , j'ai une affaire très-pressée.

Le C H E V A L I E R .

Monfieur , est-ce que vous connoiffez la
Piece de Monfieur l'Abbé ?

Le C O M É D I E N .

Un peu , Monfieur.

L' A B B É , *voulant s'en aller.*

Laissez-moi donc , Chevalier.

Le C H E V A L I E R , *à l'Abbé.*

Un moment. (*Au Comédien.*) Vous dites
cela bien froidement ; vous êtes , fans doute ,
fâché contre lui ?

Le C O M É D I E N .

Moi , Monfieur ?

Le C H E V A L I E R .

Oui , de ce qu'il ne veut pas la faire jouer.

Le COMÉDIEN.

Je vous demande pardon , Monsieur , il y a plus d'un mois que nous l'avons vue.

Le CHEVALIER , *regardant l'Abbé.*

Comment , vous l'avez vue ?

Le COMÉDIEN.

Oui ; Monsieur l'Abbé nous est tous venu prier séparément d'en faire une lecture ; nous en avons entendu parler , & à dire vrai . . . Enfin nous avons eu un ordre , qu'il a obtenu , pour qu'elle soit lue , & elle l'a été huit jours après.

Le CHEVALIER.

Hé bien ! c'est un prodige , à ce qu'on dit , un chef-d'œuvre de génie ?

Le COMÉDIEN.

Monsieur , je craignois de rencontrer Monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Bon , elle a été mal lue.

Le COMÉDIEN.

Non , Monsieur ; il est vrai que dans le commencement l'on n'écoutoit pas trop ; mais il y a des choses si peu attendues , si hors de vraisemblance , que l'attention s'est réveillée.

Le CHEVALIER.

Hé bien ?

Le COMÉDIEN.

Nous avons tous ri aux éclats.

Le CHEVALIER.

Comment ?

Le COMÉDIEN.

Oui, Monsieur, je suis fâché de le dire devant Monsieur l'Abbé, elle a été refusée d'une commune voix, & nous la lui avons renvoyée.

Le CHEVALIER.

Je ne comprends pas cela.

Le COMÉDIEN.

Monsieur n'a donc point lû cette Pièce ?

Le CHEVALIER.

Non ; mais l'Abbé, tout ce que vous m'avez dit, n'est donc pas vrai ?

L' A B B É.

Je vous demande pardon ; est-ce qu'on doit s'en rapporter à leur jugement ?

Le COMÉDIEN.

Monsieur, nous pouvons nous tromper quelquefois ; mais ce qui nous arrive, est ce

qui arrive à beaucoup de gens du monde, en entendant lire un ouvrage.

Le CHEVALIER.

Mais, en avoit-on jugé de même dans le monde ?

Le COMÉDIEN.

Oui, Monsieur ; c'est ce qui faisoit que mes camarades ne s'en soucioient pas.

Le CHEVALIER

Mais l'Abbé, cet ouvrage si admirable, si difficile à représenter, & pour lequel ces Messieurs vous tourmentoient, dont les vers étoient frappés au bon coin !... A propos, Monsieur, les vers ?

Le COMÉDIEN.

Ah, Monsieur ! comme le reste.

Le CHEVALIER.

Quoi ! pas un bon vers ?

Le COMÉDIEN.

Pas un ; c'est beaucoup dire, cependant je serois bien embarrassé d'en trouver qu'on pût citer. Je suis fâché de tout ce que je dis-là ; mais, Monsieur le Chevalier étant prévenu comme il l'étoit, il auroit pû nous blâmer, & je suis obligé de nous justifier.

Le CHEVALIER.

Quoi, l'Abbé ! vous saviez tout cela ?

Le COMÉDIEN.

Sûrement, Monsieur l'Abbé le savoit, & dans le plus grand détail.

L' A B B É.

Monsieur, tout le monde ne voit pas de même.

Le CHEVALIER.

Ou du moins vous ne voyez pas comme tout le monde ; j'aime mieux croire cela. Vous auriez pourtant pû vous dispenser de me dire comme on vous tourmentoit pour donner votre Piece.

Le COMÉDIEN.

Nous vous l'avons demandée, Monsieur ?

Le CHEVALIER.

Et le peu de démarches & de soins que vous vous donniez pour cela, que malgré les puissances supérieures qui s'en mêloient, vous ne vouliez pas vous rendre.

L' A B B É.

Quelle plaisanterie !

Le CHEVALIER.

Je ne plaisante point, mais je plaisanterai pour vous punir, je suis en fond.

L' A B B É.

Ce que j'ai dit....

Le CHEVALIER.

Est très-ridicule. Monsieur, il faut venger vos camarades ; l'histoire sera bonne à conter , & je crois qu'elle leur fera quelque plaisir.

Le COMÉDIEN.

Le public le sauroit bientôt, si je la leur disois.

Le CHEVALIER.

En ce cas , dites sans hésiter.

L' A B B É.

Hé, Messieurs ! qu'est-ce que je vous ai fait ?

Le CHEVALIER.

Il vouloit corriger nos meilleures Tragédies.

L' A B B É.

C'est un persifflage que tout cela. Adieu.

Le CHEVALIER , *riant.*

Adieu , adieu , l'Abbé : vous entendrez parler de moi. (*Ils s'en vont.*)

Fin du trente-huitième Proverbe.

1911

1. The first part of the report is devoted to a general survey of the situation in the country. It is found that the country is in a state of general depression, and that the people are suffering from want and distress. The cause of this is attributed to the failure of the Government to provide for the needs of the people, and to the mismanagement of the country's resources.

2. The second part of the report deals with the question of the land. It is found that the land is being monopolized by a few large landowners, and that the small farmers are being driven off their land. This is a serious situation, and it is suggested that the Government should take steps to reform the land system.

3. The third part of the report deals with the question of the labor. It is found that the labor is being exploited by the employers, and that the workers are receiving very low wages. This is a serious situation, and it is suggested that the Government should take steps to reform the labor system.

4. The fourth part of the report deals with the question of the education. It is found that the education is being neglected, and that the people are suffering from ignorance. This is a serious situation, and it is suggested that the Government should take steps to reform the education system.

5. The fifth part of the report deals with the question of the public health. It is found that the public health is being neglected, and that the people are suffering from disease and death. This is a serious situation, and it is suggested that the Government should take steps to reform the public health system.

6. The sixth part of the report deals with the question of the public works. It is found that the public works are being neglected, and that the people are suffering from poverty and distress. This is a serious situation, and it is suggested that the Government should take steps to reform the public works system.

7. The seventh part of the report deals with the question of the public safety. It is found that the public safety is being neglected, and that the people are suffering from crime and violence. This is a serious situation, and it is suggested that the Government should take steps to reform the public safety system.

8. The eighth part of the report deals with the question of the public order. It is found that the public order is being neglected, and that the people are suffering from chaos and confusion. This is a serious situation, and it is suggested that the Government should take steps to reform the public order system.

9. The ninth part of the report deals with the question of the public morality. It is found that the public morality is being neglected, and that the people are suffering from vice and immorality. This is a serious situation, and it is suggested that the Government should take steps to reform the public morality system.

10. The tenth part of the report deals with the question of the public progress. It is found that the public progress is being neglected, and that the people are suffering from stagnation and backwardness. This is a serious situation, and it is suggested that the Government should take steps to reform the public progress system.

LE
BOUDOIR,

TRENTE-NEUVIÈME PROVERBE.

P E R S O N N A G E S.

M. DE BOURVAL. *Habit maron , galonné d'or , veste de même , chapeau , épée , & perruque à nœuds.*

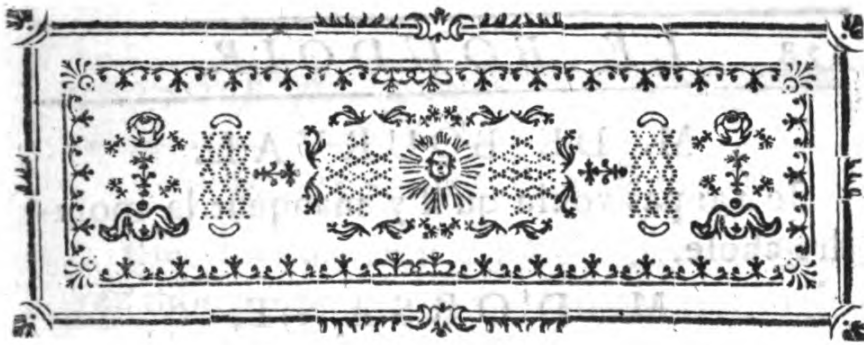
Mlle DE SAINT-EDME. *Robe gris-de-lin , garnie en dentelle , coëffée en cheveux.*

LE CHEVALIER DE GORVILLE. *Habit couleur-de-rose , veste & paremens en argent , chapeau à plumet , épée.*

M. D'ORSANT , *Oncle du Chevalier de Gorville. Habit de petit velours , de plusieurs couleurs , doublé de verd , Croix de Saint-Louis , épée & chapeau.*

SOPHIE , *femme-de-chambre de Mlle de Saint-Edme. En femme-de-chambre.*

La Scène est chez M. de Bourval , dans un Boudoir neuf , orné de glaces , de peintures agréables , de meubles précieux & à la mode.



LE

BOUDOIR,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE BOURVAL, M. D'ORSANT.

M. DE BOURVAL, *entrant le premier.*

ENTREZ & fermez la porte, regardez un peu ceci. Que dites-vous de ce Boudoir ?

M. D'ORSANT.

Je le trouve délicieux, je n'ai rien vu comme cela.

M. DE BOURVAL.

Je n'ai pas voulu qu'il y manquât la moindre chose.

M. D'ORSANT.

Il y a une proportion, une élégance ! un charme ! & en même-temps, malgré la richesse des ornemens, ils sont si bien distribués, avec tant de goût, que l'œil est aussi content qu'il est enchanté.

M. DE BOURVAL.

Vous en devinez bien l'Auteur ?

M. D'ORSANT.

C'est notre ami ?

M. DE BOURVAL.

Il n'y a que lui. Et les peintures ?

M. D'ORSANT.

Ah, parbleu ! cela n'est pas difficile ; on reconnoît toujours le pere des Graces & des Amours. Tout est charmant !

M. DE BOURVAL.

Il faut voir cela en détail.

M. D'ORSANT.

Sans doute. Mais quelle folie, pour un homme de votre âge, de faire faire un Boudoir aussi voluptueux !

M. DE

M. DE BOURVAL.

Bien loin d'être une folie , quand vous saurez mon projet , vous ne manquerez sûrement pas de m'approuver.

M. D'ORSANT.

Vous êtes riche , & vous avez raison de vous satisfaire , ainsi je puis avoir tort.

M. DE BOURVAL.

Ce n'est pas cela ; écoutez-moi.

M. D'ORSANT.

Je le veux bien.

M. DE BOURVAL.

Vous savez que le pere de Mademoiselle de S. Edme , en mourant , me chargea de marier sa fille , quand elle seroit en âge. Il y a trois mois que je l'ai retirée du Couvent dans ce dessein , & qu'elle demeure ici ?

M. D'ORSANT.

Oui.

M. DE BOURVAL.

Elle a peu de bien.

M. D'ORSANT.

Je crois vous deviner.

M. DE BOURVAL.

Hé bien ! oui , j'ai envie de l'épouser.

M. D'ORSANT.

Elle est bien jeune pour vous.

M. DE BOURVAL.

Je le fais ; mais ce n'est pas là ce qui me retient.

M. D'ORSANT.

Quoi donc ?

M. DE BOURVAL.

Je crains qu'elle ne soit insensible ; à son âge on n'est pas aussi formé qu'elle l'est , sans avoir plus de vivacité ; enfin je veux la tirer de l'espece d'indifférence où je la vois.

M. D'ORSANT.

Et , comment ?

M. DE BOURVAL.

Je veux émouvoir son cœur , y faire éclore l'amour , & profiter de ses premiers mouvemens , pour la déterminer en ma faveur. Si j'étois plus jeune , je n'aurois pas recours à ces moyens ; mais puisque tout ce que vous voyez ici , vous a charmé , il me semble qu'elle doit y perdre son insensibilité , & que dans ce trouble , voyant ce que j'ai fait pour elle , sa reconnoissance favorisera le desir que j'ai de l'épouser.

M. D'ORSANT.

Mon ami , ce projet est plus adroit que délicat , & sent l'homme qui a un peu vécu.

M. DE BOURVAL.

Je n'en disconviens pas ; mais
Ce n'est pas un crime , en aimant ,
D'employer un peu d'art pour plaire.

M. D'ORSANT.

Je vous comprends bien ; mais qui vous répondra que vous deviendriez l'objet de ses pensées , de ses desirs ?

M. DE BOURVAL.

Il me semble que je dois l'espérer par cet essai de bonheur que je lui prépare , cette preuve des soins que j'aurai de prévenir tout ce qui pourra lui plaire.

M. D'ORSANT.

Il falloit donc ne faire peindre ici que les amours de Jupiter , au lieu de ceux d'Apollon , d'Adonis , d'Endimion , de Mars , cela auroit mieux dirigé ses pensées sur vous.

M. DE BOURVAL.

Je n'aime point cette mauvaise plaisanterie-là , je vous en avertis.

M. D'ORSANT.

Mais ne connoît-elle que vous d'hommes ?

M. DE BOURVAL.

Elle en connoît peu , du moins ; & jusqu'à présent , n'ayant rien senti pour eux , elle ne les a vus qu'avec indifférence , comme ses compagnes du Couvent.

M. D'ORSANT.

Vous croyez que mon neveu le Chevalier , par exemple?...

M. DE BOURVAL.

Votre neveu est un polisson.

M. D'ORSANT.

Enfin , je ne fais ce qui vous arrivera ; mais si rien ne réussit de tout ce dont vous vous flattez , n'en soyez pas surpris.

M. DE BOURVAL.

Nous verrons.

M. D'ORSANT.

Je souhaite de tout mon cœur de me tromper , quand ferez-vous cette épreuve ?

M. DE BOURVAL.

A l'instant , Sophie est prévenue , & doit amener ici Mademoiselle de S. Edme , pen-

dant que j'irai finir une affaire chez mon Notaire, & faire préparer le contrat.

M. D'ORSANT.

Ce soir, je pourrai donc vous féliciter?

M. DE BOURVAL.

Je l'espère.

M. D'ORSANT.

Allons, je viendrai vous revoir.

M. DE BOURVAL.

Vous me ferez grand plaisir.

M. D'ORSANT.

Tenez, voilà Sophie, donnez-lui vos derniers ordres; mais souvenez-vous....

M. DE BOURVAL.

Oui, oui, à tantôt.

SCENE II.

M. DE BOURVAL, SOPHIE.

M. DE BOURVAL.

AH! ça, ma chere Sophie, tu te souviendras de tout ce que je t'ai dit?

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

M. DE BOURVAL.

Lorsque Mademoiselle de S. Edme entrera ici, observe l'impression qu'elle recevra, si c'est de la joie ou de la langueur; si elle sera touchée de mon attention, si...

S O P H I E.

Hé! Monsieur, vous m'avez déjà dit cela cent fois.

M. DE BOURVAL.

Il est vrai que je te l'ai répété un peu; mais c'est le desir de la voir sortir de cet engourdissement où elle paroît être, qui fait...

S O P H I E.

Je fais vos raisons, & je devine vos projets.

M. DE BOURVAL.

Je serois bien présent à cette épreuve; mais il faut qu'elle sente librement, qu'elle réfléchisse seule à ce qu'elle éprouvera; pour lors, je me présenterai, & s'il arrive qu'elle... tu me vois transporté de cette idée!... je sens!... Allons, je ne finirois pas, & c'est d'autant reculer mon bonheur. Je vais terminer une affaire, en attendant: adieu, je reviendrai dès que je le pourrai; mais je veux lui donner tout le temps de sentir, de penser, d'examiner....

S O P H I E.

Hé ! Monsieur , allez-vous-en.

M. DE BOURVAL.

Tu as raison ; c'est que.... Adieu.

S C E N E I I I.

SOPHIE, Le CHEVALIER.

S O P H I E.

LE voilà parti. Quels moyens les hommes emploient pour nous séduire !... J'entends quelqu'un ; c'est Monsieur le Chevalier !

Le CHEVALIER.

Oui, c'est moi, ma chere Sophie....

S O P H I E.

Sortons d'ici, je vous prie.

Le CHEVALIER.

Pourquoi ? je ne connoissois pas cette piece-ci.

S O P H I E.

Oui, mais je n'y veux pas rester avec vous.

Le CHEVALIER.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

S O P H I E

Hé bien ! dépêchez-vous donc.

Le CHEVALIER.

Mon oncle vient de sortir d'ici ; vous savez à quel point il m'aime ; j'ai parlé hier de Mademoiselle de S. Edme , devant lui , avec transport , avec tout l'amour que je ressens pour elle.

S O P H I E.

Vous l'aimez ?

Le CHEVALIER.

Ah , sûrement ! je l'adore , je.... mais laissez-moi donc achever. Mon oncle a paru rêver : aujourd'hui sa première sortie a été pour venir ici ; je l'y ai vu entrer de ma fenêtre ; s'il étoit venu proposer à Monsieur de Bourval , de m'accorder Mademoiselle de S. Edme ; & s'il y avoit consenti , je mourrois de joie ! c'est ce que je veux savoir ; ils ont été renfermés ici long-temps , à ce qu'on m'a dit ; j'ai vu sortir mon oncle , en riant ; j'ai été prêt à lui sauter au col ; mais je me suis retenu ; je veux auparavant apprendre de vous si je ne me trompe pas.

S O P H I E.

Je ne fais pas de quoi ces Messieurs se sont entretenus ; mais je ne crois pas que le projet de Monsieur de Bourval soit conforme à vos desirs. Et Mademoiselle de S. Edme vous aime-t-elle ?

Le CHEVALIER.

Hélas ! je l'ignore : je cherche en vain dans ses yeux quelque espoir , ils ne me disent rien.

S O P H I E.

Vous ne lui avez donc jamais parlé de votre amour ?

Le CHEVALIER.

J'en ai toujours eu le projet ; & la crainte de ne pas réussir , m'a fait préférer l'incertitude , au desir d'éclaircir mon sort.

S O P H I E.

J'entends du bruit.

Le CHEVALIER.

C'est , peut-être , elle ?

S O P H I E.

Oui , vraiment. Je ne veux pas que vous soyez ici ensemble.



SCENE IV.

SOPHIE , Mlle DE S. EDME ,
Le CHEVALIER.

Mlle DE S. EDME , *avant d'entrer.*

SOPHIE ?

SOPHIE.

Mademoiselle.

Le CHEVALIER.

Que je la voie , seulement.

SOPHIE.

Hé bien ! entrez dans cette garde-robe ,
vous la verrez au-travers des fleurs qui sont
peintes sur la glace de la porte , & vous ne
remuerez pas.

Le CHEVALIER.

J'y consens. (*Il entre dans la garde-robe.*)

Mlle DE S. EDME.

Sophie ?

SOPHIE.

Mademoiselle , par ici. (*Elle va à la porte.*)

Mlle DE S. EDME , *paraissant.*

Je te cherche depuis... (*toute troublée.*)

Ah !... (*Elle entre.*)

S O P H I E.

Qu'avez-vous donc ?

Mlle DE S. EDME.

Mais, Sophie, c'est que.... c'est.... charmant !

S O P H I E.

Oui, c'est fort joli.

Mlle DE S. EDME.

Fort joli !

S O P H I E.

Oui, c'est beau, si vous voulez ; il y a bien de l'or.

Mlle DE S. EDME.

De l'or ? C'est n'est pas l'or qui me plaît ; ce sont les fleurs, les odeurs, les peintures, les glaces ! Combien on se voit de fois !

S O P H I E.

Ce n'est pas-là ce qui vous y paroît le moins joli, dites la vérité ?

Mlle DE S. EDME.

J'y passerois ma vie !

S O P H I E.

Toute seule ?

Mlle DE S. EDME.

Toute seule ?... mais je crois que oui.

S O P H I E.

Et qui feriez-vous ?

Mlle DE S. EDME.

J'y penserois , & beaucoup.

S O P H I E.

Mais après avoir pensé ?

Mlle DE S. EDME.

J'y dessinerois , j'y lirois , j'y chanterois ,
j'y écrirois.

S O P H I E.

Vous y écririez , & à qui ?

Mlle DE S. EDME.

Je ne fais pas ; mais peut-être que je le
faurois.

S O P H I E.

Vous ne vous ennuierez jamais ?

Mlle DE S. EDME.

Non.

S O P H I E.

Mais je ne vois rien de gai dans tout cela,
que le premier coup d'œil.

Mlle DE S. EDME.

Tout y est ravissant !

S O P H I E.

Mais , quoi examiner ?

Mlle DE S. EDME.

Ces tableaux, par exemple; la nature y est embellie: on voudroit toujours qu'elle fut comme cela, toujours aussi brillante. Ne trouves-tu pas que les figures ont quelque chose de divin?

S O P H I E.

Quel est le sujet de ce tableau-ci?

Mlle DE S. EDME.

C'est Vénus qui trouve Adonis endormi, & qui en devient amoureuse.

S O P H I E, *souriant.*

Amoureuse?

Mlle DE S. EDME.

Oui, amoureuse. Pourquoi ris-tu?

S O P H I E.

Moi? je ris.... Ah! Mademoiselle, regardez Vénus, elle vous ressemble comme si c'étoit votre portrait; ne trouvez-vous pas?

Mlle DE S. EDME, *avec distraction.*

Oui.

S O P H I E.

Mais vous ne la regardez pas? Hé bien! répondez donc? Vous regardez Adonis?

Mlle DE S. EDME.

C'est vrai ; c'est que je trouve.... je n'oserai jamais te le dire.

S O P H I E.

Bon ! allons , parlez , parlez.

Mlle DE S. EDME.

Je trouve qu'il ressemble....

S O P H I E.

A qui ?

Mlle DE S. EDME.

Au Chevalier de Gorville.

S O P H I E.

Oui ; c'est vrai.

Mlle DE S. EDME.

Je ne fais pourquoi , mais je suis fâchée qu'il dorme : si les yeux étoient ouverts....

S O P H I E.

Vous croyez qu'il vous regarderoit ?

Mlle DE S. EDME.

Mais....

S O P H I E.

Vous le voudriez ? Achevez.

Mlle DE S. EDME , *soupirant & se laissant aller sur une Ottomane.*

Ah !

Le CHEVALIER, *sortant du Cabinet, & se jettant aux genoux de Mlle de S. Edme.*

Vos vœux sont prévenus, Mademoiselle, je vous aime, je vous adore, depuis que j'ai le bonheur de vous connoître, & c'est pour toute ma vie. Approuvez-vous tout l'amour que vous m'inspirez?... Vous ne répondez point.

Mlle DE S. EDME.

Ah, Sophie ! je ne croyois pas ce Boudoir si dangereux !

S O P H I E.

Ce n'est pas pour vous qu'il l'est le plus,

Mlle DE S. EDME.

Chevalier, vous m'avez surpris.

Le CHEVALIER.

Il est vrai, mais me le pardonnez-vous ?

Mlle DE S. EDME.

A quoi me serviroit de vous aimer ?

Le CHEVALIER.

A faire mon bonheur, je n'ose dire le vôtre ; mais c'est tout ce que je peux jamais désirer de plus vif !

Mlle DE S. EDME.

Je ne comprends pas pourquoi je vous

vois aujourd'hui si différemment de ce que je vous avois vû jusqu'à présent ?

Le CHEVALIER.

C'est que vous doutiez de mon cœur, sans doute ; vous ne me rendiez pas justice, vous ne vous la rendiez pas à vous-même.

Mlle DE S. EDMÉ.

Levez-vous, Chevalier, je vous en prie.

Le CHEVALIER.

Consentez que je vous fasse demander, par mon oncle, à Monsieur de Bourval.

Mlle DE S. EDMÉ.

Hé bien ! je ne m'y oppose pas.

Le CHEVALIER.

Ah ! je mourrai de joie de l'excès de mon bonheur ! oui, je jure à vos pieds de vous adorer toute ma vie. (*Il lui baise la main.*)



SCENE

SCENE V.

Mlle DE S. EDME, M. DE BOURVAL,
M. D'ORSANT, Le CHEVALIER.

M. DE BOURVAL, *bas*, à M. D'orsant.

NE faites pas de bruit, elles sont encore ici. (*Il avance & s'écrie.*) Ah, ciel! que vois-je? Que faites-vous là, Mademoiselle?

Mlle DE S. EDME.

J'essaie votre Boudoir, Monsieur, il est délicieux, & je vous ai la plus grande obligation.

M. DE BOURVAL, *interdit*.

Comment?...

Mlle DE S. EDME.

Oui, sans lui, je n'aurois peut-être jamais sçu que Monsieur le Chevalier m'aimoit: peut-être même n'y aurois-je pas été aussi sensible, c'est à vous que je devrai tout mon bonheur.

M. DE BOURVAL.

Sophie?...

SOPHIE.

Monsieur, elle est sensible, elle en con-
Tome III.

vient ; n'est-ce pas ce que vous en vouliez favoir ?

M. D'ORSANT, à *M. de Bourval*.

Mon ami , ce polifson-là est plus dangereux que vous ne le croyiez.

Le CHEVALIER.

Ah ! mon oncle , vous m'aimez !...

M. D'ORSANT.

Je t'entends , & tu n'as pas befoin de t'expliquer. (*A M. de Bourval.*) Allons , mon ami , imitez-moi , je donne tout mon bien à mon neveu ; accordez-lui Mademoifelle de S. Edme , vous remplirez entierement les volontés de fon pere.

M. DE BOURVAL, *bas*, à *M. d'Orfant*.

Mais vous savez....

M. D'ORSANT.

C'étoit des defirs & non pas de l'amour que vous aviez , & vous retrouverez aifément avec une autre , ce que vous perdez avec elle.

M. DE BOURVAL, *bas*.

Paix donc.

M. D'ORSANT.

Cette épreuve étoit folle , je vous l'avois prèdit.

M. DE BOURVAL.

J'en conviens à présent.

M. D'ORSANT.

Consentez de bonne grace.

M. DE BOURVAL.

Allons , soyez heureux , & j'en ferai charmé.

Le CHEVALIER.

Ah , Monsieur ! Ah , mon oncle ! Ah , Mademoiselle ! (*Il les embrasse tous.*)

M. D'ORSANT , *souriant.*

Nous faisons des heureux , mon ami , nous le devenons nous-même , n'est-ce pas ?

M. DE BOURVAL.

Oui , oui ; mais mon ami , est un grand fripon. (*Ils sortent tous.*)

Fin du trente-neuvième Proverbe.

LE PARI,

QUARANTIEME PROVERBE.

P E R S O N N A G E S.

Mad. MOKA , *maîtresse du Caffé. Robe de tafetas rayé , petit bonnet , boutons de diamans , tablier blanc.*

M. DUVAL. *Habit , veste , bleu céleste , chapeau , épée.*

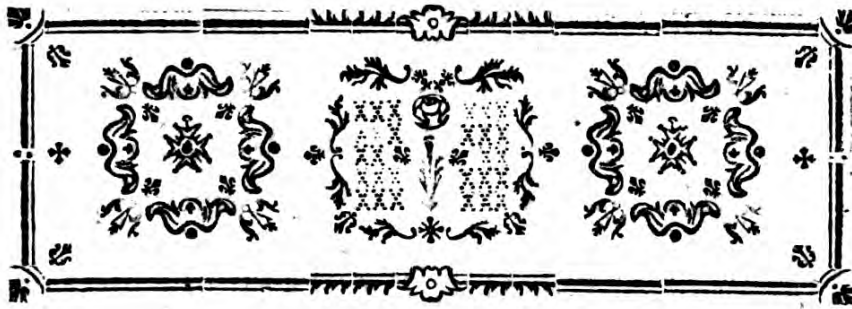
M. DELALANDE. *Habit complet , de plusieurs couleurs , épée , chapeau à plumet.*

M. DESPRESSINS. *Habit rouge à brandebourgs d'or , veste brodée en or , couteau-de-chasse , & chapeau à plumet.*

M. LE DOUX , *manchot. Habit gris complet , boutons d'or , perruque à nœuds , chapeau sous le bras , épée.*

LE GARÇON *cafetier. Veste blanche , tablier blanc.*

La Scène est dans un des Caffés du Boulevard.



LE PARI, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Mad. MOKA, M. DUVAL,
LE GARÇON.

M. DUVAL.

BONJOUR, Madame Moka, vous n'avez pas grand monde ?

Mad. MOKA.

Il est encore de bonne heure, Monsieur.

M. DUVAL.

Monsieur Delalande n'est pas venu ici aujourd'hui ?

Le GARÇON.

Il est venu, ce matin, à cheval.

M. D U V A L.

Il m'avoit dit qu'il viendrait cette après-dînée.

Le G A R Ç O N.

Monfieur, le voilà.

S C E N E II.

Mad. MOKA, M. DUVAL, M. DELALANDE, Le GARÇON.

M. D U V A L.

A H ! te voilà, Lalande ?

M. DELALANDE.

J'ai été te chercher chez Madame Delarue, l'on m'a dit qu'on ne t'avoit pas vû, & je fuis venu voir ici.

M. D U V A L.

Qu'est-ce que tu as fait hier au vingt-un ?

M. DELALANDE.

J'ai perdu trente-neuf louis ; ils n'y fa-vent pas jouer ; il n'y a pas moyen de rien faire avec des gens comme cela.

M. D U V A L.

Et Madame des Bruyeres, a-t-elle gagné ?

M. DELALANDE.

Oui , je crois qu'elle a eu une douzaine de louis.

M. D U V A L.

Ah ! tiens , n'est-ce pas la petite Aglaé qui passe , dans le vis-à-vis ?

M. DELALANDE.

Je crois que oui. Il n'a tenu qu'à moi de souper avec elle , avant hier ; mais je ne m'en suis pas soucié ; elle est trop blonde.

M. D U V A L.

Qu'est-ce qui l'a à présent ?

M. DELALANDE.

Mais , tout le monde.

M. D U V A L.

N'est-ce pas le Chevalier de la Merville ?

M. DELALANDE.

Bon ! il y a long-temps qu'il ne l'a plus , elle a eu un Anglois depuis. Vas-tu aux Italiens aujourd'hui ?

M. D U V A L.

Je ne fais pas. Qu'est-ce qu'on donne ?

M. DELALANDE.

Le Roi & le Fermier , avec les Sœurs rivales , je crois.

M. D U V A L.

Et aux François?

M. DELALANDE.

Ma foi , je n'en fais rien. Je n'y vas jamais, c'est un spectacle triste , & je ne donne pas dans l'esprit moi.

M. D U V A L.

Je crois que tu ne lis gueres.

M. DELALANDE.

Parbleu non , je n'ai pas le temps. Et puis que diable lire ? J'ai acheté pourtant la Bibliothèque de campagne ; mais c'est pour ceux qui viendront chez moi.

M. D U V A L.

Ah ! c'est du moins quelque chose.

M. DELALANDE.

Combien te coûte cet habit-là?

M. D U V A L.

Ma foi , je n'en fais rien , je ne m'en informe seulement pas. A propos , as-tu vû mes derniers chevaux ?

M. DELALANDE.

Lesquels ?

M. D U V A L.

Ceux que j'avois hier à la plaine ?

M. DELALANDE.

Oui, ils sont vilains.

M. D U V A L.

Vilains, oui, c'est ce qu'ils sont, & dressés ! Il n'y a rien de si agréable à mener ; j'ai pourtant envie de m'en défaire.

M. DELALANDE.

Si tu veux les troquer contre mon cheval anglois....

M. D U V A L.

Quoi, cette grande roffe que tu avois l'autre jour au Bois de Boulogne ?

M. DELALANDE.

Oui, une roffe ! je ne le donnerois pas pour quatre-vingt louis.

M. D U V A L.

Allons donc !

M. DELALANDE.

Ah ! voilà Despressins.

M. D U V A L.

C'est vrai.

M. DELALANDE.

Je m'en vais l'appeller. Despressins ?



S C E N E III.

Mad. MOKA, M. DELALANDE,
M. DESPRESSINS, M. DUVAL,
L E G A R Ç O N.

M. DESPRESSINS.

A H ! eh voilà Duval aussi ! Qu'est-ce que vous faites ici tous les deux ?

M. DELALANDE.

Ma foi rien. Où as-tu dîné ?

M. DESPRESSINS.

Dans la rue S. Louis.

M. D U V A L.

Chez qui cela ?

M. DESPRESSINS.

Chez une vieille Tante à moi. Madame Moka est toujours jolie.

M. D U V A L.

Elle se porte mieux que cet hyver, à la foire.

Mad. M O K A.

Oui, Monsieur, Dieu merci, cela va assez bien à présent.

M. DELALANDE, *à part, aux autres.*

Elle a été assez jolie au moins.

M. DESPRESSINS.

Elle l'est bien encore.

M. D U V A L.

C'est dommage qu'elle aime son mari.

M. DESPRESSINS.

Tu le crois ?

M. D U V A L.

Oui, on me l'a dit.

M. DELALANDE.

Ah ! je t'en réponds , je voudrais avoir autant de cinquante louis.... A propos , Madame Moka , ce Monsieur que j'ai vû ici-une fois , que vous disiez qui ne vous avoit jamais parlé , vient-il encore ?

Mad. M O K A.

Oui , Monsieur , tous les jours.

Le G A R Ç O N.

Voilà , à-peu-près , l'heure où il vient prendre du café.

M. DELALANDE.

Et il ne t'a jamais rien dit non plus à toi ?

Le G A R Ç O N.

Non , Monsieur , jamais ; il fait figner seulement , nous sommes accoutumés à cela. On lui verse du café , il le prend & il s'en va , après avoir payé , s'entend.

M. D U V A L.

Ah! je me rappelle; c'est un homme qui....

(*Il fait un signe pour le désigner.*)

Le G A R Ç O N.

Oui, Monsieur.

M. D E L A L A N D E.

Parbleu, je suis curieux de le voir.

Mad. M O K A.

Monsieur, si vous ne vous en allez pas, vous aurez ce plaisir-là.

M. D U V A L.

Hé bien! j'ai envie de le faire parler.

M. D E S P R E S S I N S.

Cet homme-là? Tu seras bien fin, je le connois moi.

M. D U V A L.

Veux-tu parier dix louis?

M. D E S P R E S S I N S.

Non.

M. D U V A L.

Pourquoi?

M. D E L A L A N D E.

Je les parie moi; mais aujourd'hui.

M. D U V A L.

Tout-à-l'heure, s'il vient.

Le C A R Ç O N.

Il ne tardera pas.

M. D U V A L.

Allons, voyons tes dix louis.

M. D E L A L A N D E.

Les voilà. (*Il tire sa bourse.*)

M. D U V A L.

Voilà les miens. (*Il tire aussi sa bourse.*) Il n'y a qu'à les mettre entre les mains de Despressins.

M. D E L A L A N D E.

Je le veux bien. Tenez. (*Il donne les dix louis.*)

M. D U V A L.

Vois s'il y a dix louis ?

M. D E S P R E S S I N S.

Oui, oui ; hé bien ! à présent , je vous dirai que je suis pour celui qui parie , qu'il ne parlera pas.

M. D E L A L A N D E.

Nous verrons.

L E G A R Ç O N.

Ah ! Monsieur , le voilà , le voilà qui vient.

M. D E L A L A N D E, *va voir.*

Il a parbleu raison , c'est lui-même.

Mad. M O K A.

Oh ! il ne manque jamais , à moins qu'il ne pleuve à verse.

M. D U V A L.

Il prend son café bien tard.

Le G A R Ç O N.

C'est son heure ordinaire.

M. DELALANDE.

Range-toi donc de la porte.

M. DESPRESSINS.

Je m'en vais.

M. DELALANDE.

Et mes dix louis. Ce gaillard-là emporte les enjeux.

M. DESPRESSINS.

Je m'en vais faire une visite ici près , & je reviens savoir la réussite du pari.

M. D U V A L.

Ne sois pas long-temps.

M. DESPRESSINS.

Je ne fais qu'aller & venir.

M. DELALANDE.

Laissons passer notre homme , sans faire semblant de rien.

SCENE

S C E N E I V.

Mad. MOKA , M. DELALANDE ,
M. DUVAL , M. LEDOUX , *boitant ,
ayant une main retirée , faisant la grimace à
tous momens par tic.* Le GARÇON.

M. DELALANDE , à M. Ledoux.

MONSIEUR , je vous attendois avec im-
patience , je suis charmé de vous voir.

M. LEDOUX *ne regarde pas M. Dela-
lande. Il fait signe au Garçon de lui
donner du Caffé , & il va s'asseoir auprès
d'une table.*

M. DELALANDE.

Monfieur , vous aimez beaucoup le caffé
d'ici ?

M. LEDOUX *fait la grimace , & regarde
fi on apporte fon caffé.*

M. DELALANDE.

Monfieur , vous n'allez jamais à la campa-
gne. Je crois que vous avez tort. Si vous
preniez des eaux , cela feroit peut-être bon
pour votre main. (*Il veut toucher la main
de M. Ledoux.*)

M. LEDOUX *fait la grimace , & change de place. On lui verse du café. Il regarde droit devant lui , faisant des grimaces souvent.*

M. DELALANDE.

Quel diable d'homme ! on ne fait par où l'entamer. Aimez-vous un peu le spectacle ? Cela doit vous amuser , n'aimant pas à parler ?

M. LEDOUX *fait la grimace , & se tourne de l'autre côté.*

M. DELALANDE.

Monfieur , pour faire connoiffance avec vous ; je voudrois bien que vous me fiffiez le plaisir de venir dîner avec moi.

M. LEDOUX , *grimace , prend son café , & n'écoute pas.*

M. DELALANDE.

Il n'est pas gourmand ! Monfieur , nous aurions des femmes fort jolies.

M. LEDOUX *fait la grimace , & n'a l'air de rien entendre.*

M. D U V A L.

Je crois que j'aurai bien-tôt tes dix louis.

M. DELALANDE.

Pas encore. Attends , attends. (*A M. Ledoux.*) Monfieur , il y a un homme qui

vous cherche pour vous remettre cinquante louis d'une restitution qu'il est chargé de vous faire.

M. LEDOUX, *fait la grimace, & ne dit rien.*

M. DELALANDE.

Il n'aime pas l'argent. Monsieur, il y a quelqu'un qui m'a dit que vous n'aimiez pas à vous battre.

M. LEDOUX *fait la grimace, & pousse sa tasse qu'il a vidée, & reste tranquille.*

M. DELALANDE.

Parbleu, il parlera. (*Il marche sur le pied de M. Ledoux.*)

M. LEDOUX *se leve, fait la grimace, ne crie pas, & il va payer sa tasse de café.*

M. DELALANDE.

Monsieur, quand reviendrez-vous ici? Je ferois bien-aïse de causer avec vous; car vous avez bien de l'esprit

M. LEDOUX *fait la grimace, & s'en va en boitant.*

M. DELALANDE.

Que le diable l'emporte.

M. D U V A L, *riant.*

Ah, ah, ah, ah.

M. DELALANDE.

Est-ce que c'est un fou? Dis donc toi!

LE GARÇON.

Nous n'en savons rien, Monsieur.

SCENE V.

Mad. MOKA, M. DELALANDE,
M. DUVAL, M. DESPRESSINS,
Le GARÇON.

M. DESPRESSINS.

Hé bien, a-t-il parlé?

M. DUVAL.

Oh! pour cela non. Allons donne-moi
mes vingt louis.

M. DELALANDE.

Un moment.

M. DUVAL.

Mais nas-tu pas parié que tu le ferois parler?

M. DELALANDE.

C'est vrai.

M. DUVAL.

Hé bien?

M. DELALANDE.

Comme je lui ai marché sur le pied,

peut-être qu'il m'enverra dire qu'il veut se battre , il faut attendre.

M. D U V A L.

Nous sommes convenus qu'il parleroit aujourd'hui , qu'as-tu à dire ?

M. DELALANDE.

C'est vrai ; mais si c'est par ce que je lui ai dit , qu'il parle demain , je le suppose ; je n'aurai pas perdu.

M. D U V A L.

Tout de même.

M. DELALANDE.

Non pas. Veux-tu parier encore dix louis ?

M. D U V A L.

Si tu veux.

M. DESPRESSINS.

Finissons cette affaire-ci auparavant.

M. DELALANDE.

Et comment ?

M. DESPRESSINS.

Ecoutez-moi , vous êtes deux nigauds tous les deux.

M. DELALANDE.

Pourquoi cela ?

M. DESPRESSINS.

Parce que cet homme , qui s'appelle Monsieur Ledoux , ne pouvoit pas vous répondre , vous lui auriez parlé cent ans.

M. D U V A L.

Il est peut-être muet ?

M. DESPRESSINS.

Tu l'as dit. Il est sourd & muet de naissance.

M. DELALANDE.

Que diable ! il falloit donc nous le dire.

M. DESPRESSINS.

J'ai voulu vous laisser parier. Tenez , voilà vos dix louis à chacun. (*Il les leur rend.*)

M. D U V A L.

Veux-tu que je te mene , où vas-tu ?

M. DELALANDE.

Aux Italiens.

M. DESPRESSINS.

Et bien , j'irai aussi.

M. D U V A L.

Garçon , vois si mon carosse est là.

Le G A R Ç O N , *regardant.*

Oui , Monsieur.

M. DELALANDE.

Allons-nous-en. Bonjour , Madame Moka.

Mad. M O K A.

Messieurs, je suis bien votre servante.

M. D U V A L.

Allons, passe. (*Ils s'en vont.*)

EXPLICATION

DES PROVERBES

De la cinquième Partie.

- | | | |
|-----|--|-----|
| 34. | Q UI se sent morveux se mouche. | 5 |
| 35. | Que chacun fasse son métier, & les vaches seront bien gardées. | 19 |
| 36. | A l'impossible nul n'est tenu. | 53 |
| 37. | Ce que Dieu garde est bien gardé. | 71 |
| 38. | Il ne faut pas péter plus haut que le cul. | 111 |
| 39. | Il bat les buissons, & les autres prennent les oiseaux. | 127 |
| 40. | On ne sauroit tirer de l'huile d'un mur. | 151 |

F I N.

A P P R O B A T I O N .

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, les Amusemens de Société, ou la Suite des Proverbes Dramatiques. On peut se flatter que la gaieté, la connoissance du monde & celle du cœur humain, qui brillent également dans cette heureuse composition, mériteront les suffrages du Public. Fait à Paris, ce 28 Février 1769. CAPERONNIER.

Les deux premiers volumes des Proverbes Dramatiques, se trouvent aussi chez Sébastien Jorry.

LA MÉDAILLE

D'OTHON,

QUARANTE-UNIÈME PROVERBE.

Tome III.

M

PERSONNAGES.

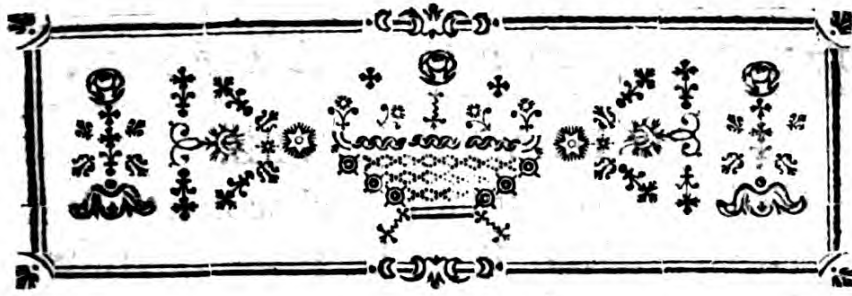
M. DEVERBERIE. *Habit verd , brandebourgs d'or , veste d'or , perruque à nœuds.*

M. DELAMERCI. *Habit , veste rouge , galonnés d'or , chapeau , épée.*

L'ABBÉ DE L'EXERGUE. *En habit noir , rabat , manteau , grande perruque d'Abbé.*

LE ROUX , *Laquais de M. Deverberie. En redingotte , une serviette à la main.*

La Scène est chez M. Deverberie.



LA MÉDAILLE
D'OTHON,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DEVERBERIE, LEROUX.

M. DEVERBERIE.

Tu dis que M. Delamerci viendra sûrement ?

LEROUX.

Oui, Monsieur ; il a envoyé savoir quand vous rentreriez.

M ij

M. DEVERBERIE.

C'est bon. Il faut faire du chocolat.

LE ROUX.

A l'heure qu'il est ?

M. DEVERBERIE.

Oui.

LE ROUX.

Pour qui ?

M. DEVERBERIE.

Pour lui.

LE ROUX.

Mais, Monsieur, on ne prend pas de chocolat l'après-midi.

M. DEVERBERIE.

Non pas tout le monde, mais lui.

LE ROUX.

A la bonne-heure.

M. DEVERBERIE.

C'est que je veux qu'il goûte le mien, il s'y connoît, & il l'aime beaucoup.

LE ROUX.

Allons. (*Annonçant.*) M. Delamerci.



S C E N E I I.

M. DEVERBERIE, M. DELAMERCI,
L E R O U X.

M. DELAMERCI.

A H ! Monsieur Deverberie , enfin , je vous trouve ; j'avois bien peur de vous manquer.

M. DEVERBERIE.

Je n'avois garde de ne pas vous attendre , d'abord que j'ai sçu que vous aviez à me parler ; mais avant tout , je vous en prie , prenez une tasse de chocolat.

M. DELAMERCI.

Je vous remercie.

M. DEVERBERIE.

C'est que vous ne connoissez pas celui-là ; Leroux , allez donc.

L E R O U X.

Oui , Monsieur.

M. DELAMERCI.

Je vous dis que je vous suis bien obligé.

M. DEVERBERIE.

Quelles façons ! Allons , allons , faites toujours.

M. DELAMERCI.

Mais réellement, je n'en veux pas.

M. DEVERBERIE.

Vous n'en prendrez que ce que vous voudrez. Leroux? (*A M. Delamerci.*) Voulez-vous du pain avec?

M. DELAMERCI.

Je vous dis que je ne veux rien.

M. DEVERBERIE.

Ah! oui, oui. Leroux, ayez soin d'avoir un petit pain.

LEROUX.

Oui, Monsieur.

M. DEVERBERIE.

Et dépêchez-vous.

LEROUX.

Cela ne fera pas long.

SCENE III.

M. DEVERBERIE, M. DELAMERCI.

M. DEVERBERIE.

JE suis bien-aïse que vous preniez de mon chocolat, parce que vous vous y connoissez

bien , & que vous me direz ce que vous en penserez.

M. DELAMERCI.

Je vous réponds que je n'en prends jamais , & sur-tout à cette heure-ci.

M. DEVERBERIE.

Oh ! il ne vous fera pas de mal , il est fait chez moi.

M. DELAMERCI.

Voulez-vous me laisser dire ce qui m'amene ?

M. DEVERBERIE.

Volontiers ; mais c'est que j'étois bien-aise d'être sûr avant , d'avoir votre avis sur mon chocolat.

M. DELAMERCI.

Vous connoissez l'Abbé de l'Exèrgue ?

M. DEVERBERIE.

Si je le connois ? Sûrement. Eh ! vous me faites songer.... Il doit venir ici cette après-dînée ; c'est lui qui ma procuré le cacao , il faudra bien qu'il en prenne aussi du chocolat.

M. DELAMERCI.

Vous n'avez que votre chocolat dans la tête ; mais puisque l'Abbé vient ici , il faut bien que je l'attende.

M. DEVERBERIE.

Sans doute, vous prendrez du chocolat ensemble.

M. DELAMERCI.

C'est un homme très-curieux en médailles, à ce que vous m'avez dit ?

M. DEVERBERIE.

C'est très-vrai. Leroux ? Je crains qu'il n'en fasse pas assez.

M. DELAMERCI.

Ne vous inquiétez pas de cela. Je voudrais causer avec l'Abbé, un peu, pour savoir....

M. DEVERBERIE.

Permettez que j'aille dire à Leroux....

M. DELAMERCI.

Cela n'est pas nécessaire.

M. DEVERBERIE.

Allons, comme vous voudrez ; mais vous ferez cause qu'il n'y aura pas assez de chocolat de fait.

M. DELAMERCI.

Je vous dis que je n'en prendrai pas, ainsi il y en aura toujours assez pour l'Abbé.

M. DEVERBERIE.

Oh ! bon, vous en prendrez aussi tous les deux. Eh bien ?

M. DELAMERCI.

Eh bien ! si l'Abbé avoit une certaine Médaille , qui me manque , je ferois le plus heureux homme du monde.

M. DEVERBERIE.

Vous faurez cela en prenant du chocolat ensemble.

M. DELAMERCI.

On m'a dit qu'il l'avoit , & vous sentez bien que s'il vouloit me la céder....

M. DEVERBERIE.

Oh ! il le fera , puisqu'il m'a cédé le cacao avec quoi j'ai fait mon chocolat.

M. DELAMERCI.

Ce n'est pas la même chose.

M. DEVERBERIE.

Pardonnez-moi , pardonnez-moi.

SCENE IV.

M. DELAMERCI , L'ABBÉ ,
M. DEVERBERIE , LEROUX.

LEROUX , *annonçant.*

MONSIEUR l'Abbé de l'Exergue.

M. DEVERBERIE.

Ah ! le voilà. Je savois bien moi qu'il viendrait. Leroux, il faut faire une tasse de plus.

LEROUX.

Oui, oui, Monsieur.

L'ABBÉ.

De quoi ?

M. DEVERBERIE.

Du chocolat, vous en prendrez.

L'ABBÉ.

Oh ! pour cela non.

M. DEVERBERIE.

Faites, faites toujours.

LEROUX.

Oui, Monsieur.

M. DEVERBERIE.

Deux pains, trois pains, vous entendez ?

LEROUX.

Oui, oui.

M. DEVERBERIE.

Ah ! écoutez. (*Il parle à l'oreille de Leroux.*)

M. DELAMERCI.

Monsieur l'Abbé, j'avois la plus grande envie de vous voir.

L' A B B É.

Monfieur, je fuis charmé de cette rencontre ; il y a long-temps que je fais que vous avez le plus beau Cabinet de Médailles qui foit au monde , &....

M. DELAMERCI.

Monfieur, il eft vrai, mais....

M. DEVERBERIE, *revenant.*

Il faut un peu de temps, pour qu'il foit bon ; mais vous n'attendrez pas trop. Je vous détourne peut-être. Ah ! Leroux, mettez-nous toujours une table.

L E R O U X.

Celle-là ?

M. DEVERBERIE.

Non, l'autre, celle de bois d'Acajou. Tenez, la voilà tout près de vous.

L E R O U X.

C'est vrai. (*Il apporte la table.*)

M. DEVERBERIE.

Allez-vous-en à préfent.



SCENE V.

M. DELAMERCI, L'ABBÉ,
M. DEVERBERIE.

L'ABBÉ, à *M. Delamerci*.

MONSIEUR, vous avez les plus belles collections....

M. DEVERBERIE.

Il est un peu étourdi ; mais il fait très-bien le chocolat.

M. DELAMERCI.

Monsieur l'Abbé, il n'y a point de belle collection, quand elle n'est pas complète.

M. DEVERBERIE.

Oh ! mais l'Abbé fera votre affaire, il est très-obligéant, & je me souviendrai toujours du cacao....

L'ABBÉ.

Ne parlons pas de cela.

M. DEVERBERIE.

Mais c'est la base du chocolat. Que je ne vous interrompe pas, je vous prie.

M. DELAMERCI.

Une pièce qui me seroit bien précieuse,

c'est une Médaille d'Othon , & l'on dit que vous en avez une.

L' A B B É.

Il est vrai , & très-belle même ; elle est de bronze.

M. DELA M E R C I.

Vous pourriez me faire un très-grand plaisir.

L' A B B É.

Il faut savoir ; si c'est quelque échange....

M. DELA M E R C I.

Non ; c'est cette Médaille d'Othon , qui justement me manque , & qu'on m'a dit que vous aviez achetée avant-hier. Si vous vouliez me la céder....

L' A B B É.

Si elle vous fait un si grand plaisir !...

M. DELA M E R C I.

C'est réellement un service , & je vous donnerai tout ce que vous voudrez.

L' A B B É.

Mais il y aura peut-être moyen de nous arranger.

M. DELA M E R C I.

Comment ?

L' A B B É.

Si vous avez quelque chose qui me convienne.

M. DELAMERCI.

Je ne crois pas , & puis cela feroit trop long , je pars demain.

L' A B B É.

Hé bien ! à votre retour.

M. DELAMERCI.

Non , je vous en supplie ; dites ce que vous en voulez.

L' A B B É.

Je ne fais ordinairement que des échanges , & j'ai une chose en vue pour laquelle je la donnerois volontiers. Si vous pouviez l'avoir....

M. DELAMERCI.

Je l'aurois bien si j'avois le temps , chargez-vous de l'acheter. Combien en veut-on ?

L' A B B É.

C'est une affaire de dix louis.

M. DELAMERCI.

Eh bien ! je m'en vais vous les donner. Votre Othon est-il chez vous ?

L' A B B É.

Non , je l'ai ici.

M. DELAMERCI.

Finissons notre affaire.

M. DEVERBERIE.

Oui, avant de prendre du chocolat.

L' A B B É.

Je ne peux pas.

M. DELAMERCI.

Pourquoi cela? d'abord que vous l'avez; songez donc que je voudrois partir demain de bonne-heure.

L' A B B É.

Je comprends bien.

M. DELAMERCI.

Vous n'êtes engagé avec personne, pour cette Médaille?

L' A B B É.

Non.

M. DELAMERCI.

Voyons-là.

L' A B B É.

Je ne peux pas vous la montrer à présent.

M. DELAMERCI.

Comment?

L' A B B É.

J'ai des raisons; vous l'aurez demain.

M. DELAMERCI.

Mais d'abord que vous l'avez ici, pourquoi

me remettre ? Je vais vous compter vos dix louis.

L' A B B É.

Ce n'est pas là ce qui m'arrête.

M. DELAMERCI.

Je n'y comprends rien ; mais je vous prie en grace , de me faire le plaisir de me la céder actuellement.

L' A B B É.

Je vous jure que je ne demande pas mieux.

M. DELAMERCI.

Mais quelle raison pouvez-vous avoir ?

L' A B B É.

Je ne puis pas vous la dire.

M. DELAMERCI.

Oh ! pour cela , Monsieur l'Abbé , je ne puis pas m'empêcher de croire que vous voulez la céder à un autre.

L' A B B É.

Je vous jure , en honneur , que vous l'aurez.

M. DELAMERCI.

Et vous ne voulez pas me la montrer ?

L' A B B É.

Si je le pouvois , croyez....

M.

M. DELAMERCI.

Hé bien ! dites-moi seulement pourquoi ;
je ne vous demande que cela.

L' A B B É.

Vous êtes bien pressant.

M. DELAMERCI.

Que diable cela vous fait-il ?

L' A B B É.

Mais c'est que....

M. DELAMERCI.

Dites donc ?

L' A B B É.

Allons ; mais en vérité.... je vous dis
que....

M. DELAMERCI.

Quoi ! allez-vous encore vous défendre ?

L' A B B É.

Puisque vous le voulez absolument....

M. DELAMERCI.

Je vous en prie.

L' A B B É.

Il faut bien y consentir. Vous saurez
qu'avant-hier au soir j'achetai cette Médaille,
qui est réellement très-belle.

M. DELAMERCI.

Je vous en crois sur votre parole.

L' A B B É.

Celui qui me la vendit, voulut absolument me donner à souper ; c'étoit dans le quartier S. Victor , où l'on ne trouve point de fiacres : je fus donc obligé de revenir a pied. En passant dans une petite rue , deux hommes, qui marchaient derriere moi , me firent craindre qu'ils ne fussent des voleurs ; j'eus beau doubler le pas , ces hommes me suivoient , & ma crainte augmentoit. J'étois très-occupé de sauver ma Médaille , & je m'embarrassois peu du reste. Je pris le parti de l'avaler , je n'eus pas plutôt fait , que ces deux hommes tournerent par une autre rue , & je me repentis de ma peur.

M. DELAMERCI.

Depuis ce temps-là....

L' A B B É.

(Depuis ce temps-là , je l'ai toujours dans le corps , ainsi vous voyez bien que je ne peux pas vous la montrer ; elle ne me fait point de mal.

M. DEVERBERIE.

Hé bien ! prenez du chocolat , cela fera peut-être que....

L' A B B É.

Non , au contraire : ainsi vous voyez bien que j'avois mes raisons.

M. DELAMERCI.

Il est vrai ; mais quand pourrai-je donc partir ?

L' A B B É.

Je ne fais pas ; mais d'ici à deux ou trois jours , seulement....

M. DELAMERCI.

Quoi ! deux ou trois jours !...

L' A B B É.

Je ne peux pas répondre du temps.

M. DELAMERCI.

Mais n'y auroit-il pas quelques moyens à prendre ; car cela me dérange prodigieusement.

M. DEVERBERIE.

C'est dommage que l'Abbé croie que le chocolat.... mais essayez-en toujours.

L' A B B É.

Tenez , puisque vous êtes si pressé....

N ij

M. DELAMERCI.

Voyons ?

L' A B B É.

Venez-vous-en chez moi , en chemin nous passerons chez mon Apothicaire....

M. DELAMERCI.

Je vous entends.

L' A B B É.

Et peut-être finirions-nous cette affaire-là tout de suite.

M. DELAMERCI.

Allons , je le veux bien ; ne perdons pas de temps

M. DEVERBERIE.

Vous ne voulez pas de chocolat ?

M. DELAMERCI.

Un autre fois.

M. DEVERBERIE.

Demain avant de partir ?

M. DELAMERCI, *en s'en allant.*

Oui , oui.

Fin du quarante-unième Proverbe.

L'H O M M E
QUI CRAINT D'AIMER ,

QUARANTE-DEUXIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE DE LÉRY. }
LE COMTE DESGLANTIERES. } *Bien*
LE CHEVALIER DE S. FARCI. } *mis.*
CHAMPAGNE, *Domestique de la*
Marquise.

*La Scene est chez la Marquise de Léry, dans
le Sallon.*



L'HOMME QUI CRAINT D'AIMER, PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

Le COMTE, Le CHEVALIER,
CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

MON SIEUR le Comte, Madame la Mar-
quise va passer ici dans le moment, elle vous
prie de l'attendre, ainsi que Monsieur le
Chevalier.

Le CHEVALIER.

Moi? pourquoi faire?

N iv

Le C O M T E.

Elle veut te voir, faire connoissance avec toi.

Le C H E V A L I E R.

Expliquons-nous, chez qui suis-je ici ?

Le C O M T E.

Chez la Marquise de Léry.

Le C H E V A L I E R.

Comment la Marquise de Léry !

Le C O M T E.

Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc ?

Le C H E V A L I E R.

Je veux m'en aller, tout-à-l'heure.

C H A M P A G N E.

Monsieur, Madame va venir.

Le C O M T E.

Oui, oui, dites qu'il attendra.



S C E N E II.

Le COMTE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

JE ne vois pas où est la plaisanterie, de vouloir absolument me faire connoître une femme malgré moi.

Le COMTE.

Effectivement, je te conseille fort de te plaindre. La Marquise est une femme charmante. Tu en as entendu parler comme cela du moins.

Le CHEVALIER.

C'est précisément parce qu'on dit qu'elle est charmante, que je ne veux pas la voir.

Le COMTE.

Songes donc qu'elle joint à la figure la plus délicieuse, une grace dont on n'a point d'idée; un son de voix qui pénètre l'âme, la ravit, l'enchanté; dès le premier moment, on est avec elle comme si on l'avoit toujours connue, elle a tous les tons, elle inspire la confiance, enfin, il n'y a point de femme com-

me cela. On a plus d'esprit avec elle qu'avec les autres femmes, elle saisit tout ce que vous dites, elle semble ne faire que développer vos pensées, & elle les fait naître.

Le CHEVALIER, *brusquement.*

Adieu.

Le COMTE, *le retenant.*

Qu'est-ce que c'est donc que cette folie?

Le CHEVALIER.

Folie? c'est peut-être l'action la plus sage que j'aurai faite de ma vie.

Le COMTE.

De venir chez une femme qui a envie de te connoître depuis long-temps, & de ne la voir; c'est du moins très-peu honnête.

Le CHEVALIER.

Il n'est pas ici question d'honnêteté.... En un mot, je veux m'en aller.

Le COMTE.

Cette bisarrerie te décrirait entièrement. Je ne t'ai jamais vu aussi singulier; c'est inconcevable!

Le CHEVALIER.

Cependant j'ai raison; mais vous autres gens légers, vous n'êtes pas faits pour com-

QUI CRAINT D'AIMER. 195

prendre cela. Ainsi je veux m'en aller absolument.

Le COMTE.

Que veux-tu donc que je dise à la Marquise ?

Le CHEVALIER.

Tout ce que tu voudras ; mais je ne la verrai point.

Le COMTE.

Malgré la légèreté dont tu m'accuses , ne puis-je savoir ces raisons ? Peut-être serai-je plus digne de les entendre que tu ne le penses.

Le CHEVALIER.

Une autre fois....

Le COMTE.

Non , ce n'est qu'à cette condition que je te laisserai aller.

Le CHEVALIER.

Ah ! puisque tu le veux , écoute-moi.

Le COMTE.

Voyons.

Le CHEVALIER.

Cette fantaisie qu'a Madame de Léry de me voir , me rappelle une suite de malheurs que j'ai éprouvés , qui ont empoisonné le reste de ma vie.

Le C O M T E.

Comment ?

Le C H E V A L I E R.

Tu as connu la Comtesse de Grandpré ?

Le C O M T E.

Oui , elle étoit bien.

Le C H E V A L I E R.

C'étoit une femme adorable ! Un étourdi , comme toi , me mene chez elle , précisément comme tu fais aujourd'hui ici. J'avois jusques-là été extrêmement dissipé , je ne croyois pas plus à l'amour qu'à la constance ; ces idées n'étoient jamais entrées dans ma tête. A peine ai-je vu cette femme , que je suis entièrement changé ; rien de tout ce qui m'enchantoit auparavant , ne peut plus me plaire , Madame de Grandpré est tout pour moi.

Le C O M T E.

Voilà un grand malheur , effectivement !

Le C H E V A L I E R.

Je crus m'appercevoir que je faisois sur elle la même impression. Le portrait que tu as fait de Madame de Léry est précisément le sien. On jouoit ce jour-là un Opéra nouveau , elle m'y mena. L'Opéra , il n'en fut

pas qu'estion pour moi, je ne vis & n'entendis rien du tout, tant j'étois occupé d'elle. Elle me retint à souper, je ne fais ce que je devins pendant tout ce temps-là; c'étoit une presse qui n'avoit rien d'égal. Elle s'en aperçut bien, à ce qu'elle m'a dit depuis; & comme je lui plaisois, elle fut charmée de trouver une occasion de m'engager encore plus fortement & de s'assurer de moi. Elle proposa de jouer la Comédie, toute la compagnie applaudit à ce projet. On distribua les rôles; j'eus celui de Darviane dans Mélanide, & elle fit celui de Rosalie.

Le C O M T E.

C'est à merveille!

Le C H E V A L I E R.

Oui; mais cette facilité que j'eus d'exprimer mes sentimens, fit que ma passion devint encore plus forte.

Le C O M T E.

Tu devins heureux?

Le C H E V A L I E R.

Que j'ai payé cher ces instans de bonheur! On n'a jamais rien éprouvé de pareil!

Le C O M T E.

Tu crains donc.... Ah! voilà la Marquise, il n'y a plus moyen de reculer.

Le C H E V A L I E R , *voyant entrer la Marquise.*

Ah, ciel!

S C E N E III.

La M A R Q U I S E , Le C O M T E ,
Le C H E V A L I E R .

Le C O M T E .

M A D A M E , j'ai eu toutes les peines du monde à retenir le Chevalier ; mais enfin je vous le livre.

La M A R Q U I S E .

Monfieur le Chevalier, il y a mille ans que j'ai envie de faire connoiffance avec vous ; cela ne doit pas vous étonner ; parce que sûrement vous devez être très-recherché.

Le C H E V A L I E R .

Moi, Madame, je ne fais pas pourquoi, & vous en conviendriez bien, fi j'avois l'hon-

QUI CRAINT D'AIMER. 199

neur d'être un peu plus connu de vous , cela n'empêche pas que je ne sois extrêmement flatté....

Le C O M T E.

Il est très-moderne , Madame , le Chevalier.

La M A R Q U I S E.

C'est souvent le défaut des gens d'un vrai mérite.

Le C O M T E.

Marquise , vous ne sortez pas encore & j'aurai le temps de faire une visite avant ; je reviens dans le moment , & je vous laisse le Chevalier.

Le C H E V A L I E R.

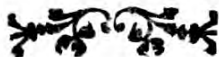
Madame , je crains de vous importuner.
(*Il veut s'en aller.*)

La M A R Q U I S E.

Point du tout , restez donc. Comte , vous ne me ferez pas attendre ?

Le C O M T E.

Non , Madame , non.



S C E N E VI.

La MARQUISE, Le CHEVALIER.

La M A R Q U I S E.

ASSEYEZ-VOUS donc. (*Ils s'assoyent.*)
Vous avez été long-temps hors de Paris ?

Le CHEVALIER, *regardant la Marquise
avec embarras.*

Oui, Madame, des affaires que je ne pré-
voyois pas, & puis l'habitude d'être à la
Campagne....

La M A R Q U I S E,

Le Comte prétend que vous êtes devenu
un peu sauvage ; mais c'est qu'il est bien
léger & qu'il ne tient pas un plan. Pour moi
je ne trouve pas que ce soit exister que de
n'être jamais avec soi-même, que dans les
chemins ; & je fais grand cas des gens qui
aiment la solitude ; ce goût-là est une preuve
que l'on fait penser, & cela annonce un ca-
ractere solide.

Le CHEVALIER.

Solide, Madame, si vous voulez. D'ail-
leurs plus on pense, plus on est malheureux ;

il

il semble que c'est à force de parler beaucoup, qu'on parvient à se convaincre que les gens qui ne peuvent s'attacher à rien, évitent bien des maux.

La MARQUISE.

Mais, n'être attaché à rien, c'est précisément nager dans le vuide; ce n'est pas exister, vous en conviendrez bien?

Le CHEVALIER.

C'est, du moins, n'être jamais dans le cas de rien perdre, & comme on ne peut compter sur rien, je crois que c'est une sorte de prévoyance, à laquelle on ne doit pas se refuser.

La MARQUISE.

Vous direz tout ce que vous voudrez; mais vous ne me persuaderez jamais que ce soit là votre système; c'est un propos qui sent le dégoût du monde; je me suis quelquefois surprise dans cet état-là: c'est pourquoi je m'y connois, & je crois qu'en peu de temps je vous devinerois.... Je parierois que vous avez l'ame du monde la plus franche, la plus sensible?

Le CHEVALIER.

Je ne saurois être fâché de la bonne opi-

nion que vous avez de moi.... mais quoique je haïsse la diffimulation... je craindrois que vous ne me pénétraffiez trop facilement.... Il n'y a pas toujours à gagner à être vu à découvert. (*Il se leve.*)

La M A R Q U I S E.

Où allez-vous donc ?

Le C H E V A L I E R.

Je ne veux pas abuser plus long-temps de votre complaisance ; je sens combien peu je suis amusant , & je fors pénétré de la bonté avec laquelle vous m'avez souffert.

La M A R Q U I S E.

Souffert ! ce n'est pas là un terme fait pour vous ; je veux que vous restiez ; je l'exige, comme s'il y avoit long-temps que nous nous connussions , parce que j'espère que ce ne sera pas une connoissance d'un jour , non plus.

Le C H E V A L I E R.

Madame....

La M A R Q U I S E.

Que faites-vous aujourd'hui ?

Le C H E V A L I E R.

Madame , j'ai beaucoup d'affaires , & je compte....

La MARQUISE.

Des affaires après dîné ! cela n'est pas possible : il faut absolument que vous voyiez la Piece nouvelle ; je vous donnerai une place dans ma loge. Vous ne pouvez pas refuser cela.

Le CHEVALIER , *à part.*

Je suis perdu. (*À la Marquise.*) Madame, je ne fais point juger un Ouvrage nouveau, du tout... quand vous l'avez vû, on exige votre avis, & cela m'embarrasse toujours.

La MARQUISE.

Oui, je crois tout-à-fait cela.

Le CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai ; ainsi trouvez bon que je n'aye l'honneur de vous suivre.

La MARQUISE.

C'est une défaite que ce propos-là. Vous devez juger les ouvrages d'esprit & de sentiment, avec le tact le plus fin, j'en suis convaincue ; mais si vous ne voulez pas dire votre avis, nous vous en fournirons ; car vous souperez avec moi, & vous sentez bien qu'on parlera un peu de la Piece nouvelle.

O ij

Le CHEVALIER.

Madame , je suis engagé depuis longtemps , &....

La MARQUISE.

Tenez, Monsieur le Chevalier, c'est comme vos affaires, cet engagement-là ; je ne crois pas plus à lui qu'à l'autre. Réellement, il y a aussi trop de sauvagerie dans votre conduite ; je veux vous rendre au monde : il n'y a point de société, où vous ne deviez être sûr de plaire, quand vous ne reculerez pas toujours, au lieu de vous livrer. Chevalier, vous souperez donc ici.

Le CHEVALIER.

Puisque vous le voulez, Madame, je ne puis vous résister. (*A part.*) Où suis-je ?

La MARQUISE.

Il semble que vous ayez l'air du regret. Votre réserve me fait rire. Je suis presque persuadée que vous finirez par nous aimer à la folie.

Le CHEVALIER, *à part.*

O ciel ! (*Il se leve encore.*)

La MARQUISE.

Que faites-vous donc ?

Le CHEVALIER , *troublé.*

Je pensois....

La M A R Q U I S E.

Cette idée vous épouvante ?

Le CHEVALIER.

Non, Madame. (*A part.*) Elle devine toute ce que je pense.

La M A R Q U I S E.

Venez donc ici ; écoutez. Dans la situation où vous me paroissez , vous devez aimer beaucoup la campagne.

Le CHEVALIER.

Oui, Madame, je compte même y retourner incessamment.

La M A R Q U I S E.

Vous avez raison ; ce n'est que là , où l'on vit réellement ensemble , où l'on cause , où l'on se connoît , & s'il y a de vraies liaisons , je crois que c'est à la campagne qu'elles se font formées , n'est-ce pas là ce que vous avez éprouvé comme moi ?

Le CHEVALIER.

Oui, Madame, les liaisons de Paris sont légères , parce qu'elles se forment dans un souper , une partie de spectacle , de jeu.

La M A R Q U I S E.

Oui, oui, elles ne peuvent pas avoir de suites; aussi comme je veux que la nôtre soit mieux fondée, je vous retiens pour passer un mois à Léry: voilà la campagne où vous irez incessamment; il ne faut pas que vous disiez non; c'est une chose arrangée.

Le C H E V A L I E R.

Mais....

La M A R Q U I S E.

J'ai affaire de vous absolument. Vous jouez très-bien la Comédie, j'en suis sûr, je veux que vous la jouiez avec nous.

Le C H E V A L I E R *troublé, à part.*

Ah! je vais m'enfuir!...

La M A R Q U I S E.

Oui, nous jouons le Philosophe Marié; j'aime le rôle de Céliante, à la folie: il faudra que vous preniez celui de Damon, il est charmant.

Le C H E V A L I E R.

Madame, je vous prie de m'en dispenser.

La M A R Q U I S E.

Pourquoi? Vous devez bien jouer les rôles d'amoureux.

Le CHEVALIER.

Non, Madame, je ne joue que les valets ;
& je suis bien votre serviteur. (*Il sort avec
précipitation.*)

La MARQUISE.

Où allez-vous donc ?... Celui-là est in-
compréhensible. Ah ! voilà le Comte, je
l'entends, il va m'expliquer tout cela.

SCENE V.

Le COMTE, La MARQUISE.

Le COMTE.

Hé bien ! le Chevalier s'en va ?

La MARQUISE.

Je ne le comprends pas, je n'ai jamais
rien vû de plus singulier.

Le COMTE.

Comment ! sur le portrait que je lui ai
fait de vous, il ne vouloit pas vous voir ?

La MARQUISE.

Et quel portrait donc ?

Le COMTE.

Mais celui qu'on en peut faire : vous vous

connoissez , & tout ce qu'on vous a répété mille fois est très-vrai.

La M A R Q U I S E.

Je ne crois pas que le Chevalier m'ait vue avec les mêmes yeux que vous.

Le C O M T E.

Vous vous trompez.

La M A R Q U I S E.

Mais pourquoi me fuir ? Je l'ai traité le plus honnêtement du monde. Je lui ai même offert de le mener à la Piece nouvelle.

Le C O M T E , *riant.*

Tout de bon ?

La M A R Q U I S E.

Sûrement. Je lui ai proposé de souper ici.

Le C O M T E , *riant.*

C'est délicieux !

La M A R Q U I S E.

J'ai voulu l'engager à venir à Léry , & , pour cela , je lui ai offert de jouer un rôle d'amoureux dans nos comédies.

Le C O M T E , *riant.*

C'est inconcevable !

La M A R Q U I S E.

Il m'a dit qu'il ne faisoit que les valets ,

QUI CRAINT D'AIMER. 209

qu'il étoit bien mon serviteur , & il s'est enfui.

Le C O M T E , *riant.*

Ah , ah , ah , ah. Vous en rirez vous-même , quand vous saurez.... mais il est tard ; partons : je vous dirai tout cela en chemin.

La M A R Q U I S E.

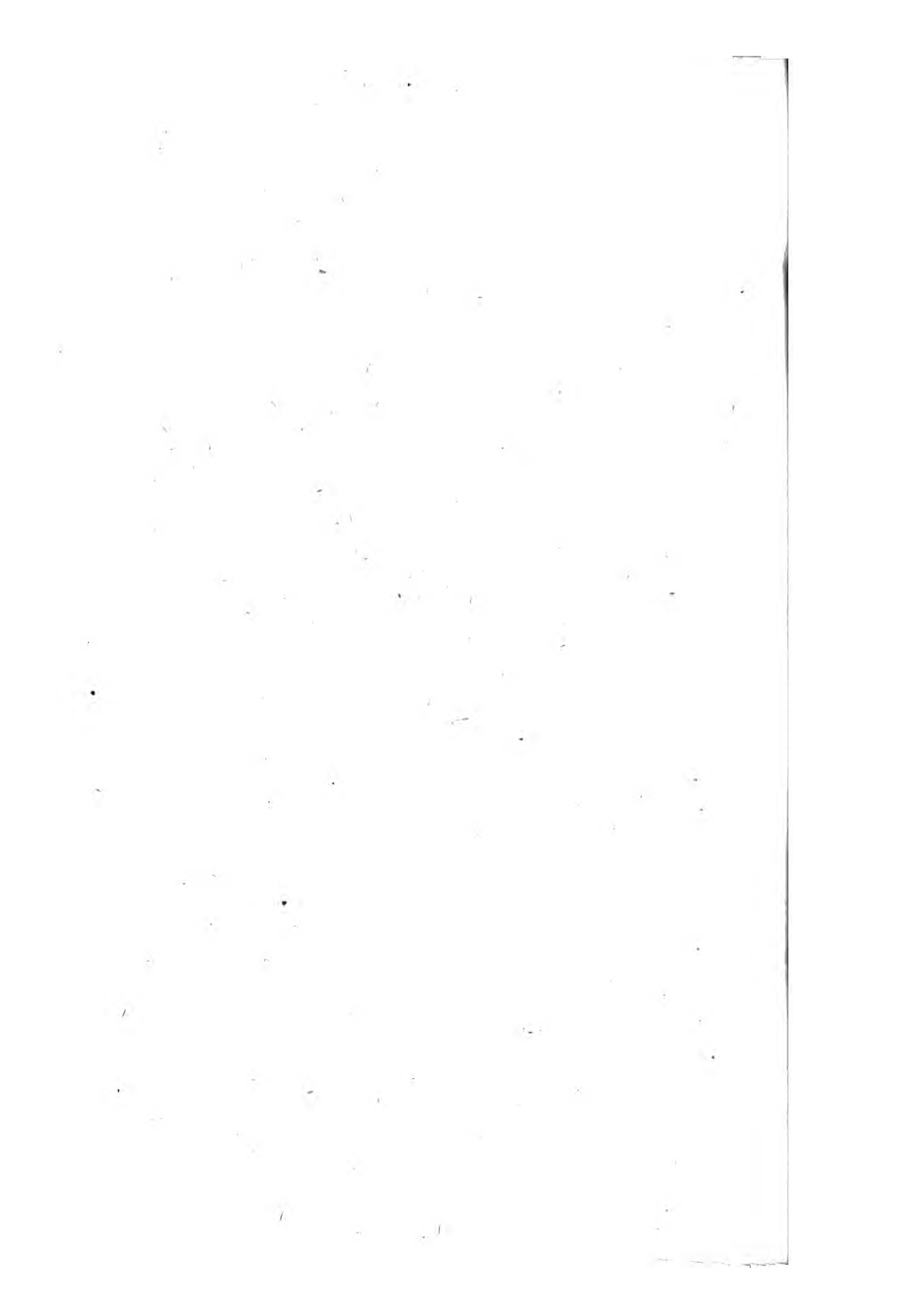
Je suis auffi surprise de vos ris , que de la conduite du Chevalier.

Le C O M T E , *riant.*

Vous verrez si j'ai tort de rire. (*Ils s'en vont.*)

Fin du quarante-deuxième Proverbe.





LA
ROSE ROUGE,

QUARANTE-TROISIÈME PROVERBE.

PERSONNAGES.

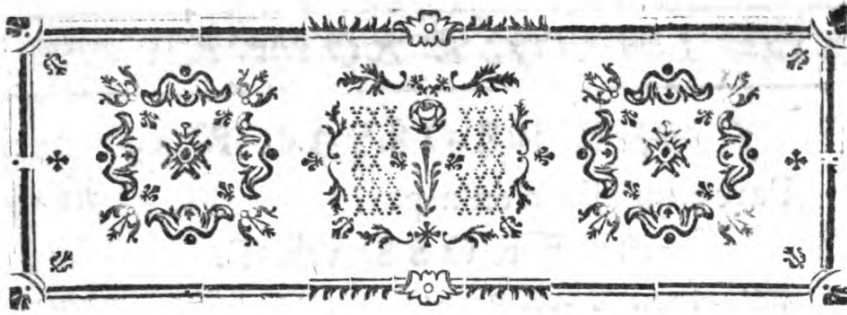
M. BROSSART, *Maître Peintre. Veste noire, redingotte, jarretières noires, col noir, mauvaise perruque, mauvais chapeau, une pipe.*

Mad. BROSSART. *En casaquin d'indienne, bonnet rond, avec un tablier à carreaux.*

M. VINOT, *Cabaretier. Habit, veste brune, à boutons plats, perruque blonde, courte, grand chapeau uni.*

BERTRAND, *Garçon Cabaretier. Veste grise, bonnet de laine rouge & noir, avec un tablier de grosse toile.*

La Scène est chez M. Brossart, dans la Chambre où il travaille.



LA
ROSE ROUGE,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. BROSSART, Mad. BROSSART.

M. BROSSART, *tenant une pipe de tabac.*

POURQUOI ne veux-tu pas mettre des carottes dans notre soupe ? Toujours des navets, des navets ! Dis-moi donc une raison ?

Mad. BROSSART.

Parce que la Fruitiere ne veut pas m'en donner.

M. BROSSART.

Pourquoi cela ?

Mad. BROSSART.

Parce qu'elle n'en a pas.

M. BROSSART.

Elle n'en a pas ?

Mad. BROSSART.

Non, & elle dit qu'elle ne veut point s'en charger, parce que ses pratiques ne les aiment pas.

M. BROSSART.

Je les aime moi. Il faut aller ailleurs.

Mad. BROSSART.

Mais, je n'ai pas d'argent, & elle me fait crédit.

M. BROSSART.

Ah ! de l'argent, de l'argent ! la voilà, toujours de l'argent ! ce n'est pas de l'argent qu'il faut demander, c'est des carottes.

Mad. BROSSART.

Tu ne veux pas me donner d'argent, parce que tu ne fais pas en gagner.

M. BROSSART.

Je ne fais pas en gagner ? Je ne suis pas Maître Peintre ? Dis donc le contraire.

Mad. BROSSART.

Pardi ! je le fais bien que tu l'es, puisque

c'est avec ma dot que tu as été reçu. Mais qu'est-ce que tu fais faire ?

M. BROSSART.

Tout ce qu'on me demande.

Mad. BROSSART.

Oui, tu n'as pas toujours des disputes avec les gens pour qui tu travailles ?

M. BROSSART.

Parce qu'ils changent d'avis : est-ce ma faute à moi ? Les plus habiles gens sont exposés à cela.

Mad. BROSSART.

Mais, du moins, il ont de l'ouvrage, & toi tu n'en as pas ; je suis bien malheureuse de t'avoir épousé.

M. BROSSART.

Sais-tu que c'est bien de l'honneur que je t'ai fait ; sans moi, tu n'aurois jamais été la femme d'un homme d'épée.

Mad. BROSSART.

Ah ! oui, voilà un bel homme ! où est le profit ?

M. BROSSART.

Ne t'embarrasse pas, j'aurai bientôt de l'ouvrage.

Mad. BROSSART.

Et comment cela ?

M. BROSSART.

Tu fais bien ce Cabaretier qui vient de s'établir à côté de chez nous ?

Mad. BROSSART.

Qui, Monsieur Vinot ?

M. BROSSART.

Oui, il m'a dit ce matin, Monsieur Brofart, j'irai vous voir tantôt, j'aurai affaire à vous ; je parie que c'est pour avoir une enseigne.

Mad. BROSSART.

Saurais-tu lui en faire une ?

M. BROSSART.

Si je le saurai?... Assurément, j'y ai déjà pensé, & je veux en faire une belle, qui me donnera bien des pratiques, quand on la verra.

Mad. BROSSART.

Je le souhaite ; mais s'il vient, il faut qu'il te trouve à travailler, du moins.

M. BROSSART.

Oui, tu as raison, je m'en vais délayer du rouge que j'ai là.

Mad.

Mad. BROSSART.

Et en as-tu, une enseigne ?

M. BROSSART.

Oui, j'ai celle que j'avois faite pour ce Limonadier, qui n'en a pas voulu & que j'ai effacée.

Mad. BROSSART.

A la bonne-heure. Je crois voir M. Vinot qui vient.

M. BROSSART.

Allons, donne-moi le pot au rouge.

Mad. BROSSART.

Tiens, le voilà.

M. BROSSART.

De l'eau, de l'eau.

Mad. BROSSART.

Elle est à côté de toi.

M. BROSSART.

C'est bon, va-t-en; il ne faut pas que les femmes soient témoins, quand les hommes parlent d'affaires.

Mad. BROSSART.

Je m'en vais au-devant de M. Vinot, pour le faire entrer.

M. BROSSART.

Oui, dis lui que je suis très-occupé.

Mad. BROSSART.

Ne t'embarrasse pas.

SCENE II.

M. BROSSART, *délayant du rouge.*

ON ne paye plus les talens à présent : ce pendant il ne faut pas avoir l'air chagrin. Chantons un peu pour nous égayer.

Il chante.

* *Vaste mer, dont le calme perfide
Séduit les Mortels ambitieux,
Crois-tu, sur ta plaine liquide,
Que j'affronte mille périls affreux?*

* *Vieille Chançon.*



SCENE III.

M. BROSSART, M. VINOT.

M. VINOT.

MON voisin, vous voulez bien que je vienne vous voir ?

M. BROSSART, *chantant.*

Non, non, non, non, charmé....

M. VINOT.

Comment ! non, non ; pourquoi donc ?

M. BROSSART.

Ah ! c'est vous, mon voisin ?

M. VINOT.

Oui vraiment, vous disiez non, non.

M. BROSSART.

C'est que je chantois ; parce que, quand on est appliqué comme cela quelquefois... enfin, vous vous portez bien ?

M. VINOT.

A vous servir de tout mon cœur ; & vous ?

M. BROSSART.

Vous voyez, comme cela, à travailler.

M. VINOT.

On dit que vous êtes fort occupé ; ce-

pendant je viens vous demander de me faire un plaisir.

M. BROSSART.

Vous n'avez qu'à dire, mon voisin; pour vous, je quitterai tout.

M. V I N O T.

C'est bien honnête à vous; mais c'est que je vous dirai une chose; je n'ai point encore d'enseigne, & cela est nécessaire; quoiqu'on dise qu'à bon vin, il ne faut point de bouchon.

M. BROSSART.

Non; mais tout le monde ne fait pas cela. Hé bien! je vous ferai une enseigne. Voyons un peu: qu'est-ce que vous voudriez, vous n'avez qu'à dire?

M. V I N O T.

Je ne fais si vous approuverez mon idée; mais je voudrais mettre au Lion d'or.

M. BROSSART.

Si vous me demandez mon avis, franchement, là, je dirai ce que je pense.

M. V I N O T.

Hé bien! voyons.

M. BROSSART.

J'aimerois mieux mettre , à la Rose rouge.

M. V I N O T.

Tout ce que vous voudrez ; mais pour la Rose rouge , je n'en veux point.

M. BROSSART.

Que voulez-vous donc ?

M. V I N O T.

Je veux absolument un Lion d'or ; parce qu'on dit , où vas-tu ? au Lion d'or. D'où viens-tu ? du Lion d'or. Où irons-nous ? au Lion d'or. Où y a-t-il de bon vin ? au Lion d'or. Où...

M. BROSSART.

Voilà bien de l'or dans tout cela. Est-ce qu'on ne diroit pas tout de même , à la Rose rouge , de la Rose rouge ?...

M. V I N O T.

Enfin c'est mon idée , que voulez-vous ?

M. BROSSART.

C'est juste , il faut vous contenter. Cela fera plus cher ; mais c'est égal.

M. V I N O T.

Plus cher ?

M. BROSSART.

Sans doute.

M. V I N O T.

Mais, combien encore ?

M. BROSSART.

Un Lion d'or ? Voyons.... Cela ne peut pas vous venir à plus ni moins, que dix-huit francs.

M. V I N O T.

Dix-huit francs ? c'est bien cher.

M. BROSSART.

Oui ; voilà pourquoi je vous proposois la Rose rouge, qui est une affaire de douze francs : c'est pour votre bien ; car, moi, vous sentez....

M. V I N O T.

Oui, cela fait une différence de six francs, est-ce que vous ne pourriez pas faire quelque chose pour moi, là, diminuer un peu ?

M. BROSSART.

Si vous voulez faire un marché avec moi, par lequel vous me donnerez votre vin à douze sols, pour dix sols, je ne vous ferai payer que quinze francs.

M. V I N O T.

Mais mon vin a douze fols est d'une meilleure qualité, que celui à dix; & celui à dix est très-bon. Je vous en donnerai trente bouteilles excellentes.

M. B R O S S A R T.

Non, je veux de celui à douze fols.

M. V I N O T.

Mais trente bouteilles à douze, cela fera toujours dix-huit francs.

M. B R O S S A R T.

Cela ne fera que quinze francs, si je ne les prend que pour dix fols la bouteille.

M. V I N O T.

Allons, allons, nous nous accommoderons, ne vous embarrassez pas; puisque vous le voulez, je vous donnerai du vin à douze.

M. B R O S S A R T.

Je compte bien sur cela, mais quand aurai-je mon vin?

M. V I N O T.

Tout-à-l'heure, si vous voulez; mais quand aurai-je mon enseigne?

M. B R O S S A R T.

Je vais y travailler dans l'instant; envoyez-moi le vin; mais du vin à douze.

M. V I N O T.

Vous allez l'avoir. Adieu, mon voisin.

M. B R O S S A R T.

Adieu, mon voisin. Je ne vous reconduis pas, pour perdre moins de temps.

M. V I N O T.

Point de cérémonie entre voisins, fans cela, je ne viendrois pas vous voir ; & j'aime beaucoup à voir peindre : ainsi vous voyez bien que....

M. B R O S S A R T.

Allons, allons ; je m'en vais donc travailler.

M. V I N O T.

C'est bon ; je m'en vais vous envoyer votre vin. Adieu.

M. B R O S S A R T

Adieu, adieu. A douze toujours.

S C E N E I V.

M. B R O S S A R T, *se mettant à travailler.*

(*Il peint une Rose rouge.*)

QUELLE diable de fantaisie de vouloir un Lion d'or ! Ah ! je t'en répons ; tu auras...

tu auras... un Lion d'or ! pourvu qu'il m'en-voie du vin toujours. Allons, allons ; qu'importe, quand le vin sera une fois ici, je ne le rendrai pas.

S C E N E V.

M. BROSSART, Mad. BROSSART,
sans voir ce que peint M. Brossard.

Mad. BROSSART.

EH bien ! vas-tu lui faire une enseigne ?

M. BROSSART.

Oui, j'y travaille.

Mad. BROSSART.

Et combien te donnera-t-il ?

M. BROSSART.

Quinze francs.

Mad. BROSSART.

Tant-mieux ; car j'attends après cet argent-là, pour acheter bien des choses.

M. BROSSART.

Ah ! tu attendras long-temps.

Mad. BROSSART.

Comment ! est-ce qu'il ne te payera pas tout de suite ?

M. BROSSART.

Si fait, mais il nous donnera du vin, au lieu d'argent.

Mad. BROSSART.

Du vin, du vin! tu ne penses qu'à boire.

M. BROSSART.

Et toi, tu n'aimes que l'argent.

Mad. BROSSART.

C'est qu'avec de l'argent, on achète ce que l'on veut.

M. BROSSART.

Oui, mais c'est que j'aurai trente bouteilles de vin à douze sols, cela fait dix-huit francs, au lieu de quinze.

Mad. BROSSART.

J'aimerois mieux de l'argent.

M. BROSSART.

Il ne nous en auroit pas donné, tout-à-l'heure, peut-être, au lieu que nous ferons payés tout de suite: quitte à revendre du vin.

Mad. BROSSART.

Ah! tu y mettras bon ordre; tu le boiras?

M. BROSSART.

Peut-être. Tiens; il y a là quelqu'un à la porte.

Mad. BROSSART.

Qu'est-ce qui est là ?

SCENE VI.

M. BROSSART , Mad. BROSSART ,
BERTRAND , *avec un panier rempli de
bouteilles de vin.*

BERTRAND.

N'EST-CE pas ici où demeure M. Brossart ?

Mad. BROSSART.

Oui, mon ami.

BERTRAND.

C'est que voilà vingt bouteilles de vin que
M. Vinot lui envoie.

M. BROSSART.

Ah ! c'est bon : mais il en faut trente.

BERTRAND.

Je vais en rapporter encore dix.

M. BROSSART.

Tiens , prends le panier , & porte le vin
à la cave.

Mad. BROSSART.

Oui , oui , vous n'avez qu'à m'attendre

ici, mon Garçon, je vais vous rendre le panier.

B E R T R A N D.

C'est bon, Madame.

S C E N E V I I.

M. BROSSART, BERTRAND,
regardant peindre,

M. BROSSART.

EST-IL bon, ce vin-là?

B E R T R A N D.

Oui, Monsieur, c'est tout ce que nous avons de meilleur. D'abord, Monsieur, nous ne pourrions pas vous en donner d'autre, parce que nous n'en avons que d'une sorte.

M. BROSSART.

Oui, mais il est bien cher?

B E R T R A N D.

Non, Monsieur, on ne vous le fera pas payer plus cher qu'à un autre.

M. BROSSART.

Mais, au contraire, je veux bien l'avoir à meilleur marché.

B E R T R A N D.

Monfieur , tout le monde le paye dix fols.

M. B R O S S A R T.

Dix fols ! . . . & vous n'en avez pas de plus cher ?

B E R T R A N D.

Non , Monfieur , il eft tout du même prix.

M. B R O S S A R T.

Ah ! ah ! c'est bon à favoir.

S C E N E V I I I.

M. B R O S S A R T , Mad. B R O S S A R T ,
B E R T R A N D.

Mad. B R O S S A R T , *rapporant le panier.*

T E N E Z , Garçon , voilà votre panier.

B E R T R A N D.

C'est bon.

M. B R O S S A R T.

Vous allez rapporter le reste ?

B E R T R A N D.

Oui , Monfieur , tout-à-l'heure.

Mad. BROSSART.

Faites bien nos complimens à M. Vinot.

BERTRAND.

Je n'y manquerai pas, Madame.

SCENE IX.

M. BROSSART, Mad. BROSSART.

Mad. BROSSART, *regardant peindre.*

EH bien ! tu fais encore une Rose rouge ?

M. BROSSART.

Oui ; je voudrois bien savoir ce que cela te fait.

Mad. BROSSART.

Moi, rien ; mais c'est que je ne t'ai jamais vu faire autre chose ; & puis ce sont des disputes, & l'ouvrage te reste.

M. BROSSART.

Celui-ci ne me restera pas, je t'en réponds.

Mad. BROSSART.

Est-ce que M. Vinot t'a demandé une Rose rouge ?

M. BROSSART.

Non, il vouloit un Lion d'or.

Mad. BROSSART.

Et pourquoi donc faire une Rose rouge ?

M. BROSSART.

C'est que je n'ai que du rouge.

Mad. BROSSART.

Il falloit lui faire un Lion rouge, du moins.

M. BROSSART.

Je n'en fais pas faire.

Mad. BROSSART.

Ah ! cela est différent. Je crois que tu ne fais faire que des Roses. Et comment feras-tu ?

M. BROSSART.

Je m'en vais écrire en bas, au Lion d'or.

(*Il écrit au Lion d'or.*)

Mad. BROSSART, *levant les épaules.*

C'est bien imaginé !

M. BROSSART.

Sans doute.



S C E N E X.

M. BROSSART , Mad. BROSSART ,
M. VINOT , *apportant le reste du vin.*

M. V I N O T.

PEUT-ON entrer ?

Mad. BROSSART.

Ah ! c'est Monsieur Vinot.

M. V I N O T.

Oui , j'apporte le reste de votre vin.

Mad. BROSSART.

Quoi ! vous-même ?

M. V I N O T.

Parbleu ! me voilà bien malade !

Mad. BROSSART.

Donnez-moi , je m'en vais le ferrer.

M. V I N O T.

Je le porterai avec vous , si vous voulez ,
ma voisine.

Mad. BROSSART.

Non , non ; ne vous donnez pas cette peine-
là. Je vais revenir.

SCENE

S C E N E X I.

M. BROSSART, M. VINOT.

M. V I N O T.

E L L E est jolie la voisine.

M. BROSSART.

Ah ! comme cela. Vous avez bien de la bonté.

M. V I N O T.

Et notre ouvrage, cela avance-t-il ?

M. BROSSART.

Oui, cela ne fera pas long à présent.

M. V I N O T.

Ah ! voyons, voyons. (*Il s'avance & regarde.*) Comment ! c'est une Rose rouge ?

M. BROSSART.

Oui.

M. V I N O T.

Mais nous sommes convenus que vous me feriez un Lion d'or.

M. BROSSART.

Oui, vous ; aussi ai-je mis au bas au Lion d'or.

M. V I N O T.

Mais il y a une Rose rouge.

M. B R O S S A R T.

Qu'est-ce que cela fait ? on lira toujours au Lion d'or.

M. V I N O T.

Et ceux qui ne savent pas lire ?

M. B R O S S A R T.

Tant-pis pour eux.

M. V I N O T.

Ma foi , je ne prendrai pas cette enseigne-là.

M. B R O S S A R T.

Vous la prendrez.

M. V I N O T.

Vous voyez bien que vous vous condamnez vous-même , en mettant au Lion d'or au-dessous d'une Rose rouge.

M. B R O S S A R T.

Oui , mais vous voyez je suis honnête homme du moins , je ne vous fais pas accroire une chose pour une autre , je ne me cache pas moi , & je vous donne deux choses pour une , le Lion & la Rose , je ne suis pas comme vous.

M. V I N O T.

Comme moi? Qu'est-ce que vous voulez dire?

M. B R O S S A R T.

Que vous me donnez du vin à dix, pour du vin à douze.

M. V I N O T.

Cela n'est pas vrai.

M. B R O S S A R T.

C'est très-vrai, mais je ne me fâche pas; parce que vous n'en avez pas d'autre.

M. V I N O T.

Je n'en ai pas d'autre?

M. B R O S S A R T.

Sûrement; car votre Garçon me l'a dit.

M. V I N O T.

Il vous l'a dit? Il a tort.

M. B R O S S A R T.

Non; il a dit ce qu'il favoit.

M. V I N O T.

Eh bien! si vous n'en voulez pas, vous n'avez qu'à le rendre.

M. B R O S S A R T.

Non, je ne vous fais pas de chicanne. Je

Qij

le prendrai ; si vous en aviez d'autre , cela seroit différent.

M. V I N O T.

Je garderai mon vin , & vous garderez votre enseigne.

M. B R O S S A R T.

Au contraire , je prendrai votre vin , & vous prendrez mon enseigne.

M. V I N O T.

Cela ne fera pas.

M. B R O S S A R T.

Cela fera.

M. V I N O T.

Je m'en vais le reprendre.

M. B R O S S A R T.

Je vous en empêcherai bien.

M. V I N O T.

Nous verrons.

M. B R O S S A R T.

Oui , nous verrons. (*Ils veulent se battre.*)



S C E N E X I I.

M. BROSSART , Mad. BROSSART ,
M. V I N O T.

Mad. BROSSART , *se mettant entre deux.*

EH bien! eh bien! qu'est-ce que vous avez donc?

M. V I N O T.

Ah! je m'en rapporte à Madame Broffart.

M. BROSSART.

Je le veux bien.

Mad. BROSSART.

Voyons; de quoi vous plaignez-vous?

M. V I N O T.

Je lui ai demandé un Lion d'or, & il me fait une Rose au lieu d'un Lion.

Mad. BROSSART.

Mais ce n'est pas sa faute.

M. V I N O T.

Comment? Il l'a fait exprès, il pouvoit bien faire un Lion.

Mad. BROSSART.

Non.

M. V I N O T.

Pourquoi ?

Mad. B R O S S A R T.

C'est qu'il n'en fait pas faire , il ne fait faire que des Roses , & il n'avoit que du rouge.

M. B R O S S A R T.

Pourquoi dire cela ?

Mad. B R O S S A R T.

C'est que c'est vrai ; ainsi , mon voisin , vous voyez bien qu'il ne pouvoit pas mieux faire.

M. V I N O T.

En ce cas - là , il faut qu'il me rende mon vin.

M. B R O S S A R T.

Je suis plus raisonnable que lui , car je veux bien de son vin.

M. V I N O T.

Parbleu , je le crois bien.

M. B R O S S A R T.

Vous le croyez bien ?

M. V I N O T.

Sans doute.

M. B R O S S A R T.

Mais , si je voulois , je vous obligerois à me

donner du vin à douze , puisque nous en sommes convenus.

M. V I N O T.

Convenus ?

Mad. B R O S S A R T.

C'est-il vrai ?

M. V I N O T.

Mais, comme cela.

M. B R O S S A R T.

Vous n'en avez qu'à dix , vous ne pouvez pas faire mieux , je m'en contente.

Mad. B R O S S A R T.

C'est bien raisonnable , foyez de même.

M. V I N O T , à *Mad. Brossart.*

Je ne demande pas mieux. Ce sera à cause de vous toujours.

M. B R O S S A R T.

Comme vous voudrez.

Mad. B R O S S A R T.

Mais, mon mari, c'est fort honnête.

M. B R O S S A R T.

Oui , pour toi.

M. V I N O T.

C'est à une condition

M. BROSSART.

Voyons.

M. VINO T.

C'est, puisque vous avez fait une Rose, que vous effacerez l'écriture du Lion d'or.

M. BROSSART.

Mais c'est un changement qui me donnera de la peine.

Mad. BROSSART.

Ah ! mon ami, il faut faire cela.

M. BROSSART.

Je le voudrais de tout mon cœur, mais...

Mad. BROSSART.

Pourquoi ne le feriez-vous pas ?

M. BROSSART.

C'est qu'il ne me reste pas de couleur du tout, j'ai employé tout ce que j'avois.

M. VINO T.

Vous n'avez qu'à en acheter.

M. BROSSART.

Ah ! si vous voulez me donner de l'argent pour cela, à la bonne-heure.

Mad. BROSSART.

C'est juste.

M. V I N O T.

Non parbleu ; c'est bien assez de vous avoir donné mon vin. Je vais emporter mon enseigne , & je la ferai corriger par un autre.

(*Il prend l'enseigne.*)

M. B R O S S A R T.

Comme vous voudrez.

M. V I N O T.

Adieu , ma voisine.

Mad. B R O S S A R T.

Adieu , mon voisin.

M. V I N O T.

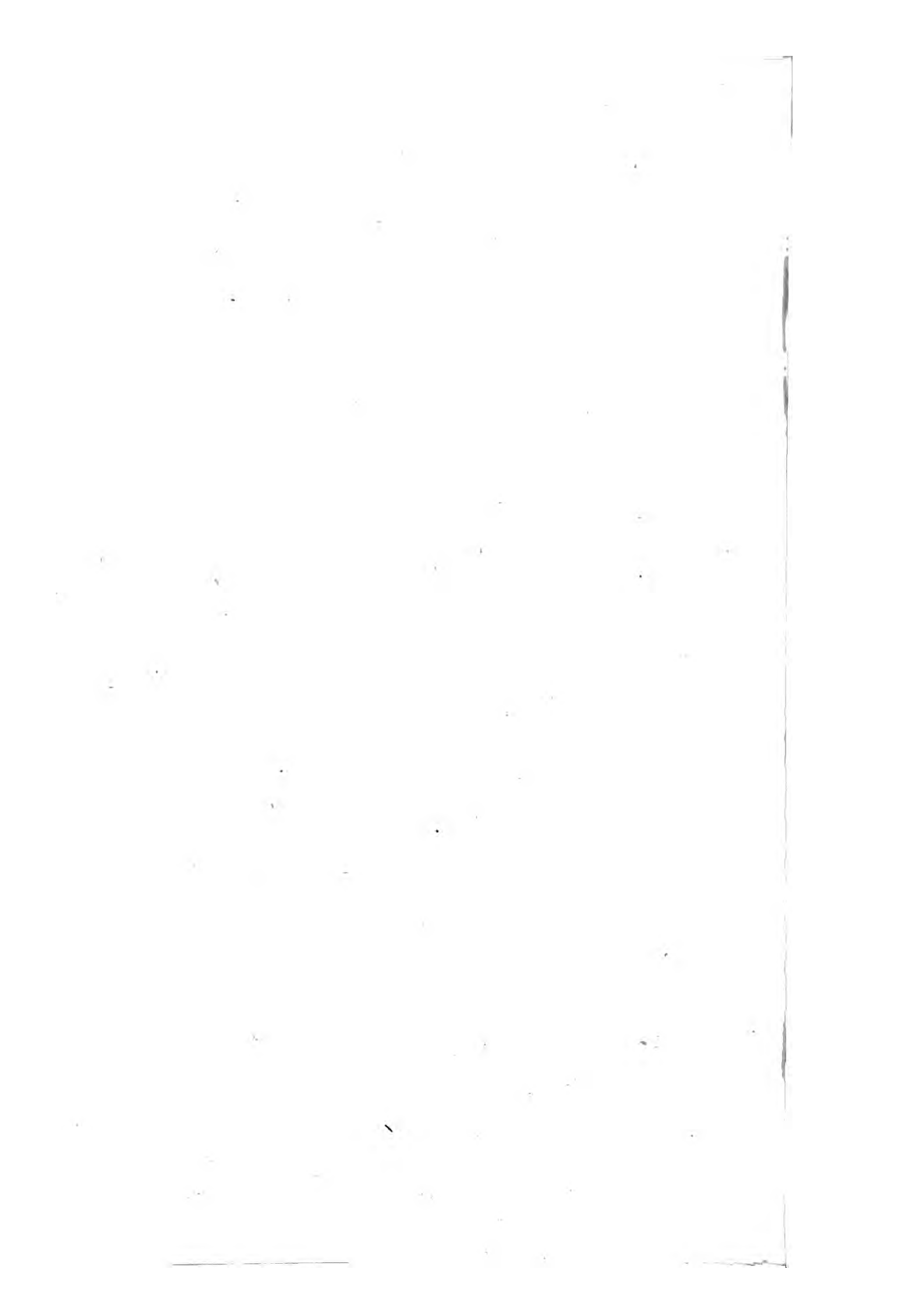
Vous êtes une honnête femme vous , mais pour votre mari...

M. B R O S S A R T.

Allons , allons , je crois que nous n'avons rien à nous reprocher , Monsieur Vinot. (*Ils s'en vont.*)

Fin du quarante-troisième Proverbe.





L'AUTEUR

ET

L'AMATEUR,

QUARANTE-QUATRIEME PROVERBE.

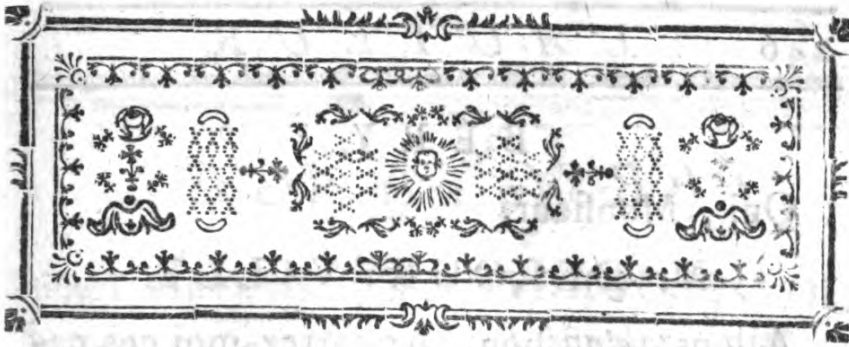
PERSONNAGES.

M. DELOUREVILLE , *Amateur. Habit brun , galonné d'or , boutonné , perruque à nœuds.*

M. PASTOUREAU , *Poète. Habit noir , chapeau & épée.*

BÉRY , *Laquais de M. Deloureville. En livrée.*

La Scène est dans le Cabinet de M. Deloureville.



L'AUTEUR
ET
L'AMATEUR,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DELOUREVILLE, BÉRY.

M. DELOUREVILLE.

A QUELLE heure vous a-t-on dit qu'on re-
pétoit ?

BÉRY.

Monfieur , les Muficiens arriveront à fix
heures.

M. DELOUREVILLE.

A fix heures ?

B É R Y.

Oui , Monsieur.

M. DELOUREVILLE.

Allons , c'est bon. Apportez-moi ces papiers qui sont dans le Sallon.

B É R Y.

Je les ai mis ici , sur votre bureau. (*Il s'en va.*)

M. DELOUREVILLE.

Oui , les voilà.

S C E N E I I.

M. DELOUREVILLE , *feuilletant des papiers.*

DE la Musique travaillée , ce n'est point là ce qu'il nous faut , je lui ai dit.... Bon , en voici un autre qui ne fait pas un seul vers alexandrin dans son récitatif....



SCENE III.

M. DELOUREVILLE, M. PASTOUREAU, BÉRY.

BÉRY, *annonçant.*

MONSIEUR Pastoureau.

M. PASTOUREAU.

Monfieur, ces Messieurs m'ont dit qu'ils avoient eu l'honneur de vous parler de moi, & que vous aviez eu la bonté de leur dire que vous verriez volontiers mon Poëme.

M. DELOUREVILLE.

Ah ! oui, je me rappelle, c'est un Opéra-Ballet ?

M. PASTOUREAU.

Oui, Monfieur, c'est Jupiter & Léda.

M. DELOUREVILLE.

Jupiter & Léda ? Ah ! Monfieur, c'est une chose bien difficile à faire qu'un Opéra. Affez-vous donc.

M. PASTOUREAU.

Monfieur, je ferai charmé que vous vouliez bien me donner vos confeils ; je les suivrai avec grand plaisir.

M. DELOUREVILLE.

J'ai toujours été épouventé de cette entreprise ; c'est ce qui fait que je n'ai jamais osé la tenter : je fais bien tous les moyens qu'il faut employer pour réussir , & bien des Auteurs m'ont eu l'obligation de leurs succès ; mais c'est après bien du travail.

M. PASTOUREAU.

J'espere , Monsieur , que vous voudrez bien avoir les mêmes bontés pour moi.

M. DELOUREVILLE.

Oui-dà , voyons , voyons votre Poëme.

M. PASTOUREAU.

Voici , Monsieur , comme je commence. Je veux d'abord une ouverture analogue au premier Acte.

M. DELOUREVILLE.

Monsieur , ce n'est pas cela , ce n'est pas cela.

M PASTOUREAU.

Mais je vous demande pardon , je veux une musique douce , qui peigne le repos , l'ennui même , s'il est possible. Je ne veux que des flûtes très-adoucies....

M.

M. DE LOUREVILLE.

Vous voyez bien que vous voilà tout-à-fait hors des principes.

M. PASTOUREAU.

Comment, Monsieur, je ne peux pas commencer par des flûtes ?

M. DE LOUREVILLE.

Non, Monsieur, gardez-vous-en bien ; vous ne trouveriez pas de Musicien, qui voudrait se charger de mettre votre Poëme en musique, & il aurait raison.

M. PASTOUREAU.

Pourquoi donc cela ?

M. DE LOUREVILLE.

Rien n'est plus aisé à comprendre. Avec des flûtes, où seroit le premier coup d'archet ?

M. PASTOUREAU.

Mais le premier coup d'archet....

M. DE LOUREVILLE.

Ne sauroit se retrancher, non, Monsieur, vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Eh bien ! Monsieur, voyez toujours le plan de mon Poëme.

M. DE LOUREVILLE.

Monfieur , Monfieur , vous aurez de la peine....

M. PASTOUREAU.

Lorsqu'on levera la toile , on verra l'Olimpe affemblée ; les Graces , les Jeux & les Ris dansent dans une Gloire ; Jupiter bâille. Neptune vient parler à Jupiter , qui se réveille : Junon est inquiète ; les Graces , les Ris & les Jeux difparoiffent & fuivent Jupiter. La Jalousie s'offre à Junon & elle la fuit.

M. DE LOUREVILLE.

Eh ! Monfieur , vous n'y êtes pas , ce n'est pas cela , ce n'est pas cela.

M. PASTOUREAU.

Quoi , Monfieur , vous n'êtes pas enchantée de cet Acte-là ?

M. DE LOUREVILLE.

Non , Monfieur , l'Acte du Ciel n'est jamais le premier , vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Mais , Monfieur , cela fait une efpece de Prologue ; il me femble qu'on ne peut pas mieux commencer.

M. DE LOUREVILLE.

Oh! non, ce n'est pas cela, il faudroit...

M. PASTOUREAU.

Ah! Monsieur, dites?

M. DE LOUREVILLE.

Non, non, voyons la fuite.

M. PASTOUREAU.

La décoration représente un bocage, au bord de la mer. Léda paroît suivie des Nymphes, qui dansent pour l'amuser; mais Léda, après avoir reçu leur hommage, leur ordonne de s'éloigner; elle confie son amour pour le Triton Glaucus, à Corinne son amie. La mer s'agite; elle espere qu'elle va voir son amant: il paroît un Cigne qui s'approche d'elle; elle le croit envoyé par Glaucus; elle le caresse, & elle est entourée d'un nuage épais, dans lequel elle est enlevée. Les Nymphes se réunissent pour plaindre Léda. Chœur de plaintes qui attirent Glaucus, & lui apprennent son malheur. Il va implorer Neptune.

M. DE LOUREVILLE.

Mais, Monsieur, un moment, vous voyez bien que vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Comment, Monsieur?

M. DELOUREVILLE.

Votre Acte ne finit pas par un Ballet , je n'approuve point cela.

M. PASTOUREAU.

Mais , cependant à présent....

M. DELOUREVILLE.

Je le fais bien ; & puis Glaucus n'a pas un entretien avec Lédà.

M. PASTOUREAU.

Il n'en aura point , Monsieur.

M. DELOUREVILLE.

Il n'en aura point ?

M. PASTOUREAU.

Non , Monsieur , je ne veux point de réci-tatif , ni de Scènes.

M. DELOUREVILLE.

Vous n'en voulez point ?

M. PASTOUREAU.

Non , Monsieur , tout est en action.

M. DELOUREVILLE.

Vous ne réussirez pas , Monsieur , ce n'est pas cela.

M. PASTOUREAU.

Voyez jusqu'au bout.

M. DELOUREVILLE.

Je vous attends à l'Enfer.

M. PASTOUREAU.

Je n'ai point d'Enfer.

M. DELOUREVILLE.

Point d'Enfer ! point d'Enfer ! & vous faites un Opéra ?

M. PASTOUREAU.

Oui, Monsieur.

M. DELOUREVILLE.

Mais, Monsieur, il faut des oppositions.

M. PASTOUREAU.

Je ne dis pas le contraire.

M. DELOUREVILLE.

Allons, voyons, voyons ; mais vous n'y êtes pas, si vous ne mettez pas d'Enfer. Faites donc un....

M. PASTOUREAU.

Quoi, Monsieur ?

M. DELOUREVILLE.

Je vous dirai après, continuez.

M. PASTOUREAU.

La Scène représente le Palais de Neptune, bâti en coquilles, en corail, en perles, & tou-

tes les productions de la mer , que l'on trouve dans les cabinets d'Histoire Naturelle.

M. DE LOUREVILLE.

Il doit être formé de glaçons verts & de pierres rouges , avec des herbes. Vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Mais tout cela n'est pas cher , & je ne veux rien épargner pour Neptune ; je veux que cette décoration soit peinte par Agricola. *

M. DE LOUREVILLE.

Monfieur , Monfieur , ce n'est pas cela !

M. PASTOUREAU.

Glaucus vient attendre Neptune. Monologue de Glaucus. Neptune paroît , il l'implore contre le Cigne qui a enlevé Léda. La Cour de Neptune est composée de Tritons & de Néréïdes. Junon paroît sur un arc-en-ciel , & se plaint à Neptune , de ce qu'il trouve que Jupiter , pour lui faire une infidélité , prenne la forme d'un habitant de la surface des eaux.

* Peintre Allemand qui peint des coquilles en miniature.

Neptune lui promet de s'en plaindre au Destin, & il lui fait donner une fête par sa fuite. Ixion, dont l'amour pour Junon la fait suivre par tout, l'assure qu'il va la venger, en déroband le feu du Ciel, pendant que Jupiter est sur la Terre, pour lui brûler ses ailes de cigne. Il part. Les habitans des eaux sont allarmés, & craignent la sécheresse que ce feu pourra produire. Junon remonte sur son arc-en-ciel, en recevant leur priere d'arrêter le projet d'Ixion.

M. DE LOUREVILLE.

Eh ! Monsieur, vous confondez ici....

M. PASTOUREAU.

Monsieur, cela marche très-bien.

M. DE LOUREVILLE.

Non, vous dis-je, vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Comment ?

M. DE LOUREVILLE.

Ce n'est pas cela ; ne voyez-vous pas que voilà tous les Éléments confondus, & qu'il faut les distinguer ?

M. PASTOUREAU.

Mais....

M. DELOUREVILLE.

Voilà l'air, le feu, & l'eau ensemble.

M. PASTOUREAU.

Non, Monsieur, ma fête est d'habitans des eaux.

M. DELOUREVILLE.

Mais le feu, où sera-t-il?

M. PASTOUREAU.

A la fin.

M. DELOUREVILLE.

Quoi ! l'Enfer au dernier Acte ? on n'a jamais fini par des Démons ; ce n'est pas cela, vous n'y êtes pas.

M. PASTOUREAU.

Je n'ai point de Démons.

M. DELOUREVILLE.

Point de Démons ! point d'Enfer ! impossible de réussir : vous n'y êtes pas. Il faudroit du moins....

M. PASTOUREAU.

Parlez, Monsieur, je vous écoute.

M. DELOUREVILLE.

Non, non ; nous verrons après.

M. PASTOUREAU.

Jupiter a transporté Lédà à la Chine.

M. DELOUREVILLE.

A la Chine ?

M. PASTOUREAU.

Oui, Monsieur.

M. DELOUREVILLE.

A la Chine , c'est bien quelque chose ; mais je ne vois pas-là d'Enfer ; & puis ce feroit trop tard.

M. PASTOUREAU.

Permettez. Il est obligé de retourner au Ciel pour punir Ixion. Pendant ce temps-là, le Roi de la Chine veut enlever Leda. Mercure fait venir les combattans de Jupiter, les Chinois sont repouffés ; le Roi est prisonnier. Glaucus paroît & apprend à Mercure que le Destin lui a accordé Leda , & que Jupiter & Junon, en faveur de cet arrêt, se sont raccommodés. Mercure rend la liberté au Roi de la Chine & à ses combattans. Le Roi donne une Fête chinoise à Glaucus & à Leda , qui chantent un duo, à quoi un chœur chinois répond. Ixion , qui est précipité du Ciel après le retour de Jupiter, met, en tombant , le feu à un artifice chi-

nois , superbe , qui termine l'Opéra. Vous voyez bien , Monsieur , que voilà du feu.

M. DELOUREVILLE.

Oui ; mais ce n'est pas là sa place , non plus que celle des combattans : il faut corriger cela , & suivre la marche indiquée.

M. PASTOUREAU.

Monsieur , aidé de vos conseils , je ne demande pas mieux ; mais voyez , du moins , les vers , s'ils sont lyriques.

M. DELOUREVILLE.

Montrez. Avec de la docilité , vous pourrez faire quelque chose ; mais vous n'y êtes pas encore : je vous aiderai , parce que je vous trouve des dispositions. Voyons quelques morceaux.

M. PASTOUREAU.

Voici , si vous voulez , le Monologue de Glaucus , dans le Palais de Neptune.

M. DELOUREVILLE.

A la bonne-heure.

M. PASTOUREAU.

Cruel Destin , suspends ta rigueur !
Charmant Amour , dont je chéris la flamme ,
Ne veux-tu régner dans mon cœur ,
Que pour troubler mon âme ?

Je crois, Monsieur, que cela doit vous plaire ?

M. DELOUREVILLE.

On voit bien que vous avez des idées ; mais ce n'est pas cela.... Je voudrais...

M. PASTOUREAU.

Mais, Monsieur, la prière au Destin amène le dénouement.

M. DELOUREVILLE.

C'est la tournure de ce Monologue qui devrait être autrement. (*Révant.*)

Cruel Destin, suspends ta rigueur !

C'est une invocation ?

M. PASTOUREAU.

Oui, Monsieur.

M. DELOUREVILLE.

Je sens bien cela ; mais je voudrais tourner ce vers-là....

M. PASTOUREAU.

Comment ?

M. DELOUREVILLE.

Attendez.

Cruel Destin....

Laissez-moi faire, laissez-moi faire.

M. PASTOUREAU.

Je ne dis mot.

M. DELOUREVILLE.

Passé-moi l'écritoire, je vous prie.

M. PASTOUREAU.

La voilà.

M. DELOUREVILLE.

Voyons. (*Il prend une plume.*)

Cruel Destin, suspends ta rigueur!

Je ne peux pas vous passer cela.

M. PASTOUREAU.

Mais....

M. DELOUREVILLE.

Ne me distrayez pas.... je voudrais met-
tre.... Non.... Pourquoi pas?

Rigoureux Destin, suspend ta cruauté....

Non, non; ce n'est pas cela non plus. Que
diable!... Attendez.

Cruel Destin, suspends.... suspends....

Cruel Destin....

M. PASTOUREAU.

Vous n'avez que ta rigueur à mettre.

M. DELOUREVILLE.

Je crois que vous avez raison. Voyons.

Cruel Destin, suspends.... ta rigueur !

Oui, c'est ce qu'il falloit mettre.

M. PASTOUREAU.

Mais, je l'avois mis aussi.

M. DELOUREVILLE.

Suspends ta rigueur ?

M. PASTOUREAU.

Oui, vraiment, voyez. (*Lui montrant.*)

M. DELOUREVILLE.

Oui, oui, vous avez raison. Allons, je vous passe ce vers-là. Mais pour,...

Charmant Amour, dont je chéris la flamme.

M. PASTOUREAU.

Mais, Monsieur, que direz-vous à la place ?

M. DELOUREVILLE.

Ce que je dirois?... mille choses au lieu de cela.

Charmant Amour....

Mais voyez donc comme cela est commun !

M. PASTOUREAU.

Je conviens... mais voudriez-vous mettre
Tendre Amour, dont je chéris la flamme ?

M. DELOUREVILLE.

Non, non.

Dont je chéris la flamme !

M. PASTOUREAU.

Il faut adoucir le reproche que je fais à
l'Amour.

M. DELOUREVILLE.

Sans doute. Par conséquent, vous n'y êtes
pas. Voici ce qu'il faut dire. (*Il réve.*) Ne
m'interrompez pas. Oui, non ; c'est que ce
que vous dites-là à l'Amour, me dérange.
Comment y a-t-il ?

M. PASTOUREAU.

Charmant Amour, dont je chéris la flamme.

M. DELOUREVILLE.

Charmant Amour...

M. PASTOUREAU.

Dont je chéris la flamme.

M. DELOUREVILLE.

Dont je chéris la flamme.

On peut laisser ce vers-là. Voyons les deux autres.

M. PASTOUREAU.

Ne veux-tu régner dans mon cœur,
Que pour troubler mon âme ?

M. DELOUREVILLE.

Un moment donc. Je ne suis pas content
de cela : vous n'y êtes pas du tout.

Ne veux-tu régner...

M. PASTOUREAU.

Oui, parce que le Musicien aura de quoi
faire une roulade, sur le mot régner.

M. DELOUREVILLE.

J'entends bien ; mais....

Ne veux-tu régner dans mon cœur,
Vous n'y êtes pas.

Dans mon cœur, ne veux-tu régner.

M. PASTOUREAU.

Comme cela, vous ne rimeriez plus à...

M. DELOUREVILLE.

Comment, je ne rimerais plus ?

M. PASTOUREAU.

Non, Monsieur.

M. DELOUREVILLE.

Pourquoi cela, Monsieur ?

M. PASTOUREAU.

Parce que le premier vers dit :

Cruel Destin, suspends ta rigueur !

M. DELOUREVILLE.

Oui, mais le second.

M. PASTOUREAU.

Le second est :

Charmant Amour, dont je chéris la flamme.

M. DELOUREVILLE.

Oui, oui, vous avez raison, laissons :

Ne veux-tu régner dans mon cœur....

M. PASTOUREAU.

Que pour troubler mon âme ?

M. DELOUREVILLE.

Non pas, s'il vous plaît, je ne veux pas de ce vers-là. Vous me trouverez difficile....

M. PASTOUREAU.

Monsieur, je ne dis pas....

M.

M. DELOUREVILLE.

Mais je ne vous passerai pas cela. Je veux absolument que vous disiez....

M. PASTOUREAU.

Voyons, Monsieur, je m'en rapporte entièrement à vous.

M. DELOUREVILLE.

Vous allez voir, vous allez voir, j'ai une idée. Dites-moi une rime à flâme.... Non, je le tiens.

Ne veux-tu régner dans mon cœur....

Dans mon cœur....

Eh, mon Dieu!...

Dans mon cœur....

M. PASTOUREAU.

Que pour troubler mon âme?

M. DELOUREVILLE.

Que pour?

M. PASTOUREAU.

Troubler mon âme.

M. DELOUREVILLE.

Troubler mon âme?

N'est pas mal.

Que pour troubler mon âme?

J'en suis très-content ! Vous voyez bien qu'à force de chercher on trouve.

Que pour troubler mon âme ?

Le voilà , il faut l'écrire.

M. PASTOUREAU.

Mais c'est écrit , voilà comme il étoit fait.

M. DELOUREVILLE.

Oui ? (*Il lit.*) Ah ! c'est vrai. Cela ne fait rien. Je suis très-content , à présent , de ce Monologue.

M. PASTOUREAU.

Monfieur , j'efpere que par la fuite , aidé de vos lumieres....

M. DELOUREVILLE.

Vous y pouvez compter , je me ferai un plaisir de vous dire naturellement ce que je penfe.

M. PASTOUREAU.

Je vous en ferai très-obligé.

M. DELOUREVILLE.

Il n'y a que ce moyen-là de former les

jeunes gens. Ah ça, je suis très-aise d'avoir fait connoissance avec vous.

M. PASTOUREAU.

C'est moi, Monsieur....

M. DELOUREVILLE.

Je verrai ces Messieurs, mais dites-leur toujours que je suis très-content de votre Poëme, parce qu'avec les petites corrections que j'y ferai comme cela, je compte qu'il ira.

M. PASTOUREAU.

Monsieur, je leur dirai, & si vous permettez, quelquefois j'aurai l'honneur...

M. DELOUREVILLE.

Oui, le matin sur-tout, parce qu'on travaille mieux. Adieu, Monsieur Pastoureau, charmé de vous avoir vû.

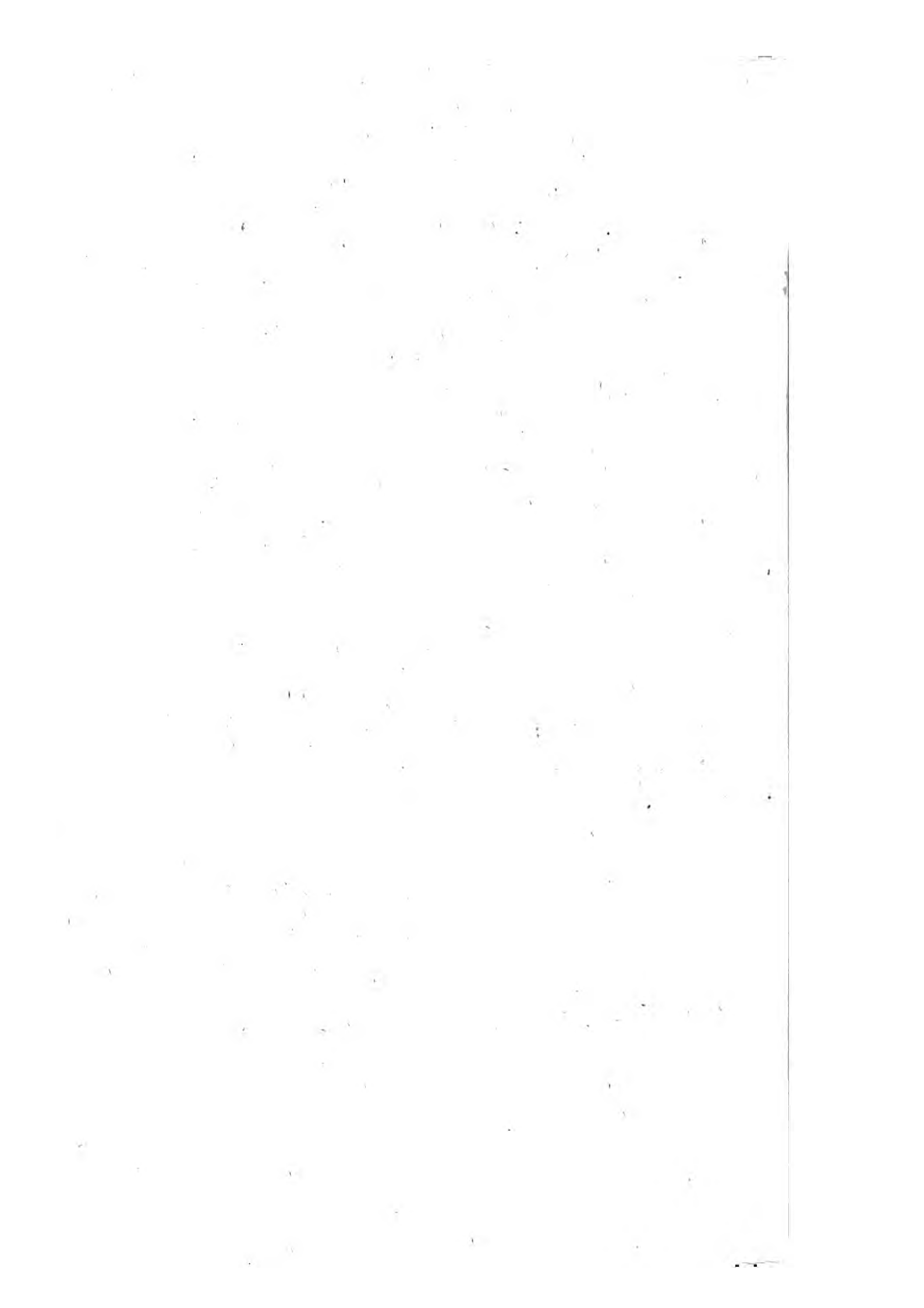
M. PASTOUREAU.

Où allez-vous donc, Monsieur?

M. DELOUREVILLE.

Adieu. Je passe de l'autre côté, puisque vous le voulez.

Fin du quarante-quatrième Proverbe.



L A V E U V E

A V A R E ,

QUARANTE.CINQUIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

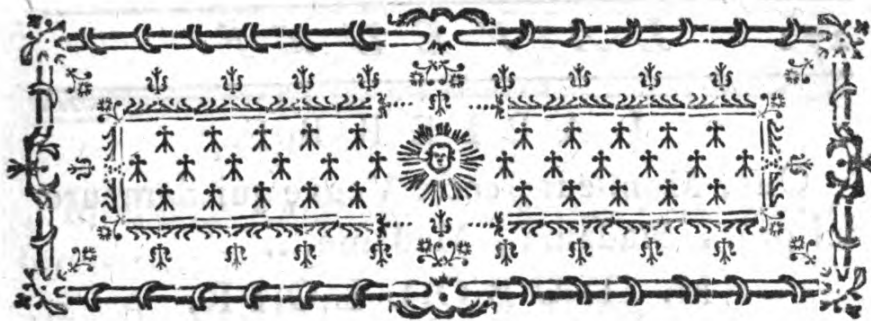
M. RENAUD DUBOULOIR, *Avocat.*
Habit noir, perruque à nœuds.

Mad. DERUPERT, *Veuve. En deuil de son mari.*

LE CHEVALIER DE S. RIEUL. *En habit uniforme d'Infanterie.*

LAPIERRE, *Laquais de M. Dubouloir.*
Habit gris, boutons d'argent.

La Scène est dans le Cabinet de M. Dubouloir.



LA VEUVE
AVARE,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.
M. DUBOULOIR, LAPIERRE.
M. DUBOULOIR.

LAPIERRE?

LAPIERRE.

Monfieur.

M. DUBOULOIR.

Est-il venu quelqu'un?

S iv

L A P I E R R E.

Oui, Monsieur, cette Veuve qui demeure ici près, Madame, Madame....

M. DUBOULOIR.

Ah! Madame Derupert?

L A P I E R R E.

Oui, Monsieur, & puis Monsieur le Chevalier de S. Rieul.

M. DUBOULOIR.

S. Rieul?

L A P I E R R E.

Oui, Monsieur.

M. DUBOULOIR.

Je ne le connois pas.

L A P I E R R E.

Ils reviendront tous les deux. Ah! tenez, voilà déjà Monsieur le Chevalier.

S C E N E I I.

M. DUBOULOIR, Le CHEVALIER.

M. DUBOULOIR.

MONSIEUR le Chevalier, voulez-vous bien vous donner la peine d'entrer?

Le CHEVALIER.

Monfieur Dubouloir , je fuis bien votre ferviteur.

M. DUBOULOIR.

Affeyez-vous donc , Monfieur , s'il vous plaît. (*Ils s'affeyent.*)

Le CHEVALIER.

Monfieur , je fuis Capitaine d'Infanterie , par conféquent très-peu riche ; mais j'avois un oncle qui devoit l'être beaucoup , parce qu'il étoit l'aîné de notre famille , & qu'il a toujours vécu dans la plus grande économie.

M. DUBOULOIR.

Il eft donc mort ?

Le CHEVALIER.

Oui , Monfieur , il y a fix mois. L'on m'a mandé qu'il n'avoit rien laiffé ; c'eft ce qui fait que je ne me fuis pas prefé de venir. Mais comme il mangeoit fort peu , je ne comprends pas ce qu'eft devenu fon bien.

M. DUBOULOIR.

N'a-t-on pas fait un inventaire à fa mort ?

Le CHEVALIER.

Oui , Monfieur , mais l'on n'a rien trouvé.

M. DUBOULOIR.

En ce cas-là, vous n'avez pas droit de rien demander.

Le CHEVALIER.

Non, vraiment.

M. DUBOULOIR.

Mais, à qui a été le peu qu'il y avoit ?

Le CHEVALIER.

A la veuve ; car il n'a jamais eu d'enfans.

M. DUBOULOIR.

A la veuve ? cela devient différent.

Le CHEVALIER.

Oui, Monsieur, d'autant qu'elle est très-avare.

M. DUBOULOIR.

Il y a tout lieu de croire que c'est elle qui retient ce qui devoit vous revenir de votre oncle ?

Le CHEVALIER.

Je le crois comme cela.

M. DUBOULOIR.

Mais son bien, de quelle nature étoit-il ?

Le CHEVALIER.

En très-bonnes terres ; mais tout cela a été vendu, & je crains qu'en l'attaquant, elle ne

réponde que tout a été dissipé du temps de mon oncle.

M. DUBOULOIR.

C'est sûrement ce qu'elle répondra, s'il n'y a point eu de remplacement des fonds provenus de la vente de ces terres?

Le CHEVALIER.

Je n'ai point d'argent à manger à plaider, ainsi je suis fort embarrassé.

M. DUBOULOIR.

Vous devez l'être en effet.

Le CHEVALIER.

Voilà pourquoi je m'adresse à vous, Monsieur, parce que vous êtes voisin de Madame Derupert, & que...

M. DUBOULOIR.

Quoi! c'est Madame Derupert?

Le CHEVALIER.

Oui, Monsieur, c'est la veuve en question.

M. DUBOULOIR.

Madame Derupert est très-avare, & si elle a eu envie de vous frustrer, je ne suis pas étonné qu'elle n'ait pas voulu placer ces fonds. Il pourroit très-bien se faire, si l'on n'a point de connoissance d'acquisitions, de

contrats , que tout ce bien ne soit qu'en argent ou en papiers.

Le CHEVALIER.

Et comment le savoir ?

M. DUBOULOIR.

C'est très-difficile ; car c'est là le secret des avarés , & ils ne le confient à personne.

Le CHEVALIER.

Il n'y a donc aucunes ressources ?

M. DUBOULOIR.

Non , si vous êtes sûr qu'il n'y a ni fonds , ni contrats que l'on connoisse.

Le CHEVALIER.

Ah , Monsieur ! je suis un homme perdu !

M. DUBOULOIR.

Comment ne pouvez-vous pas vivre dans l'emploi que vous avez ?

Le CHEVALIER.

S'il n'y avoit que moi , ce ne seroit rien ; mais n'ayant plus de ressources , plus d'espoir d'avoir rien , de la succession de mon oncle ; je vais faire le malheur d'une personne que j'aime.... Ah , Monsieur ! elle en mourra de désespoir !

M. DUBOULOIR.

Vous ne l'épouserez pas, & elle n'en mourra pas. Il n'y a que vous à plaindre dans ce cas-là.

Le CHEVALIER.

Si j'étois seul, j'aurois bientôt fini mon fort. Vous ne savez pas à quel point je suis malheureux. Monsieur, mon état est affreux !

M. DUBOULOIR.

Vous m'épouvantez !

Le CHEVALIER.

J'ai grand besoin de vos conseils, de vos secours.... Je crains d'être poursuivi....

M. DUBOULOIR.

Quelle affaire avez-vous ?

Le CHEVALIER.

Monsieur, en arrivant à Arras, où nous sommes en garnison, j'y devins amoureux, fou, d'une Demoiselle qui est réellement charmante.

M. DUBOULOIR.

A Arras ?

Le CHEVALIER.

Oui, Monsieur.

M. DUBOULOIR.

J'y connois beaucoup de monde.

Le CHEVALIER.

Eh bien, Monsieur, c'est la fille du Receveur des Tailles.

M. DUBOULOIR, *avec étonnement.*

Mademoiselle de Piremont?

Le CHEVALIER.

Oui, Monsieur. Son pere est-il de vos amis?

M. DUBOULOIR.

Beaucoup.

Le CHEVALIER.

Ah, Monsieur! ne nous trahissez pas, je vous en conjure.

M. DUBOULOIR.

Achevez, achevez.

Le CHEVALIER.

N'ayant point de bien, je ne pouvois espérer de l'obtenir; mais cela ne peut diminuer mon amour. J'espérois encore de mon oncle, quoiqu'il n'eût jamais répondu à toutes les lettres que je lui ai écrites, lorsque j'appris sa mort, & en même-temps qu'il ne m'avoit rien laissé,

M. DUBOULOIR.

Eh bien ?

Le CHEVALIER.

Des moyens que nous avons pris pour nous voir, Mademoiselle de Piremont & moi, nous ont plongés dans un abîme affreux.

M. DUBOULOIR.

Comment ?

Le CHEVALIER.

Elle est devenue grosse ; la crainte d'être exposée à la fureur de ses parens , & son désespoir, si je ne voulois l'en sauver en l'enlevant, m'ont déterminé à m'enfuir avec elle à Paris, où nous sommes depuis huit jours, & tout prêts à mourir de misère, si vous ne trouvez pas quelques moyens de nous en tirer.

M. DUBOULOIR.

Monfieur, je n'abuserai pas de votre confiance en moi, & je ne vous ferai point de reproches sur le malheur où vous avez entraîné une malheureuse personne, que vous dites que vous aimez ; mais savez-vous à qui vous parlez ?

Le CHEVALIER.

Monfieur....

M. DUBOULOIR.

A son oncle , au frere de M. de Piremont.

Le CHEVALIER.

Ah , Monsieur ! faites de moi ce qu'il vous plaira ; mais je vous en supplie , ayez pitié de votre malheureuse niece , qu'elle ne soit pas la victime de mon imprudence , je me jette à vos pieds. (*Il s'y jette , & M. Dubouloir le releve.*)

M. DUBOULOIR.

Monsieur , que faites-vous ? Assseyez-vous , & écoutez-moi.

Le CHEVALIER.

Ah , Monsieur ! . . .

M. DUBOULOIR.

Les regrets ne feront rien à ce qui est arrivé ; voyons le parti qui nous reste à prendre pour tout réparer. Il faut savoir s'il n'y a pas moyen de rien tirer de Madame Derupert. Je crois en imaginer un. Vous connoît-elle ?

Le CHEVALIER.

Non , Monsieur , je ne me suis point présenté à elle avant de savoir si j'avois droit de lui rien demander.

M.

M. DUBOULOIR.

A la bonne-heure. Si je ne réussis pas, je me charge de tout arranger, vis-à-vis de mon frere, d'une façon ou d'autre. Je suis garçon; je ne veux point me marier; j'ai du bien, je le donnerai à ma niece, à condition qu'elle vous époufera.

Le CHEVALIER.

Quoi, Monsieur!

M. DUBOULOIR.

Point de remercimens....

S C E N E I I I.

M. DUBOULOIR, Le CHEVALIER,

L A P I E R R E.

MONSIEUR, Madame Derupert est là-dedans, qui demande à vous parler.

M. DUBOULOIR.

C'est justement elle que j'attendois. Monsieur le Chevalier, entrez dans ce petit cabinet; & vous en sortirez quand je vous appellerai.

Tome III.

T

Le CHEVALIER, *voulant remercier
M. Dubouloir.*

Monfieur, permettez....

M. DUBOULOIR.

Ne perdons pas de temps : entrez , entrez
là-dedans. (*Le Chevalier entre dans le cabinet.*)
Toi , Lapiere , quand je frapperai du pied,
tu entreras , en criant au feu ; & tu diras qu'il
est chez l'Epicier qui demeure à côté de
Madame Derupert.

L A P I E R R E .

Oui , Monfieur.

M. DUBOULOIR.

Tu te tiendras ici deffous : tu entendras
bien ?

L A P I E R R E .

Oh ! ne vous embarrassez pas.

M. DUBOULOIR.

Allons , fais entrer Madame Derupert.
Ne dis rien à personne de cela.

L A P I E R R E .

Non , non , Monfieur. Madame , donnez-
vous la peine d'entrer. (*Lapiere fort , quand
Madame Derupert est entrée.*)

S C E N E I V.

Mad. DERUPERT, M. DUBOULOIR.

Mad. DERUPERT.

JE ne fais, Monsieur, si j'ai l'honneur d'être connue de vous?

M. DUBOULOIR.

Oui, Madame, sûrement, j'ai cet honneur-là. Voulez-vous bien vous asseoir?

Mad. DERUPERT, *s'asseyant.*

Monsieur, je n'entends pas du tout les affaires; j'ai très-peu de bien; je suis une pauvre veuve, bien à plaindre: le peu que j'avois, mon mari la mangé.

M. DUBOULOIR.

C'est très-fâcheux, Madame, il ne falloit pas y consentir: pour une femme raisonnable comme vous, il est étonnant que vous ne l'ayez pas empêché.

Mad. DERUPERT.

Monsieur, il est vrai, je l'aurois dû; mais un mari que l'on aime, est toujours le maître. Je lui avois apporté, en mariage, deux cents mille francs.

M. DUBOULOIR.

Et il ne vous reste plus rien ?

Mad. DERUPERT.

Monfieur , je n'ai eu ni mes reprises , ni mon douaire ; & je fuis réduite à vivre de très-peu de chofe.

M. DUBOULOIR.

Mais , il n'étoit pas difsipateur ?

Mad. DERUPERT.

Monfieur , non , du moins , on ne le croyoit pas ; & il eft vrai que ce n'eft pas le luxe qui nous a ruiné ; mais des mauvaises affaires qu'il a faites toute fa vie ; parce qu'il n'y entendoit rien , & qu'il a toujours été trompé par des fripons.

M. DUBOULOIR.

C'eft très-malheureux !

Mad. DERUPERT.

Sa derniere paffion , qui a achevé de nous ruiner , a été fa chymie : on lui avoit fait accroire qu'il feroit de l'or , & l'on a mangé tout ce qu'il avoit , en opérations réitérées ; & quand on a vu qu'il n'avoit plus rien , on l'a abandonné.

M. DUBOULOIR.

Que vous reste-t-il donc ?

Mad. DERUPERT.

Environ deux mille francs de rente viagere, & voyez, Monsieur, comment, avec cela, répondre à un neveu, qui prétend que son oncle est fort riche. On dit qu'il va arriver : je n'entends point les affaires, & je suis très-inquiete.

M. DUBOULOIR.

Mais le bien de votre mari étoit en contrats, en terres, sans doute, ainsi que le vôtre ?

Mad. DERUPERT.

Oui, Monsieur, mais tout cela a été vendu.

M. DUBOULOIR.

S'il ne reste rien en nature, absolument, son neveu ne peut rien avoir.

Mad. DERUPERT.

Non ?

M. DUBOULOIR.

Sûrement.

Mad. DERUPERT.

On m'avoit dit....

M. DUBOULOIR.

Sur quoi voulez-vous qu'il vous attaque,

T ij

si vous êtes en règle ? Si vous avez fait un inventaire , vous le lui présenterez ; & s'il veut se porter héritier , il faudra qu'il commence par vous donner tout ce qui vous revient.

Mad. DERUPERT.

Vous avez bien de la bonté de me tranquilliser ; mais ne me fera-t-il pas des frais , toujours , s'il va me faire un procès sur ce qu'il me croit plus riche que je ne suis ?

M. DUBOULOIR.

Quand il le gagneroit , si vous n'avez rien , il n'aura rien.

Mad. DERUPERT.

En ce cas-là , je ne le crains pas.

M. DUBOULOIR.

Et vous avez raison. (*Il frappe du pied.*)

Mad. DERUPERT.

Monfieur , je vous ai bien de l'obligation de m'avoir tranquillisée. Je sens que j'ai bien fait de venir vous confûlter.



S C E N E V.

Mad. DERUPERT, M. DUBOULOIR,
L A P I E R R E.

L A P I E R R E, *criant sans paroître.*

A u feu ! au feu ! au feu ! au feu !

Mad. DERUPERT, *effrayée.*

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que
cela ?

M. DUBOULOIR.

Où allez-vous donc ? Attendez.

L A P I E R R E, *entrant.*

Au feu ! au feu ! au feu !

S C E N E VI.

Mad. DERUPERT, M. DUBOULOIR,
Le CHEVALIER, LAPIERRE.

M. DUBOULOIR.

L A P I E R R E, qu'est-ce que c'est ? (*Il fait
signe au Chevalier qui a ouvert la porte.*)

L A P I E R R E.

Eh ! Monsieur , c'est le feu qui est chez l'Épicier, ici près.

Mad. D E R U P E R T , *éperdue.*

Ah ! mon Dieu ! c'est à côté de chez moi. Je suis perdue ! (*Elle veut s'en aller.*)

M. D U B O U L O I R.

Non , non , Madame , restez ici ; nous allons voir à sauver vos effets.

Mad. D E R U P E R T.

Eh ! Monsieur , ils feront perdus , brûlés , avant qu'on ait pu les découvrir !

M. D U B O U L O I R.

Nous les trouverons , Monsieur & moi. (*Le Chevalier sort du cabinet.*)

Mad. D E R U P E R T.

Non , Monsieur , c'est dans l'épaisseur du mur , de l'argent , des papiers : laissez-moi aller , je vous prie.

M. D U B O U L O I R.

Comptez sur moi.

Mad. D E R U P E R T.

C'est toute ma fortune ; il y a six cents mille francs , Messieurs !

M. DUBOULOIR.

Tranquillisez-vous ; ce ne fera , peut-être , rien.

Mad. DERUPERT.

Hé ! Messieurs ! je veux y aller absolument.

M. DUBOULOIR.

Je vous dis que vous n'avez rien à craindre. Vous voyez bien qu'on n'entend pas de bruit.

Mad. DERUPERT.

Tout est peut-être volé !

M. DUBOULOIR.

Tenez , voyez à la fenêtre : il n'y a pas la moindre apparence de feu.

Mad. DERUPERT.

Ah ! Monsieur !

M. DUBOULOIR.

Lapierre , qu'est-ce que c'est que ce feu ? Il n'y a rien , n'est-ce pas ? (*Il lui fait signe de dire que non.*)

L A P I E R R E.

Non , Monsieur , ce n'est rien.

Mad. DERUPERT.

C'est-il bien vrai , mon garçon ?

L A P I E R R E

Oui , Madame.

Mad. DERUPERT.

Ah ! mon Dieu , que j'ai eu de peur ! Je veux aller voir , toujours....

M. DUBOULOIR.

Madame, il n'y avoit point du feu, du tout, si vous voulez que je vous le dise. Ceci n'est qu'une plaisanterie , & qui tournera , sûrement , à bien.

Mad. DERUPERT', *étonnée.*

Comment ?

M. DUBOULOIR.

Oui , j'étois pénétré de douleur , de voir qu'une honnête-femme comme vous , étoit réduite à avoir si peu de quoi vivre ; & pour m'assurer que vous me disiez vrai , je vous ai fait donner cette allarme.

Mad. DERUPERT.

Quoi , Monsieur ! vous êtes capable d'une trahison pareille ?

M. DUBOULOIR.

Madame , ce n'est pas un crime aussi grand que celui de vouloir retenir le bien d'autrui.

Mad. DERUPERT.

Monfieur. . . . paix donc.

M. DUBOULOIR.

Vous avez avoué, dans l'inquiétude où vous étiez, que vous aviez fix cents mille francs, en argent & en papiers.

Mad. DERUPERT.

Moi ?

M. DUBOULOIR.

Oui, il n'est plus temps de diffimuler; il faut nous en donner, absolument, la moitié.

Mad. DERUPERT.

Mais, Monfieur, c'est un dépôt.

M. DUBOULOIR.

Hé bien! si c'est un dépôt, je m'en vais faire mettre le scellé, chez vous, & vous faire renfermer jusqu'à ce que ceux à qui il appartient, se présentent. Voyez, déterminez-vous.

Mad. DERUPERT.

Monfieur, on n'ufe point, comme cela, de violence.

M. DUBOULOIR.

Pardonnez-moi; on a ce droit, vis-à-vis

de ceux qui veulent vous ôter ce qui vous appartient. D'ailleurs, voilà Monsieur, qui est le neveu de votre mari ; il est le maître d'en user avec vous, comme il lui plaira.

Mad. DERUPERT.

Quoi, Monsieur ! vous êtes le Chevalier de S. Rieul ?

Le CHEVALIER.

Oui, Madame.

Mad. DERUPERT.

Où me suis-je fourrée !

Le CHEVALIER.

Madame, consentez à ce que vous propose M. Dubouloir : ceci sera un secret, si vous le voulez.

Mad. DERUPERT.

Mais, Messieurs, si j'ai dit six cents mille francs, il n'y a pas cela, je me suis trompée.

Le CHEVALIER.

Eh bien ! nous partagerons.

Mad. DERUPERT.

Je ne vous donnerai jamais trois cents mille francs.

M. DUBOULOIR.

En ce cas, on mettra le scellé, comme je vous ai dit ; & puis vous n'aurez que ce qui vous revient de droit.

Mad. DERUPERT.

Allons, Messieurs, venez chez moi, puisqu'il le faut absolument.

M. DUBOULOIR.

Cela vaudra mieux que de plaider, Madame.

Mad. DERUPERT.

Ah ! mon Dieu ! pourquoi suis-je venue ici ? (*Elle s'en va.*)

Le CHEVALIER.

Quelles obligations ! quels services !...

M. DUBOULOIR.

Vous êtes mon neveu. Finissons cette affaire, sans perdre un instant ; nous irons chercher ma niece, après ; & j'aurai la satisfaction de faire votre bonheur, à tous deux : ne ferai-je pas bien récompensé ? Allons, allons. (*Ils s'en vont.*)

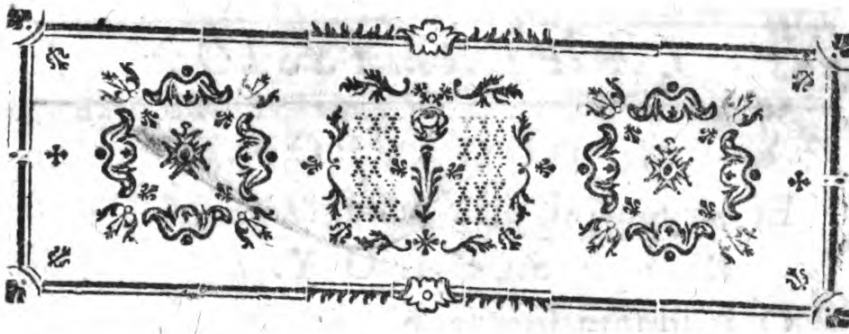
Fin du quarante-cinquième Proverbe.

LA
PERMISSION
DE CHASSE,
QUARANTE-SIXIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DUGRÉPONT,
M. DEVILLERVAL, } *En habit du matin.*
M. DEBONNIERE, }
SAINT-ÉLOY, *Piqueur, dressant des*
cheveux pour tout le monde.

*La Scène, est le matin, sur le Rempart,
à Paris.*



LA
PERMISSION
DE CHASSE,
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DUGRÉPONT, S. ÉLOY.

M. DUGRÉPONT.

Hé bien ! S. Éloy, mon cheval, comment va-t-il ?

S. ÉLOY.

Pas mal, il commence à se bien mettre ; je crois que vous en ferez content ; il aura une allure agréable.

Tome III.

V

M. DUGRÉPONT.

Et je pourrai tirer dessus ?

S. ÉLOY.

Oui, il sera fort sage.

M. DUGRÉPONT.

C'est bon ; mais quand ?

S. ÉLOY.

Avant un mois.

M. DUGRÉPONT.

Il fait aujourd'hui un joli temps pour la
chasse !

S. ÉLOY.

C'est vrai.

M. DUGRÉPONT.

On parle des Terres loin de Paris, & voilà
où l'on en est, on n'en peut pas profiter.

S. ÉLOY.

Comment, est-ce que la vôtre ?...

M. DUGRÉPONT.

Elle est à vingt-cinq lieues ; il faut y aller
la veille qu'on veut y tirer.

S. ÉLOY.

C'est loin.

M. DUGRÉPONT.

Quand vous en avez une plus près, on

dit que ce n'est qu'une maison de campagne,
& qu'on n'y peut pas chasser.

S. ÉLOY.

Mais, celle de M. de Villerval est tout
près d'ici, & l'on y chasse.

M. DUGRÉPONT.

Oui, mais qui?

S. ÉLOY.

Tout le monde.

M. DUGRÉPONT.

Il n'aime pas cela.

S. ÉLOY.

Je vous assure qu'il donne même des per-
missions très-facilement.

M. DUGRÉPONT.

Lui?

S. ÉLOY.

Oui, j'y ai chassé, moi.

M. DUGRÉPONT.

Parce que vous lui dressiez un cheval.

S. ÉLOY.

Il est vrai.

M. DUGRÉPONT.

Pour moi, je ne lui en demanderai pas.

S. É L O Y.

Pourquoi donc ? il seroit charmé de vous faire ce plaisir-là.

M. D U G R É P O N T.

Oui, vous le connoissez bien. Il ne chasse jamais, lui ; mais je suis sûr qu'il me refuseroit.

S. É L O Y.

Le voilà, parlez-lui ; je vais monter votre cheval.

M. D U G R É P O N T.

Je ne lui en parlerai sûrement pas ; je le connois.

S C E N E I I.

M. DEVILLERVAL, M. DUGRÉPONT.

M. DEVILLERVAL.

AH ! bonjour, Dugrépont. Tu te promenes donc ce matin ?

M. DUGRÉPONT, *s'en allant.*

Oui, bonjour.

M. DEVILLERVAL.

Hé bien ! où vas-tu ? Il ne me répond pas seulement.

SCENE III.

M. DEVILLERVAL, M. DEBONNIRE.

M. DEBONNIERE.

J'AI fermé la porte du jardin, voilà la clef. Qu'est-ce que tu as donc ? Qu'est-ce que c'est que cet air étonné ?

M. DEVILLERVAL.

C'est Dugrépont que je viens de trouver ici.

M. DEBONNIERE.

Hé bien ?

M. DEVILLERVAL.

Je l'aborde, je lui parle ; à peine me répond-il, & il s'en va.

M. DEBONNIERE.

Et qu'est-ce que tu lui as fait ?

M. DEVILLERVAL.

Moi, rien du tout ; & je ne vois pas pourquoi il seroit fâché contre moi.

M. DEBONNIERE.

Il ne l'est sûrement pas.

M. DEVILLERVAL.

Je n'en fais rien : il m'a regardé d'un air sombre , qui me fâche ; car je l'aime & je l'ai aimé de tout temps.

M. DEBONNIERE.

Que , diable ! peut-il avoir ? Éloigne-toi , il vient par-ici , en rêvant : je vais lui demander.

M. DEVILLERVAL.

Je le veux bien.

S C E N E I V.

M. DEBONNIERE , M. DUGRÉPONT.

M. DEBONNIERE.

QU'EST-CE que tu fais donc là tout seul , Dugrépont ?

M. DUGRÉPONT.

J'attends mon cheval que S. Éloy est allé monter.

M. DEBONNIERE.

Ah ! ah ! Mais tu as l'air de mauvaise humeur ?

M. DUGRÉPONT.

Ce n'est rien : il faut s'attendre à tout dans la vie, & ne compter sur personne, pas même sur les gens que l'on croit ses meilleurs amis.

M. DEBONNIERE.

Cette maxime-là est un peu défobligeante pour moi.

M. DUGRÉPONT.

Je ne dis pas cela pour toi.

M. DEBONNIERE.

Est-ce que tu serois fâché contre Villerval ?

M. DUGRÉPONT.

Moi, point du tout. Chacun est maître de ce qu'il a.

M. DEBONNIERE.

Mais encore ? Il est inquiet de la manière dont tu l'as reçu.

M. DUGRÉPONT.

Je te dis que je ne lui en veux point du tout ; mais je n'aurai jamais affaire à lui.

M. DEBONNIERE.

Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

M. DUGRÉPONT.

Il le fait bien.

M. DEBONNIERE.

Non , d'honneur ! & il voudroit favoir s'il a quelque chose à se reprocher vis-à-vis de toi.

M. DUGRÉPONT.

Hé ! parbleu ! sans doute , suis-je homme à me fâcher sur rien ? En un mot , c'est très-mal à lui , & je devois m'y attendre.

M. DEBONNIERE

Mais , qu'est-ce que c'est ?

M. DUGRÉPONT.

Puisque tu veux absolument le favoir , je vais te faire juge de ce procédé-là. Tu me diras si , entre amis , tu as jamais rien vû de pareil.

M. DEBONNIERE.

Voyons ?

M. DUGRÉPONT.

Je le rencontre ici , tout - à - l'heure ; nous parlons du temps qu'il fait : je lui dis que c'est un joli temps pour chasser. Il me répond que oui ; je me plains de ce que ma Terre est trop loin , pour que je puisse y aller d'un moment à l'autre.

M. DEBONNIERE.

Fort bien.

M. DUGRÉPONT.

Je lui dis qu'il est bienheureux de ce que la sienne n'est qu'à trois lieues de Paris ; que, si la mienne étoit aussi près , j'irois tout-à-l'heure pour y tirer quelques perdreaux.

M. DEBONNIERE.

Il ne t'a pas offert d'y aller ?

M. DUGRÉPONT.

Bon , offert !...

M. DEBONNIERE.

Comment ?

M. DUGRÉPONT.

Bien loin de cela , il m'en a refusé la permission.

M. DEBONNIERE.

C'est incroyable !

M. DUGRÉPONT.

Cela est pourtant vrai : S. Éloy étoit avec moi , qui en a été confondu , & qui le dira.

M. DEBONNIERE.

Je ne reconnois pas là Villerval.

M. DUGRÉPONT.

Oh ! je le reconnois bien , moi : il est jaloux de sa chasse ; il n'en fait pas toujours semblant.

M. DEBONNIERE.

Il y a, sûrement, dans tout cela, quelque chose que je n'entends pas, ni lui, non plus; & je ne veux pas que vous restiez brouillés: laissez-moi un peu, je veux éclaircir tout ceci.

M. DUGRÉPONT.

Moi, cela m'est bien indifférent; & si je n'attendois pas mon cheval, je ne resterois pas ici, je vous assure. (*Il s'éloigne.*)

M. DEBONNIERE.

Villerval?

SCENE V.

M. DEBONNIERE, M. DEVILLERVAL.

M. DEVILLERVAL.

HÉ bien! qu'est-ce qu'il dit?

M. DEBONNIERE.

Ma foi, il dit.... je trouve qu'il a raison.

M. DEVILLERVAL.

Comment! il a raison?

M. DEBONNIERE.

Oui, rappelle-toi.

M. DEVILLERVAL.

Mais, à propos de quoi, quand lui ai-je manqué en rien ?

M. DEBONNIERE.

Tout-à-l'heure, ici.

M. DEVILLERVAL.

Mais, il n'a pas voulu me parler, ne te l'ai-je pas dit tantôt ?

M. DEBONNIERE.

C'est vrai ; cependant il se plaint de toi & très-sérieusement.

M. DEVILLERVAL.

Je ne saurois deviner pourquoi.

M. DEBONNIERE.

C'est sur la chasse.

M. DEVILLERVAL.

Sur la chasse ? Mais je ne l'aime point du tout, & j'y suis très indifférent.

M. DEBONNIERE.

Pourquoi donc lui as-tu refusé de le laisser chasser chez toi, à Villerval ?

M. DEVILLERVAL.

Je lui ai refusé une permission de chasse ?

M. DEBONNIERE.

Oui, voilà de quoi il se plaint.

M. DEVILLERVAL.

Et quand ?

M. DEBONNIERE.

Aujourd'hui.

M. DEVILLERVAL.

Il faut qu'il soit fou, absolument. Il faudroit qu'il m'eut parlé pour cela, & je te le répéterai cent fois, si tu le veux, il ma tourné le dos, dès qu'il m'a vu.

M. DEBONNIERE.

Je m'en vais lui dire que tu ne comprends rien à tout cela.

M. DEVILLERVAL.

Dis-lui qu'il chassera chez moi tant qu'il voudra, qu'il ne sauroit me faire un plus grand plaisir.

M. DEBONNIERE.

Il vaut mieux que tu le lui dises, toi-même, il ne me croiroit pas. Je vais te l'amener.
(*Il va à M. Dugrépont.*)

M. DEVILLERVAL.

J'y consens.



SCENE VI.

M. DEBONNIERE, M. DUGRÉPONT,
M. DEVILLERVAL, *un peu loin des
deux autres.*

M. DEBONNIERE.

Hé bien ! Dugrépont, viens donc ici.

M. DUGRÉPONT.

Je ne comprends pas ce qui est arrivé à
mon cheval, & pourquoi S. Éloy ne revient
point.

M. DEBONNIERE.

Je viens de parler à Villerval, il est fort
étonné de tout cela : il dit que tu ne lui as
seulement pas voulu parler.

M. DUGRÉPONT.

Il dira tout ce qu'il voudra, il a tort.

M. DEVILLERVAL, *s'approchant.*

J'ai tort, c'est bientôt dit ; pouvois-je te
deviner ?

M. DUGRÉPONT.

Comment deviner, quoi ?

M. DEVILLERVAL.

Que tu avois envie de chasser ?

M. DUGRÉPONT.

Je crois que cela n'étoit pas difficile.

M. DEVILLERVAL.

Mais, quand je t'ai trouvé ici, m'as tu parlé seulement, ne t'es-tu pas en allé comme un fou ?

M. DUGRÉPONT.

Jé conviens que tu ne m'as pas entendu.

M. DEVILLERVAL.

Il me feroit tourner la tête ! mais dis donc si tu m'as demandé d'aller chasser à Villerval.

M. DUGRÉPONT.

Demandé ? ... non.

M. DEVILLERVAL.

Pourquoi dis-tu que je t'ai refusé ?

M. DUGRÉPONT.

Parce que.... Parce que je suis sûr que si je t'en avois parlé, tu ne l'aurois pas voulu ; voilà tout. (*Il s'en va.*)

M. DEBONNIERE.

On ne le tirera jamais de-là. Allons nous promener. (*Ils s'en vont.*)

Fin du quarante-sixième Proverbe.

LES ÉPOUX

MALHEUREUX,

QUARANTE-SEPTIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE SAINT-FIRMIN. *Habit gris , uni ; veste blanche , chapeau uni , couteau-de-chasse , point de poudre.*

PAULINE , *femme de M. de S. Firmin. Petite robe à peigner , manteau noir , grand bonnet , point de poudre.*

M. VINCENT , *Tapissier-Fripier. Habit , veste brune , perruque en bonnet , grande , chapeau & canne.*

DUPRÉ , *valet-de-chambre de l'oncle de M. de S. Firmin. En deuil , avec une épée.*

DUMONT , *ami de Dupré , vieil habit rouge , chapeau bordé & une épée.*

UN HUISSIER. *Habit noir.*

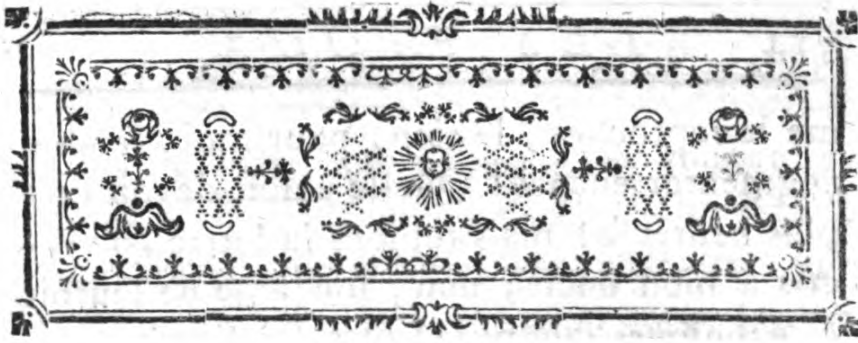
UN COMMISSAIRE. *En robe.*

UN CLERC. *Petit habit verd , veste noire , chapeau , épée.*

DES ARCHERS. *Habits bleus , paremens rouges , boutons de cuivre.*

La Scène est chez M. de S. Firmin , dans un appartement très-simple.

LES



LES ÉPOUX

MALHEUREUX,

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

M. DE S. FIRMIN *est étonné, en entrant,*
de ne voir personne.

Q U O I , Pauline n'est point ici ! Pauline ,
Pauline ? Que peut-elle être devenue ? Com-
ment a-t-elle pu se résoudre à fortir sans
moi ? Elle ne fauroit être loin. Elle craindroit
trop de m'allarmer. Quelle femme pourroit
être aussi sensible ! sa tendresse pour moi....
sa tendresse!... & j'ai fait son malheur, moi!...
Oui, c'est mon amour... Ah ! Pauline ! loin de

me le reprocher , le tien , pour moi , semble augmenter encore ! Quelle union devoit être plus heureuse ! mais relifons la lettre que j'écris à mon oncle ; non , son âme ne sauroit être toujours sans pitié ! Que Pauline ignore , du moins , mon projet , s'il ne réussit pas.

(*Il s'assied , une table devant lui , sur laquelle il y a un écritoire , & il tire de sa poche un papier qu'il lit.*)

» Vous êtes bien vengé , Monsieur , de ma
» désobéissance , j'ai fait le malheur de tout
» ce que j'aime ; Pauline languit avec moi ,
» dans la plus affreuse misère : sans avoir sçu
» mes torts envers vous , elle en partage la
» punition. Oui , Monsieur , elle se reproche
» sans cesse d'être la cause , quoiqu'innocen-
» te , qui m'a fait encourir votre indigna-
» tion. Pourquoi , sans la connoître , avoir re-
» fusé votre consentement à notre mariage ,
» & m'avoir forcé , par cette résistance , à vous
» demander les biens dont vous ne vous étiez
» chargé que par bonté , par amitié pour
» moi ? Ils m'ont été ravis ces biens , par un
» monstre qui , sous le nom d'ami , a trahi
» ma confiance. Ce n'est pas pour moi que
» j'implore votre pitié ; c'est pour une fem-

» me vertueuse que j'adore , que vous aime-
» riez si vous la connoissiez. Doit-elle être la
» victime de mon imprudence ? Ah , mon on-
» cle ! ce n'est point ma grace que je de-
» mande , mon repentir ne suffit pas ; mais
» Pauline mérite vos bontés ; souffrez qu'elle
» aille vous trouver , soyez l'asyle de la ver-
» tu... Mais j'entends quelqu'un... C'est elle-
même.

(Il ferre sa lettre dans sa poche.)

S C E N E I I.

PAULINE , M. DE S. FIRMIN.

M. DE S. FIRMIN.

AH ! chere Pauline , en quel état vous voi-
là ! quel accablement ! Que vous est-il donc
arrivé ?

PAULINE , *s'assessant.*

Ah ! S. Firmin , laissez moi respirer !...
je suis horriblement fatiguée !

M. DE S. FIRMIN.

Je ne comprends pas pourquoi , seule , vous

avez pu vous hasarder au milieu des embarras, du tumulte... Vous, heurtée, sans égards, froissée par la foule... dédaignée par ces âmes méprisables qui ne se sont enrichies qu'à force de bassesses : la vertu rampe quand le vice triomphe, & c'est à moi que vous devez cette humiliation !

P A U L I N E.

Ah ! que vous augmentez ma peine , en voulant vous rendre seul coupable de nos maux ! & sans moi , les auriez-vous éprouvés ? Au nom de notre amour , cessez...

M. DE S. FIRMIN.

Eh bien ! chère Pauline , je vous obéirai ; vous triompherez toujours de moi. Mais dites , je vous prie , qu'est-ce qui a pu vous déterminer à fortir ?

P A U L I N E.

Le desir d'adoucir tes maux ; mais , S. Firmin , il n'y a plus d'amitié sur la terre ! ses sermens n'ont plus rien de sacré ! Conservons précieusement cet amour qui nous reste.

M. DE S. FIRMIN.

Et c'est cet amour qui te perd !

P A U L I N E.

Lui? non : le bonheur affoiblit souvent l'amour ; mais notre malheur m'attache encore plus vivement à toi : dans tes bras, il n'ose me poursuivre.

M. DE S. FIRMIN.

Que d'amour ! que de courage !

P A U L I N E.

Nous en avons besoin. Écoute-moi. Effrayée de la cruelle situation où mon amour t'a réduit ; prêts d'être accablés par les créanciers du malheureux à qui nous nous sommes confiés, & pour qui nous avons répondu, à peine as-tu été sorti, qu'il m'est venu dans la pensée que nous pourrions peut-être recouvrer nos effets.

M. DE S. FIRMIN.

Comment?...

P A U L I N E.

Julie, avec qui j'ai été au Couvent, l'amie la plus tendre que j'aie eue de ma vie, Julie, ai-je dit, est à Paris, femme d'un homme en place, son crédit pourra nous servir. Je crois déjà voir dissiper tes maux, Julie va les adou-

cir, son amitié pour moi me fait tout espérer. Je fors, je cherche sa demeure; un vaste hôtel, une suite nombreuse m'affurent qu'elle jouit de l'état le plus brillant, j'applaudis à son bonheur, mon cœur le partage & me fait penser que je vais l'augmenter en la revoyant. La simplicité de mon vêtement jette dans l'erreur celui qui me conduit, il me mène chez les femmes de Julie, je me fais annoncer sous ton nom, pour jouir de sa surprise & de toute la joie qu'elle aura de me revoir. J'entre, je lui parle; mais, Dieux! son ame n'est plus sensible au son de ma voix; à peine daigne-t-elle me regarder. Que voulez-vous, me dit-elle? Sa froideur me pénètre de douleur, la force m'abandonne, je ne puis répondre; elle réitère ses questions. Voyez, lui dis-je avec peine, c'est Pauline, n'êtes-vous plus Julie? Pauline! Pauline! reprend-elle séchement, qu'on lui donne un siège, & laissez-nous. Je respire, je me flatte qu'elle va se jeter dans mes bras; mais continuant avec la même indifférence, dans quel état vous voilà! que vous est-il donc arrivé? D'éprouver ce que l'ingratitude a de plus affreux! de ne voir en vous qu'une ame hautaine au lieu d'une ame sensible que j'espérois y trouver: je vous

plains , ai-je ajouté en me levant , de ce que la fortune a entièrement changé votre cœur. Dans cet instant un jeune homme est entré avec fracas ; je suis sortie , elle m'a suivie , en me disant voilà dix louis , peuvent-ils vous être utiles ? Non , ai-je répondu fierement , je les recevrais avec transport des mains de la pitié , je les refuse avec mépris , de celles de l'orgueil. Et la mort dans l'ame , je me suis traînée jusqu'ici , où je te trouve , tes regards me consolent , & ton amour effacera sûrement le souvenir d'un procédé aussi humiliant & aussi affligeant pour l'humanité.

M. DE S. FIRMIN.

O femme , toujours respectable ! que vis-à-vis de Julie , dans votre infortune , vous étiez au-dessus d'elle !

P A U L I N E.

Mais vous , qu'avez-vous fait ? que vous a dit Virteil ?

M. DE S. FIRMIN.

Rien , je ne l'ai pas vu. Il vient d'avoir un Régiment , & dans la joie de s'y aller faire recevoir , il est parti tout de suite.

PAULINE

Eh bien! qu'une sage économie nous soutienne jusqu'à ce que....

M. DE S. FIRMIN.

Sans argent, sans ressources....

PAULINE.

Sachons nous restreindre au seul nécessaire; dans cette solitude; nous ne craindrons pas les regards de ceux qui veulent qu'on rougisse de n'avoir plus que de la vertu.

M. DE S. FIRMIN.

Ah! certainement, loin de nous chercher, ils nous fuiront; mais j'entends quelqu'un; c'est le Tapissier de cet indigne Préval; que veut-il?

S C E N E I I I .

M. DE S. FIRMIN, PAULINE,
M. V I N C E N T .

M. V I N C E N T .

MONSIEUR, si je ne me trompe, est
M. de S. Firmin?

M. DE S. FIRMIN.

Oui , Monsieur Vincent ; que voulez-vous ?

M. V I N C E N T.

M. de Préval , Monsieur , qui m'a chargé de vous fournir tout l'ameublement de la maison que vous occupiez , est parti sans me le payer , & , sans doute , c'est à vous que je dois m'adresser ; voilà le Mémoire.

M. DE S. FIRMIN

Mais , je lui ai compté cet argent.

M. V I N C E N T.

Comme je ne l'ai pas reçu , c'est contre vous , Monsieur , que je dois avoir mon recours.

P A U L I N E.

Ah ! S. Firmin ! chaque jour accroît notre malheur.

M. V I N C E N T.

Madame , je suis au désespoir de vous chagriner ; mais M. de Préval m'a ruiné ! Ma famille est languissante , mourant de faim , & l'on vient d'obtenir un Arrêt de prise de corps contre moi , si d'ici à deux jours , je ne paye mille écus.

M. DE S. FIRMIN.

Votre peine augmente encore la nôtre ,
M. Vincent. Vous voyez les débris d'une
fortune entièrement ruinée par le même
homme , & nous sommes sans secours.

M. V I N C E N T.

Effectivement , je ne vois pas un des meu-
bles que j'ai fournis.

M. DE S. FIRMIN.

Nous les avons vendus pour payer quel-
ques malheureux Domestiques & pour sub-
sister.

M. V I N C E N T.

Quoi ! Monsieur, vous n'aviez pas des amis
puissants qui pourroient vous aider encore ?

M. DE S. FIRMIN.

Des amis ! avez-vous vécu jusqu'à présent
sans mieux connoître les hommes ? Amis ,
parens , tout nous abandonne.

M. V I N C E N T

Pour moi , je saurai mourir dans la pri-
son qu'on me destine , ce n'est avancer que
de peu de temps ma dernière heure ; mais
ma femme , mes enfans.

PAULINE, à M. de S. Firmin.

La situation de cet homme me pénètre de douleur !

M. DE S. FIRMIN, après avoir révé.

Eh bien ! M. Vincent, reprenez courage ; j'espère pouvoir vous tirer de peine.

PAULINE.

Ah ! S. Firmin ! seroit-il possible ?

M. DE S. FIRMIN

Oui, je fais un homme qui connoît les biens qui doivent un jour me revenir, je prendrai avec lui tous les arrangemens qu'il voudra.

M. VINCENT.

Quoi, Monsieur ?...

M. DE S. FIRMIN

Vous ne devez pas être la victime de notre imprudence. Allez, dans peu j'ose me flatter de pouvoir vous délivrer de toutes vos craintes.

M. VINCENT.

Monsieur, oserois-je vous demander combien je dois attendre encore ?

M. DE S. FIRMIN.

La journée ne se passera pas, sans que vous ayez de mes nouvelles.

M. V I N C E N T.

Monfieur, que ne vous devrai-je pas !

M. D E S. F I R M I N.

Je ne fais que ce que je dois.

P A U L I N E.

Mais, S. Firmin, quel eft donc cet homme fur qui vous comptez ?

M. D E S. F I R M I N.

Un homme à qui je n'avois pas pensé pour nous ; mais que le defir de foulager M. Vincent m'a rappellé, & qui nous fera sûrement utile, c'eft M. Warthon.

M. V I N C E N T.

Monfieur Warthon ?

M. D E S. F I R M I N.

Oui.

M. V I N C E N T.

Le Banquier ?

M D E S. F I R M I N.

Lui-même.

M. V I N C E N T.

C'eft fur lui que vous comptez ?

M. D E S. F I R M I N.

Affurément.

M. V I N C E N T.

Ah ! Monsieur , nous sommes perdus !

M. D E S. F I R M I N.

Comment ?

M. V I N C E N T.

Hélas ! Monsieur , depuis deux jours , il a fait banqueroute.

M. D E S. F I R M I N.

Juste Dieux !

P A U L I N E.

Tout se réunit contre nous !

M. V I N C E N T.

Adieu , Monsieur & Madame , je suis au désespoir de vous avoir chagrinés , ce n'étoit pas mon dessein ; je vous en demande bien pardon.

S C E N E I V.

M. D E S. F I R M I N , P A U L I N E.

P A U L I N E.

CE malheureux Vincent augmente encore ma peine ! on peut supporter ses maux ; mais causer ceux des autres est aussi trop affreux !

M. DE S F I R M I N.

Ah ! si le Ciel nous favorise quelque jour ,
je sens que toutes les épreuves que nous au-
rons souffertes seront un bien pour moi ,
puisqu'elles me font connoître l'excellence de
ton cœur & la délicatesse de ton ame.

P A U L I N E.

C'est mon amour pour toi....

M. DE S. F I R M I N.

Ah ! tu méritois un meilleur sort ! qu'il
est cruel de voir souffrir celle qui n'est faite
que pour faire le bonheur de tous ceux qui
la connoissent !

P A U L I N E.

Eh ! ne fais-je pas le tien ? que me faut-il
de plus ?

M. DE S. F I R M I N.

N'être pas en proie du moins à l'affreuse
nécessité ; mais tâchons de nous y soustraire ;
voyons ensemble ce qui nous reste dont nous
puissions subsister.

P A U L I N E.

J'ai prévenu ton projet , viens & tu ver-
ras.... Mais on frappe fortement ; qui pour-
roit-ce être ?

M. DE S. FIRMIN.

Je ne fais. Entrez.

S C E N E V.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE, Un
HUISSIER, Un COMMISSAIRE, Un
CLERC, des ARCHERS.

P A U L I N E.

Q U E vois-je ! que nous veut-on ?

L' H U I S S I E R.

Monfieur, en vertu d'une Sentence obtenue par défaut....

M. DE S. FIRMIN.

Par défaut, Monfieur ? Je n'ai pas la moindre connoiffance....

L' H U I S S I E R.

L'assignation vous a pourtant été fignifiée.

M. DE S. FIRMIN.

Je n'en ai point reçu.

L' H U I S S I E R.

Cela ne fait rien, Monfieur.

M. DE S. FIRMIN.

Comment, cela ne fait rien ?

L' H U I S S I E R.

Non, Monsieur, la Sentence est rendue & elle va être exécutée.

M. DE S. FIRMIN.

Est-ce de la part de M. Vincent ?

L' H U I S S I E R.

Non ; M. Vincent avoit bien été mis, par le Procureur de la Direction, au nombre des créancier du sieur de Préval ; mais il vient, dans l'instant, de se désister de ses poursuites.

M. DE S. FIRMIN.

M. Vincent ?

L' H U I S S I E R.

Oui, Monsieur, apparemment que vous l'avez satisfait ?

P A U L I N E.

Ah ! S. Firmin ! quoi, ce M. Vincent, dans l'état où il est, a été capable.... quelle ame honnête & sensible !

L' H U I S S I E R.

Monsieur, si vous pouvez aussi satisfaire les autres créanciers, je suis prêt à vous donner main-levée pour la saisie de vos meubles, en payant tous les frais.

M.

M. DE S. FIRMIN.

Hélas ! Monsieur , nous ne possédons rien !
Le malheureux Préval s'est emparé de tout
ce que nous avons.

L' H U I S S I E R.

En ce cas , lesdits meubles vont être exé-
cutés & vendus à l'encan , je vais les faire
enlever.

M. DE S. FIRMIN.

Monsieur , je vous prie en grace d'attendre
encore....

L' H U I S S I E R.

Cela ne se peut pas retarder un seul mo-
ment. Allons vous autres , ne perdez pas de
temps ; demeublez cette chambre voisine par
l'autre porte ; pendant ce temps-là , nous dé-
meublerons celle-ci. (*Il écrit en allant &
venant.*)

M. DE S. FIRMIN.

Ah , Monsieur ! par pitié , écoutez-moi.

L' H U I S S I E R.

C'est inutile , je n'entends rien , je dois
faire mon devoir.

P A U L I N E.

Et qui peut vous faire choisir à vous , & à

à vos pareils , un métier auffi déteftable ?

L' H U I S S I E R.

La néceffité de vivre , Madame.

P A U L I N E.

La néceffité de vivre ? & comment vit-on
au milieu de pareilles horreurs ?

L' H U I S S I E R.

Ah ! Madame ! on fe fait à tout.

M. DE S. F I R M I N.

Laiſſe , laiſſe ces inhumains , Pauline. Méritent-ils ſeulement tes regards ? Oublions qu'il y a de tels hommes au monde ; détournons nos yeux de deſſus eux ; viens , appuie-toi contre cette fenêtre ; nous verrons dans ce Peuple qui s'agite , des gens plus eſtimables , que le travail ſoutient contre l'infortune. Cette reſſource nous manque ; mais ſi le Ciel ordonne que nous vivions encore , ſans doute qu'il nous prépare des ſecours que nous ne prévoyons pas. (*Ils s'appuient tous les deux contre la fenêtre , pendant qu'on demeure l'appartement. L'on emporte tout & l'on ne laiſſe que la paille du lit , que l'on jette dans la chambre où ils ſont.*)

Un HARCHER , à l'Huissier.

Nous avons fini , Monsieur.

L' H U I S S I E R .

Il n'y a plus rien ?

I I^e. A R C H E R .

Non , Monsieur.

L' H U I S S I E R .

Allons-nous-en. Monsieur & Madame , je vous souhaite bien le bonjour.

S C E N E VI.

M. DE S. FIRMIN , PAULINE.

PAULINE , *se retournant , & ne voyant plus que la paille.*

O DIEUX ! voilà donc tout ce qui nous reste pour meubles & pour aliment !

M. DE S. FIRMIN.

Chere Pauline , que dis-tu ?

P A U L I N E .

Mes forces m'abandonnent , les derniers efforts du courage épuisent ma constance. (*Elle tombe sur la paille , & elle s'évanouit dans les bras de M. de S. Firmin.*)

M. DE S. FIRMIN.

Elle perd connoissance ! malheureux que je suis ! Pauline ? ma chere Pauline , attends encore , ne meurs pas sans moi. Quel affreux moment , & quel secours lui donner ? (*Il tire un flacon de sa poche. Pauline fait un mouvement sans revenir tout-à-fait. M. de S. Firmin regarde l'or de la garniture du flacon avec une espece de joie.*) Mais , Dieux ! que vois-je ? Est-ce vous qui m'inspirez ? L'or de ce flacon m'offre-t-il une ressource ? Il est peut-être temps encore. (*Il porte , une seconde fois , le flacon au nez de Pauline.*) Pauline ? (*Elle se ranime , regarde autour d'elle , & elle est prête de retomber.*) Ma chere Pauline , rappelle ton courage ; l'espoir renaît dans mon ame ; hâte-toi de le partager. (*Elle se releve & s'appuie sur M. de S. Firmin.*)

P A U L I N E.

Hélas ! d'où peut-il te venir , après tout ce que nous avons perdu ?

M. DE S. FIRMIN.

Tu le sauras , le temps me presse.

P A U L I N E.

Explique-toi.

M. DE S. FIRMIN.

Permetts que je te quitte & sois sans crainte ; je ne peux ni vivre ni mourir sans toi.

P A U L I N E.

Je ne crains pas que tu m'abandonnes.

M. DE S. FIRMIN.

Pourquoi donc prononcer ce mot ? Mais ne me retiens pas davantage. Adieu. (*Il s'en va.*)

P A U L I N E.

O ciel !

M. DE S. FIRMIN, *revenant.*

Écoute. Voilà le signe où tu reconnoîtras si notre malheur s'adoucit. Si tu me vois revenir en carrosse, voulant perdre moins de temps pour te rejoindre, rassure-toi, & jette, dans la riviere qui passe sous cette fenêtre, cette paille, image affreuse de notre misere, qu'il ne nous reste plus rien qui nous la retrace. Adieu.

P A U L I N E.

Je t'obéirai ; mais à quelles inquiétudes me laisses-tu en proie !

M. DE S. FIRMIN.

Je pourrois perdre l'instant favorable. Laisse-moi aller, je te prie.

P A U L I N E.

Va donc. Puisse le Ciel favoriser tes desfeins !

S C E N E VII.

P A U L I N E.

QUELS projets peut avoir S. Firmin ? Pourquoi ne me les a-t-il pas confiés ! Le temps le presse ; où peut-il donc aller ? Se laisseroit-il abuser par le vain espoir d'éprouver encore s'il est quelque ami , quelque homme sensible , généreux... Il n'y faut pas compter , la misere effraye plus qu'elle n'attendrit ; les malheureux demeurent isolés , tout le monde s'en éloigne ! (*Montrant la paille.*) Voilà donc tout ce qui nous reste de cette fortune éclatante qui sembloit assurer notre bonheur ; mais pouvois-je prévoir que je causerois la perte de tout ce que j'aime ! Passion funeste qui ne nous présente jamais qu'un sort délicieux ! Amour qui m'est cher encore , malgré les maux que tu causes à l'époux que j'adore , ne permets pas que l'infortune nous sépare , heureux , ou malheureux , qu'il revienne dans mes bras ! (*Elle écoute.*) Mais

n'entends-je pas une voiture? (*Elle va regarder à la fenêtre & revient.*) Ce n'est pas lui encore? quels momens cruels! Pourquoi ne l'ai-je pas suivi! J'entends quelqu'un. Il revient, sans doute, sans avoir réussi. (*Allant à la porte.*) Est-ce toi, cher S. Firmin?

S C E N E V I I I .

P A U L I N E , D U M O N T .

D U M O N T .

MA D A M E , est-ce ici que demeure M. de S. Firmin?

P A U L I N E .

Oui, Monsieur.

D U M O N T .

Y est-il?

P A U L I N E .

Non, Monsieur.

D U M O N T .

Reviendra-t-il bientôt?

P A U L I N E .

Je l'attends.

D U M O N T .

Cela suffit.

P A U L I N E.

Monfieur, ne puis-je favoir ce que vous lui voulez ?

D U M O N T.

Madame, j'ai ordre de me taire & de courir promptement dire que j'ai trouvé fa demeure.

S C E N E I X.

P A U L I N E.

Q U E veut cet homme ? qui peut l'engager à s'informer de cette demeure ? Quel intérêt ? ... Les créanciers de l'odieux Préval... je frémis ! ... Si l'on vouloit arrêter S. Firmin, le conduire en prifon, lui ! Ah ! n'efpérez pas que je l'abandonne, il faudra m'arracher plutôt la vie que de vouloir m'en féparer. Quelle nouvelle inquiétude ! Il n'y a donc point de peine qui ne puiſſe encore augmenter ! ... Mais écoutons : c'eſt S. Firmin, peut-être. On arrête, voyons. (*Avec joie.*) C'eſt lui-même ! Ah ! je respire ! notre malheur enfin va donc s'adoucir ! Obéiſſons-lui promptement. (*Elle jette la paille par la fenêtre qui donne ſur la rivière.*)

SCENE X.

PAULINE, M. DE S. FIRMIN,
pâle & défait.

PAULINE.

AH! S. Firmin, je te revois!... mais, ô ciel!... dans quel état!...

M. DE S. FIRMIN.

Ah! Pauline, qu'avez-vous fait? cette paille....

PAULINE.

Je vous ai obéi.

M. DE S. FIRMIN.

Il ne nous reste donc plus rien sur la terre.

PAULINE.

Que dites-vous? ne m'avez-vous pas assuré que si je vous voyois revenir en voiture....

M. DE S. FIRMIN.

Je me suis laissé abuser par l'espoir de voir adoucir tes maux.

PAULINE.

Eh bien! tu t'es trompé?

M. DE S. FIRMIN.

Hélas! oui; ce flacon qui m'étoit précieux, parce qu'il venoit de toi, parce que

c'étoit le premier gage de ta tendresse pour moi, je l'ai sacrifié à ce desir. Avec l'argent que j'en ai retiré, j'ai volé au lieu où l'on tiroit la lotterie; je me suis cru au comble du bonheur en trouvant encore des billets, & pas un de mes nu néros n'est sorti. Juge de mon désespoir. La douleur m'accable, je tombe sans connoissance, on m'environne; à force de secours je reviens à moi, je ne puis me soutenir; je dis ma demeure, & l'on me conduit ici, comme je comptois y revenir, si j'avois été plus heureux. Voilà ce qui a causé mon erreur.

P A U L I N E.

Eh bien! mourons; que pouvons-nous attendre actuellement? Les horreurs de la faim qui termineront lentement notre vie, qui nous ôteront la force de nous tendre les bras en expirant?

M. DE S. FIRMIN.

Quelle affreuse extrémité! Étois-tu faite pour l'éprouver? Ah! si le ciel veut une victime, c'est moi seul....

P A U L I N E.

Quoi! tu pourrois mourir, & me laisser?... Ah! qu'il ne nous sépare pas; mais, que dis-je? peut-être en ce moment... cher époux...

(Elle le tient embrassé par le milieu du corps.)
Que rien ne nous désunisse, la mort même...
(On entend du bruit.) O Dieux ! barbares,
arrêtez.

M. DE S. FIRMIN

Que dites-vous ? Quel effroi !

PAULINE.

C'est lui-même ; je me meurs ! (*M. de S.
Firmin la soutient.*)

SCENE XI.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE,
DUMONT, DUPRÉ.

DUMONT.

VIENS ; c'est ici.

DUPRÉ.

Ah ! Monsieur, dans quel état je vous re-
trouve !

M. DE S. FIRMIN.

Eh quoi ! Dupré, que me veut-on ? Mon
oncle me fait-il arrêter ? Pouffe-t-il la barba-
rie. . . .

DUPRÉ.

Votre oncle ? Ah ! Monsieur ! il est mort.

M. DE S. FIRMIN, *soupirant.*

Mon oncle est mort ?

D U P R É.

Oui, Monsieur, & je vous cherche depuis trois jours pour vous l'apprendre. Il est mort désespéré de vous avoir traité avec tant de rigueurs, & il vous a donné tous ses biens.

M. DE S. FIRMIN.

Ah ! pourquoi a-t-il attendu jusqu'au dernier moment à me donner des marques de sa tendresse ! qu'il m'eut été doux de lui prouver mon repentir & de le voir me regarder sans colere avant de mourir !

D U P R É.

Vous connoissiez son caractère inflexible ; la maladie l'avoit bien adouci.

M. DE S. FIRMIN.

Chere Pauline, après tant de maux, votre vertu est donc enfin récompensée ?

P A U L I N E.

Il m'est bien doux de n'avoir plus à craindre pour vous ; mais, S. Firmin, allons trouver M. Vincent, nous devons le secourir promptement.

M. DE S. FIRMIN.

Vous m'avez prévenu, chere Pauline, & je n'en suis point jaloux, nous pensions de même. Voilà comme il faut rendre grace au Ciel de ses bienfaits.

PAULINE, *avec joie.*

Nous sommes trop heureux ! le voici.

SCENE DERNIERE.

M. DE S. FIRMIN, PAULINE,
M. VINCENT, DUMONT, DUPRÉ.

M. VINCENT, *vivement.*

MADAME....

PAULINE.

Monieur Vincent....

M. VINCENT.

On m'a prêté deux mille écus, & je vais les partager avec vous.

PAULINE.

Quel homme vous êtes !

M. DE S. FIRMIN.

Mon ami, nous n'en avons plus besoin, ni vous non plus, vous en pouvez être bien assuré.

M. V I N C E N T.

Seroit-il bien possible ! qui peut mériter
autant que vous d'être toujours heureux ?

P A U L I N E.

Vous, M. Vincent.

M. D E S. F I R M I N.

Oui, chere Pauline. C'est en partageant le
bonheur qu'on peut l'accroître & le fixer.
Soyez-en le témoin, Dupré, & ne nous quit-
tez jamais.

Fin du troisième Volume.



EXPLICATION

DES PROVERBES

De la sixieme Partie.

41. **C**E qui est bon à prendre , est bon à
à rendre. 171
42. *Chat échaudé craint l'eau froide.* 191
43. *Qui dit ce qu'il fait , qui donne ce qu'il
a , qui fait ce qu'il peut , n'est pas
obligé à davantage.* 213
44. *Plus de bruit que de besogne.* 245
45. *A Trompeur , Trompeur & demi.* 271
46. *A laver la tête d'un mort , on perd sa
lessive.* 297
47. *Le Diable n'est pas toujours à la
porte d'un pauvre homme.* 313

F I N.

